

Le Samedi

VOL. X. No 36
MONTREAL, 4 FEVRIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

BEAUTÉS FÉMININES



ELVIRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

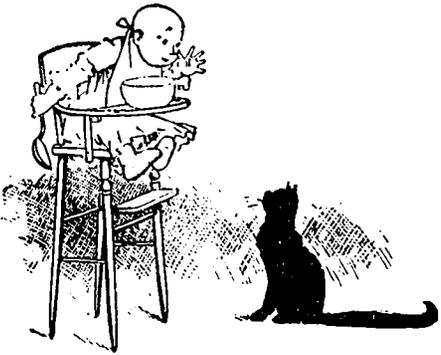
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agut.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 FÉVRIER 1890

DEUX AMIS VIVAIENT EN PAIX...



I

Bidou était un jeune citoyen Montréalais, âgé de dix-huit mois environ et qui faisait la joie de ses parents. Sami, un joli chaton du plus bel ébène, qui n'avait qu'un seul défaut : une extrême gourmandise. Bidou et Sami vivaient en paix ; un bol de lait, que dégustait Bidou à la barbe de Sami, devint le signal des hostilités.



II

Sami mit — littéralement — les pieds dans le plat en voyant que Bidou ne lui faisait pas l'invitation qu'il guettait. Cette brusque déclaration de guerre surprit Bidou qui se mit à... hurler comme si le feu l'étreignait.

PROVERBES ARABES

Celui qu'une vipère a mordu a peur d'une corde.

x

Si tu es absent ne compte pas sur ta part de butin.

x

Mieux vaut un chacal qui flaire, qu'un lion endormi.

x

L'homme dont le langage est doux pourrait têter une lionne.

x

Quitte la ville qui t'a raillé, même si ses maisons sont en or.

x

Rire sans motif, c'est indiquer qu'on manque de savoir vivre.

x

Si tu es riche, partage ton bien ; si tu es pauvre, offre ton cœur.

x

Arrange-toi pour prendre le voleur avant qu'il ne t'ait pris lui-même.

x

L'homme vraiment noble est celui qui sait se rendre utile à tous les hommes.

x

Quand les fourmis envahissent l'escalier, c'est que la farine est dans le grenier.

EL BAH'T.

SORT PEU ENVIABLE

L'institutrice.—Jean, dis-moi lequel, de Louis XIV ou de Napoléon Ier, aurait-tu le mieux aimé être ?

Jean (8 ans).—Ni l'un ni l'autre.

L'institutrice.—Comment, tu n'aurais pas aimé être l'un de ces deux grands hommes ?

Jean.—Non !

L'institutrice.—Pourquoi ?

Jean.—Parce qu'ils sont morts tous les deux.

UNE FEMME FORTE

Monsieur.—Si à minuit je ne suis pas revenu du club, ne m'attend pas plus longtemps.

Madame (sur un ton décédé).—Non, j'irai te chercher.

LE SOLDAT BLESSÉ

Le grand Frédéric, voyant un de ses soldats avec une large balafre au visage, lui dit d'un air de compassion : " Mais, mon ami, dans quel cabaret as-tu donc reçu une telle blessure ? — Sire, répondit le soldat sans trembler, dans un cabaret où vous avez payé l'écot, à Kœln." Le roi trouva ce mot excellent, tout piquant qu'il était pour lui, puisqu'il lui rappelait une défaite, et il fit une petite libéralité au soldat.

CE QUI VIENT DE LA FLUTE...

Madame.—C'est un beau goujat, que ton ami Georges !

Monsieur.—Oh, un goujat, Georges ?

Madame.—Je trouve que ses bombons, cette année, se font rudement tirer l'oreille, nous voici bientôt au milieu de janvier et...

Monsieur.—Que veux-tu, ma chère ?

Madame.—Comment, ce que je veux ! Et qu'est-ce que j'enverrai aux Boulingrins, alors ?

RÊVE BRISÉ

Premier pensionnaire.—Quelle chance vous avez, vous, de vous marier bientôt ; vous allez pouvoir quitter cette caverne !

Second pensionnaire (tristement).—Hélas ! j'ai été bien désappointé par ma fiancée.

Premier pensionnaire.—Le mariage est rompu !

Second pensionnaire.—Non, mais elle insiste pour que nous nous mettions en pension aussitôt mariés.

TEMPS PERDU

Elle.—Oh, monsieur ! Vous osez m'embrasser ?

Lui.—Parce que je vous aime !

Elle.—Depuis combien de temps m'aimez-vous ?

Lui.—Depuis des mois et des mois, ma chérie !

Elle.—Oh, Georges ! Que de beau temps perdu !

ENNUI TERRIBLE

Madame.—Voyons, Brigitte, vous venez encore de me casser une coupe, n'est-ce pas ?

Brigitte.—Mon Dieu oui, madame, mais heureusement elle n'est qu'en trois morceaux !

Madame.—Comment ? Heureusement !

Brigitte.—Oh, oui, si madame savait, quand une chose est cassée en mille pièces, ce que c'est ennuyeux de les ramasser !

SEXE CRUEL

Charlie Durdur.—Si vous me refusez, mademoiselle Cœur-dur, je vais me couper la gorge.

Mlle Cœur-dur.—Si vous ne vous pressez pas, votre col en celluloïd va faire la besogne pour vous.

NOS BONS DOMESTIQUES

Le visiteur.—Eh bien, votre maître est-il chez lui et peut-il me recevoir ?

Le domestique.—Monsieur me charge de dire à Monsieur combien il regrette d'être sorti et de ne pouvoir recevoir monsieur.

IL NE SAVAIT PAS

Géraldine.—Votre demande est si soudaine, si inattendue...

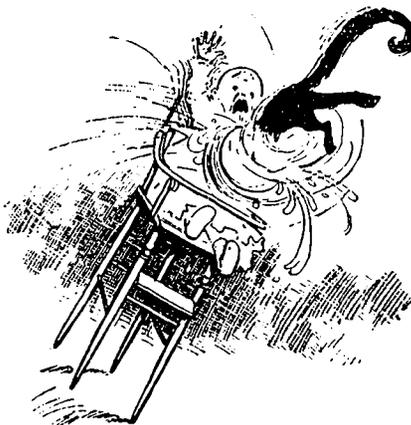
Gérald.—Je le sais ; mais j'ignorais avant aujourd'hui que votre père fut un riche propriétaire.

ILLUSIONS PERDUES

Malenpis.—Il fut un temps, dans ma vie, où ma seule ambition était de porter un diamant au pastron de ma chemise.

Pisenmal.—Et maintenant tu es satisfait de posséder une chemise.

DEUX AMIS VIVAIENT EN PAIX... (Suite et fin)



III

Sami était bien un peu embarrassé de sa fuge car, ayant mal calculé son élan, il était tombé dans l'objet du litige et, malgré sa gourmandise, avait grand-peine à profiter de ce premier et incontestable succès.



IV

C'est, du reste, ce qui le décida à s'enfuir, suffisamment imbibé de lait, depuis la moustache jusqu'à la ceinture, pour se lécher pendant huit jours. Le bol a été cassé, le lait renversé, Bidou enseveli sous les ruines de sa chaise ! Triste image de la guerre !

UN OBSERVATEUR



Bouleau. — Je me demande quelle idée a eue Fétard en faisant de semblables allées à sa maison. Est-ce dans un but artistique ?

Rouleau. — Pas du tout ; mais Fétard est un observateur et c'est pour sa commodité personnelle.

Bouleau. — Sa commodité ?

Rouleau. — Oui ; c'est comme cela qu'il marche chaque fois qu'il revient du cercle, dans la nuit.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXII

LE CŒUR DE HIALMAR

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyaux et robustes garçons,
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine,
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.

Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
Tu la verras, debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaitra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême ;
Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil !

LECONTE DE LISLE.

LA LIBERTÉ

Tous les actes de ma vie prouvent invinciblement que j'ai foi à ma liberté. Au moment de prendre une résolution, j'hésite, je délibère ; donc je me sens libre. Quand j'ai agi et que l'action me paraît bonne, je m'admire dans mon œuvre ; elle est donc mienne. Si, au contraire, elle a des résultats fâcheux, je me trouve amoindri par cet échec, j'éprouve de l'humiliation ou des remords. Je juge avec les mêmes sentiments les actions de mes semblables. Enfants, je les élève avec soin pour leur inspirer plutôt le goût du bien que celui du mal ; hommes, je les conseille, je les exhorte, je les menace, je les récompense. Je ne fais pas une action, je ne prononce pas une parole qui ne suppose la croyance à ma liberté et à celle d'autrui. Qu'est-ce que la loi, que les hommes discutent et promulguent avec appareil, et sur laquelle repose l'édifice social et politique ? Qu'est-ce que le tribunal, où ils prennent Dieu à témoin de leurs jugements ? Qu'est-ce que l'échafaud, où ils prennent l'honneur et la vie de leurs frères en expiation d'un crime ? Otez la croyance à la liberté, et la société s'écroule. Sans la liberté, il n'y a ni droits, ni devoirs, ni serments,

ni justice, ni obligation, ni crime, ni vertu, ni pardon, ni récompense. Il n'y a pas, sans elle, de reconnaissance et de pitié. Les temples, sans la liberté, ne sont qu'un solennel mensonge où nous promettons à Dieu de lui donner une obéissance qui ne dépend pas de nous. Je ne puis pas aimer, je ne puis pas adorer, je ne puis pas prier, si je ne suis libre.

Si je me trompe en me croyant libre, je me trompe avec l'universalité du genre humain. Je cherche des sceptiques : je n'en trouve qu'un parmi les philosophes, et les philosophes mêmes qui doutent de la liberté semblent effrayés de leur doute. Ils forment dans les écoles une minorité presque insensible. Depuis l'origine de la philosophie, les noms les plus illustres témoignent en faveur de la liberté. Tous les hommes naissent avec cette croyance, et tous, à l'exception de quelques sophistes, la conservent jusqu'à la mort. Le roi et le pasteur se sentent responsables, l'un de son royaume, l'autre de son troupeau ; et le plus ignorant se croit justifié s'il peut seulement dire à ses juges : " C'est

ma main qui a tout fait, en dépit de ma volonté."

JULES SIMON.

UN PETIT SERVICE

Marianne. — Madame, auriez-vous l'obligeance de me rendre un petit service ?

Madame. — Avec plaisir, Marianne. Qu'est-ce ?

Marianne. — Mon cavalier vient d'arriver, et je suis très occupée dans le moment. Voulez-vous lui tenir compagnie en attendant que je termine mon travail.

DÉVOUEMENT OUVRIER

Voici une anecdote qui prouve avec quelle aveugle dévotion les vieux serviteurs remplissent leurs devoirs. Un jour que le banquier X. avait quelques amis à dîner, Jean s'attira à deux ou trois reprises des reproches de son maître pour des maladrotes dont il n'était pas coutumier. Enfin, au dessert, M. X. intrigué par les allures étranges de son serviteur lui demanda ce qu'il avait.

— Monsieur, répondit Jean timidement, est-ce que vous ne pourriez vous passer de moi, maintenant ? Ma maison est en feu, depuis une heure et demie.

AMÈRE DÉCEPTION

Berthe. — J'ai été bien désappointée après l'avoir épousé !

Eva. — Pauvre enfant ! Tu croyais l'aimer ?

Berthe. — Non, oh ! non ! Mais je croyais que ma cousine Juliette l'aimait, et je me suis aperçue, après mon mariage, que je m'étais trompée. (Et des larmes sincères coulent de ses grands yeux doux.)

PRINCIPALEMENT

M. Crédule (chez la chiromancienne). — Quo remarquez-vous principalement dans les lignes de mes mains ?

La chiromancienne. — Que vous ne vous les lavez pas souvent.

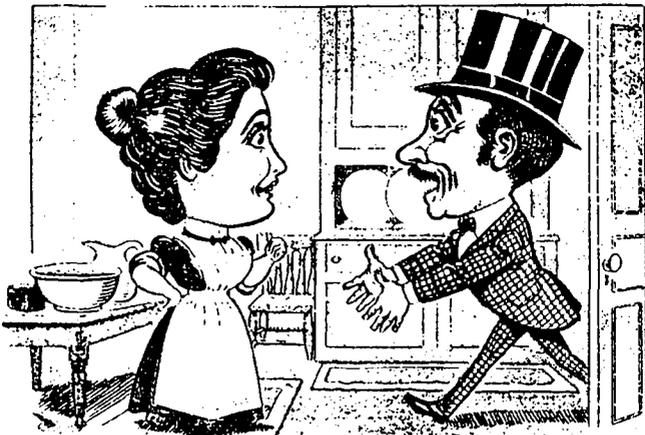
TOUS JUMENTAUX

Trompelmort. — Prenez pitié de ma misère, madame. J'ai sept enfants à la maison tous au-dessous de cinq ans.

Mme Charitable (émue). — Sept enfants au-dessous de cinq ans ? Vous avez des jumeaux, sans doute ?

Trompelmort (avec un soupir). — Tous jumeaux, madame.

ELLE N'EN AVAIT PAS L'HABITUDE



I

Mr Jeunemarié (entrant précipitamment dans la cuisine).—Ah, te voilà donc, Célestine. Moi qui te cherche dans tous les coins pour te retrouver ici en cuisinière. Que t'arrive-t-il donc ?

Mme Jeunemarié.—C'est que la cuisinière nous a quittés, ce matin, sans me donner un mot d'avis.



II

Mr Jeunemarié.—Ah ! Si c'est possible ! Et ma chère petite femme va préparer son dîner elle-même ?

Mme Jeunemarié.—Oui, chéri, et tu vas m'aider, n'est-ce pas, si rien ne t'en empêche ?

STABAT D'AMOUR

Le Stabat gémissait sous la voûte sonore,
Quand je te vis passer pour la première fois.
Te souviens-tu de l'orgue avec sa grande voix,
Il me semble, aujourd'hui, que je l'entends encore.

Le Stabat gémissait sous la voûte sonore.

L'Eglise était en deuil, et pourtant c'était fête,
Quand je te vis prier pour la première fois,
Tes beaux yeux inspirés s'élevaient vers la croix.
Alors que soupirait la harpe du Prophète.

L'Eglise était en deuil et pourtant c'était fête.

Tous, ils disaient leurs chants d'amour et de tendresse
Quand je te vis pleurer pour la première fois.
Je n'ai rien oublié, pauvre Ange, tu le vois,
C'est un cher souvenir que mon âme caresse.

Tous, ils disaient leurs chants d'amour et de tendresse.

LOUIS COLLEZ.

LE QUATRIEME GOUVERNEMENT

— Lisez moi donc ça, père Mahaut !

— Lisez vous-même ; je n'ai pas mes lunettes.

— Alors, voilà. C'est une pétition au ministre du Commerce. Je l'ai fait écrire par un comptable de notre fabrique, un malin qui sera peut-être un jour secrétaire de député... C'est tapé... je ne vous dis que ça !

“ Monsieur le Ministre...”

— Pas si haut !.. Vous réveilleriez le mioche.

— Ah ! bien ! bien !.. Je reprends la chose en douceur :

“ Monsieur le Ministre,

“ Le sousigné César-Auguste Lazzagne, dit l'Artiste, sculpteur de têtes de pipes, à Saint-Claude (Jura), a l'honneur de vous exposer ce qui suit :

“ Bon citoyen Français, ne buvant que des vins du pays et des liqueurs nationales, il serait heureux de voir le gouvernement présenter aux Chambres un projet qui a l'approbation de toute la presse patriote.

“ L'Etat aurait le monopole de l'alcool. Il ne fabriquerait pas, mais il achèterait aux producteurs ; et, après avoir rectifié, épuré, il livrerait

“ au commerce, sous le plus sévère contrôle, un alcool parfaitement inoffensif. Le consommateur ne risquant plus d'être empoisonné, la consommation ne tarderait pas à doubler. Le soussigné, par exemple, a l'invariable habitude de boire tous les jours une demi-douzaine de petits verres, sans compter les apéritifs. Il ne va guère au-delà ; le soin de sa santé lui inspira une certaine retenue. Mais dès qu'il ne se sentirait plus exposé à avaler d'abominables schnapps bismarckiens, il irait avec plaisir jusqu'à la douzaine. Tous les citoyens intelligents et dévoués feraient comme lui, et, en ne buvant que de l'alcool français, ils enrichiraient la France. L'Etat bénéficierait de 800 millions par an, peut-être un milliard, ce qui permettrait de faire enfin le bonheur du peuple, en supprimant un grand nombre d'impôts vexatoires.

“ Très populaire parmi les consommateurs jurassiens, le pétitionnaire pourrait, en quelques jours, recueillir des milliers d'adhésions. Mais il a hâte de vous exprimer son vœu le plus cher : c'est que bientôt son alcoolisme soit aussi pur que son patriotisme.

“ Espérant que, par une favorable réponse, vous encouragerez ses espérances, il vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de son profond respect.”

— Hein, papa Mahaut, n'est-ce pas “ crânement arrangé !..”

Papa Mahaut ne se pressait pas de répondre ; il souriait, un peu narquois.

— Que dites-vous de ça, mon vieux ? reprit César-Auguste-Lazzagne.

— Oh ! moi... vous savez, l'Artiste, je ne bois pas six petits verres par an... et je m'en trouve bien..

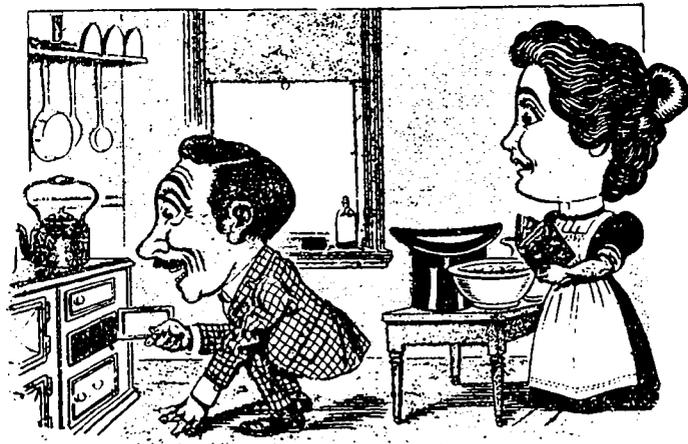
— Possible ; mais si vous étiez le gouvernement, que répondriez-vous à ma pétition ?.. Car enfin il vous arrive bien, des fois, de penser : “ Si j'étais le gouvernement ?”

— Ma foi, non ! C'est une idée qui ne m'est jamais venue.

— Étonnant !..

— Voyez-vous, l'Artiste, j'ai toujours été gouverné ; je le suis encore et j'aime mieux ça que de gouverner les autres. Mon premier gouvernement a été ma mère et je vous prie de croire qu'il fallait marcher droit ! En ce temps-là, nous étions à Nozeroy—pas riches !—et tous les ouvrages nous paraissaient bons : aux laiteries, au prés, aux rivières, en forêt. On m'envoyait à Champagnole porter dans les auberges les baquets de crème, les fraises, les mûres, les champignons, les truites, les écrevisses. Quand je revenais rendre mes comptes, ma mère retournait mes poches, pour voir si je n'avais pas mis en réserve mon petit bénéfice. Oh ! pas de danger !.. Une fois, pourtant j'avais essayé... Le gouvernement me regarda dans les yeux et je me sentis rougir... rougir... Mes creilles

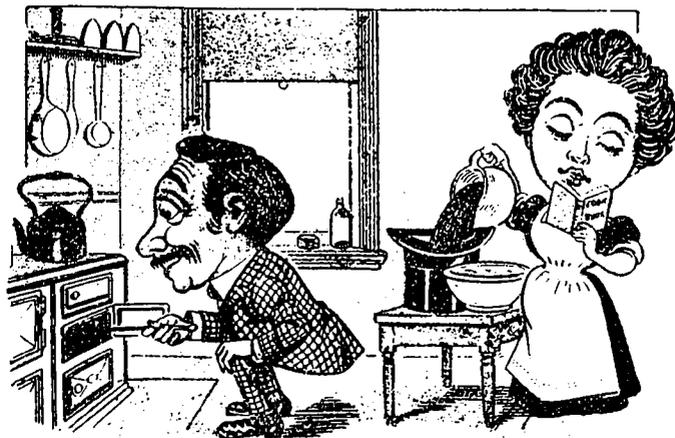
ELLE N'EN AVAIT PAS L'HABITUDE — (Suite)



III

Mr Jeunemarié.—Mais certainement, ma bonne Célestine. Qu'est-ce que je vais faire ? Allumer le feu, hein, pour que tu ne salisse pas tes menottes ? Un vrai pique-nique ; ce qu'on va s'amuser !

Mme Jeunemarié.—Oui, mon chéri, et moi je vais faire un superbe pudding dont j'ai la recette ici..



IV

... (lisant.) “ Mettre dans un saladier une pinte de mélasse ”... bon... (elle verse la mélasse) ; “ une cuillerée à thé de poudre à pâte.”... Ah, bon, voilà que je n'en ai pas..

ELLE N'EN AVAIT PAS L'HABITUDE — (Suite)



V

... Georges, je n'ai plus de poudre à pâte ; veux-tu être assez gentil pour courir à l'épicerie et m'en acheter une boîte ?



VI

Mr Jeunemarié.—Mais, comment donc, Célestine... Allumer le feu, aller chercher l'épicerie, mais c'est un vrai sport !

en grillaient !... Ma mère ne disait rien, mais j'avouai tout de même...
 — Pardon !... y a encore deux sous... Ils auront glissé dans mes sabots...
 — Donne ! — Voilà — Tu ne laisseras plus rien glisser ? — Jamais !

— Et vous avez tenu parole ?
 — Naturellement !... Mon deuxième gouvernement a été ma femme ; maîtresse au logis comme l'avait été ma mère ; bonne pour tout le monde, mais menant au doigt et à l'œil ses garçons et ses filles.

— Et son mari ?
 — Naturellement ! Faut bien que le mari donne l'exemple de l'obéissance. Mais elle avait une manière de me commander qui me faisait plaisir — "Dominique, est-ce que tu ne m'avais pas parlé de mettre notre aîné en apprentissage ? — Dominique, je sens que tu vas appliquer une paire de giles à Cadet !" Nous réglions ensemble les affaires du ménage, le soir, quand je revenais des "grueries" où j'étais employé. Le samedi, j'apportais ma paye de la semaine...

— Votre paye tout entière ?
 — Naturellement ! et mon gouvernement me disait : — "C'est bien, Dominique ; voilà tes dix sous pour ton dimanche."

— Et vous vous contentiez des dix sous ?
 — Naturellement !... Nous étions très heureux, allez ! Mais la brave femme travaillait trop. Lorsque six de nos enfants, sur les sept, furent placés ou établis, elle tomba tout à coup, trop lasse pour se relever. Son dernier mot fut : "Dominique ne te désole pas... tu as Simonne !" Ah ! pourtant... pourtant, j'eus un grand chagrin et je pensai plus d'une fois : "Que deviendrai-je, à présent ? — Est-ce la peine de vivre ?" Mais Simonne, la plus jeune de nos filles, était restée auprès de moi. Elle prit le gouvernement et, vous voyez, l'Artiste, la vie me parut encore bonne ! C'est Simonne qui m'a dit : "Père, nous devrions aller à Saint Claude, j'y gagnerais beaucoup plus qu'à Nozeroy." Oh ! elle a de l'idée... et du courage aussi ! Tout va bien... oui très bien ! Elle est première dans une grande maison de lingerie ; je l'ai mariée à un bon travailleur, qui gagne de belle journées à la taillerie de diamants de l'Essart, et enfin... enfin voilà mon quatrième gouvernement !

— Le mioche ?
 — Naturellement !... Il s'appelle Dominique comme moi, et je crois qu'il aura mon caractère tranquille... Sa mère, les premiers temps, l'emportait à l'atelier dans un grand panier à liège. C'était le berceau du jour. Quand le petit criait, Simonne se dépêchait de lui donner le sein, puis elle le recouchait et repoussait le panier sous la table... Mais nous avons pensé qu'il lui faudrait peut-être un air meilleur et plus de distractions. Alors je lui ai fait un chariot, et je le promène dans les endroits qu'il aime...

— Comment ! il a des préférences ?
 — Naturellement. Je vois ça dans ses yeux et quand il lui plaît de

revenir à sa "fontaine blanche", je presse le pas... Ah ! tenez, justement, le voilà qui commande...

L'enfant s'était éveillé ; il s'agitait et criait.
 — Compris... compris ! dit le grand-père. Adieu, l'Artiste, mon gouvernement a soif, je le mène boire...

César-Auguste Lazzagne sourit avec dédain.
 — Oh ! fit-il, du lait !...
 — Naturellement !

SIXTE L'ÉLÈME.

C'EST DOMMAGE

Mme Hautegomme (ayant décidé d'organiser un bal, donne ses instructions à la servante).— J'espère, Brigitte, que vous vous rendrez généralement utile.

Brigitte.—Sûr, madame, je ferai mon possible. (Haussant les épaules) Mais je ne sais pas danser.

LES BONNES SERVANTES

Mme l'imbèche (donnant ses instructions à sa nouvelle servante).— Mary nous déjeunons à huit heures.

Mary.—C'est bien, madame. Si je ne suis pas descendue, ne m'attendez pas.

LE MALHEUR AURAIT PU ÊTRE PLUS GRAND

Mme Bouleau (à sa servante qui vient de briser son plus beau service à thé).—Mary, vous êtes d'une maladroite stupide. Quo ne faites-vous plus attention. Voilà que vous mettez en pièces le service à thé auquel je tenais le plus !

Mary (avec un sourire bonace).—Heureusement, madame, qu'il n'était pas lavé.

IL AVAIT COMMENCÉ

Le père.—Voyons, jeune homme, pouvez-vous me promettre que vous saurez rendre ma fille heureuse ?

Le prétendant.—Si je le peux ! mais ne l'ai-je pas déjà fait ? Je lui ai demandé d'être ma femme.

INJUSTE ACCUSATION

Madame.—Sophie, il y a un pouce de poussière sur ce piano. Voilà bien trois mois qu'il n'a été essuyé !

Sophie (sèchement).—Alors, ce n'est pas ma faute ; madame doit se souvenir que je ne suis à son service que depuis un mois !

ELLE N'EN AVAIT PAS L'HABITUDE — (Suite et fin)



VII

(Mais comme l'infortuné se hâtait de mettre son couvre-chef, un double cri d'horreur retentit.)—



VIII

Mr Jeunemarié (dont la mine est rien moins que souriante).—Que veux-tu, Célestine ; c'est une petite distraction de ta part et je ne t'en veux pas. Ne pleures plus, ma chérie... on sait bien que tu n'as pas l'habitude de faire la cuisine. Je vais aller chez le barbier pour qu'il me coupe les cheveux et tu porteras mon costume chez le dégraisseur. Seulement, la prochaine fois que nous serons sans cuisinière, eh bien... nous irons dîner au restaurant, ça vaudra mieux.

LA QUINZAINE SCIENTIFIQUE

Le journal LE SAMEDI à Grand'Mère. — Le superbe Saint-Maurice. — 80 millions de pieds d'épinette blanche. — Digesteurs monstres et lessiveurs fantastiques. — Transformation du bois en papier par la grâce du sulfate de chaux. — La Tour chimique et l'acide sulfureux. — Toile sans fin, cylindres et calandres. — 90,000 chevaux dans un tuyau de 24 pouces. — Un village improvisé. — Banquet fraternel et triple hurrah d'adieu. — Les ingénieurs de la Province sont aussi des enchanteurs. — Joyeux retour à Montréal.



Le 11 janvier, sur l'invitation de la Laurentide Paper and Paper Co., l'Association Canadienne des Ingénieurs Civils se rendait à Grand'Mère, dans un train spécial du Canadian Pacific, mis gracieusement à sa disposition par la compagnie. Cent cinquante membres environ de l'Association composaient la délégation à laquelle s'était joint votre serviteur, heureux de pouvoir donner aux lecteurs du SAMEDI un aperçu de l'industrie de la pulpe, nouvelle au Canada, mais appelé à un si brillant avenir.

Partis de la Gare Viger à 8 heures, nous arrivions à Grand'Mère à midi.

La gare, qui est le terminus du raccordement de Trois Rivières à Grand'mère, est située dans l'usine même devant laquelle le secrétaire de la compagnie, Mr R. A. Alger, fils du général secrétaire de la guerre aux Etats Unis, nous attendait, entouré de ses ingénieurs et des principaux chefs de service. Quelques brèves salutations sont échangées et la visite commence immédiatement.

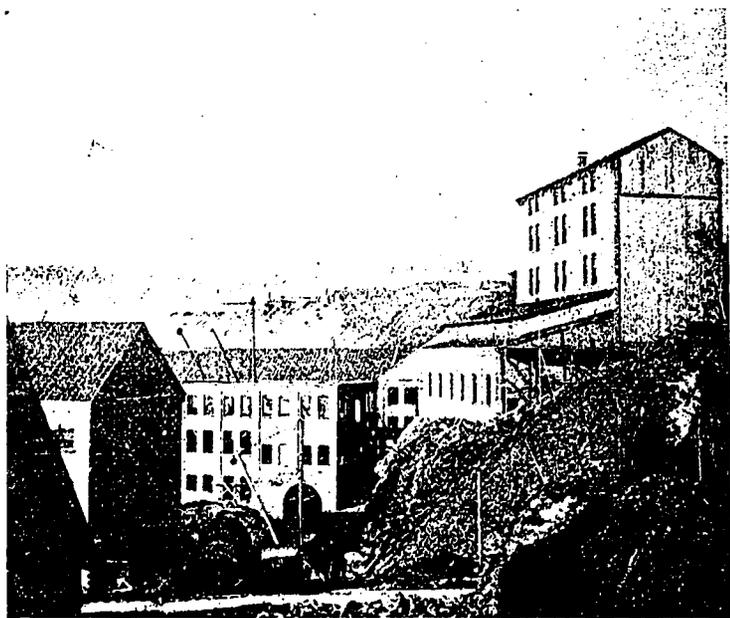
Chacun des nombreux invités — tous techniciens, du reste — se dirige vers un point de l'usine, examinant les superbes machines et l'installation si bien comprise des services. Les ingénieurs de l'usine donnent, à ceux qui le désirent, tous les renseignements sur le mode de fabrication de la pulpe, du carton, du papier.

Grand'Mère est un établissement de tout premier ordre et rien n'y a été épargné pour le mettre sur le pied des plus complets en ce genre et cela en n'importe quel pays.

Construit sur la déclivité de la baie que forme, à cet endroit, le superbe Saint-Maurice et vis-à-vis des chûtes célèbres dont elle n'utilise qu'une faible partie, l'usine est admirablement disposée, pour éviter toute fausse manutention et les produits de la forêt — exclusivement de l'épinette blanche — y arrivent constamment. En ce moment, il y a quatre-vingt millions de pieds attendant leur tour d'être réduits en pulpe.

Le bois est écorcé, scié en tronçons de dix-huit pouces, refendu en deux ou trois morceaux ; il est alors introduit dans les roues à émeri où des meules puissantes le réduisent en copeaux puis, de là, envoyé dans les digesteurs, lessiveurs, etc., où, par son contact avec le sulfate de chaux et l'eau bouillante, il formera bientôt une pâte homogène et blanche qui, enfin, deviendra elle-même la pulpe en feuilles devant servir à la fabrication, sur place, du papier ou du carton, ou être expédiée, à l'état demi-humide, sur les manufactures de papier ne fabriquant pas la pâte.

Ce qu'il faut voir, ce sont les huit fourneaux où le soufre natif est con-



LES USINES.

vorti en acide sulfureux, puis dirigé dans la tour chimique, haute de quatre-vingts pieds, dans des tubes verticaux où est placé le calcaire et où est envoyé l'eau. Le liquide, sous une formidable pression, va revenir ensuite sur les copeaux de bois, parcourir à travers l'usine un long réseau

de tubes, passer par les agitateurs-turbines, les vis mélangeuses, les cuves jusqu'à la papeterie même d'où il ne sortira que définitivement transformé en papier ou en carton de toutes épaisseurs, dimensions et qualités.

Au cours de ces différentes manipulations, la pâte obtenue s'est blanchie au contact de l'acide sulfureux pur, elle a été débarrassée des nœuds du bois, fortement résineux et impropres à la fabrication, elle est devenue, enfin, un liquide incolore dans lequel on aurait grand-peine à soupçonner le futur papier, liquide qui, pris entre deux toiles sans fin, puis comprimé entre d'énormes cylindres creux chauffés à la vapeur, va bientôt constituer le papier. Il n'y a plus, en effet, qu'à faire passer la feuille de papier entre de nombreux cylindres, semblables aux précédents, afin d'en égaliser l'épaisseur, à le coller, à le glacer entre des calandres d'acier puis, enfin, à le diriger vers les coupeuses qui le réduiront en feuilles de dimensions appropriées à son usage. S'il est destiné à l'imprimerie, c'est sous forme de rouleaux qu'il sera livré au commerce.

On comprend ce que de telles manipulations doivent exiger de travail dans les machines. Mais la force hydraulique provenant des chûtes de Grand'Mère est énorme et peut atteindre 90,000 chevaux. Elle permet, le cas échéant, d'actionner des machines sept à huit fois plus puissantes que celles actuellement en usage qui, pourtant, exigent 12,000 chevaux, car le pouvoir complet qui peut être capté par les turbines est de 70,000 chevaux en eau basse, 90,000 chevaux en eau haute. D'où une marge suffisante pour un développement énorme de fabrication.

Si on ajoute que les ouvriers employés aux scieries et usines de la compagnie sont au nombre de 800, que le total des ouvriers employés aux coupes de bois, exclusivement opérées par la compagnie, est de 1,400, on



L'HOTEL DE LA COMPAGNIE.

voit quelle prospérité amène dans le pays pareille agglomération là où, il y a quelques années seulement, le chasseur qu'y aurait amené son heureuse étoile se trouvait, seul, devant cette grandiose et magnifique nature, si remarquablement pittoresque tout le long du Saint-Maurice, mais exceptionnellement imposante à l'endroit où s'élèvent, actuellement, les usines de la compagnie de pulpe.

Le jour de l'excursion, un soleil magnifique faisait étinceler la neige ; la silhouette imposante de l'usine, dominée par la tour chimique sur laquelle flottaient les couleurs canadiennes dans un nuage de rutilantes vapeurs, constituait un majestueux spectacle que les visiteurs n'oublieront certes pas.

Le village de Grand'Mère est situé un peu plus au nord, mais les constructions élevées par la compagnie, pour le logement de ses employés, forment elles-mêmes un autre village et la rue sur laquelle sont édifiés les gracieux cottages des ingénieurs et chefs de service s'allonge vers l'est, ayant sa perspective limitée par l'hôtel de la compagnie, spacieuse et confortable bâtisse où logent et prennent leurs repas les employés célibataires.

Les salaires payés, chaque mois, aux usines de Grand'Mère, atteignent le chiffre imposant de 30,000 dollars, et si on y ajoute les sommes payées pour achats de vivres, fourrages, etc., enfin tout ce que nécessite pareille agglomération, on sent l'amélioration que pourrait apporter, au sort des populations rurales de la Province, quelques usines comme celle de la Laurentide Paper and Paper Co.

Mais la visite de l'usine est terminée, il est deux heures et le très léger

repas, pris avant le départ par la plupart des excursionnistes, est complètement oublié ; aussi c'est avec un empressement bien légitime que nous prenons place devant une immense table, luxueusement et plantureusement garnie, dressée dans l'immense hall ordinairement affecté à l'embar-

PARISIEN ET YANKEE

C'était à Chicago par une chaude matinée d'été. Fraîchement débarqué d'Europe, et suant, en conséquence, par tous les pores, les préjugés de l'ancien monde, M. de Mandat (Grancey était assis dans un tramway (électrique, naturellement), juste en face d'un grand diable de Yankee à poil roux, qui, toutes les trois ou quatre minutes, entre deux bouffées de cigare, s'amusait à cracher par-dessus son chapeau, à travers le vasistas ouvert derrière sa nuque.

Rien de particulièrement malpropre dans ce petit jeu de société. D'une banquette à l'autre, le jet de salive décrivait sa parabole en l'air avec une sûreté mathématique, filant dehors sans éblouir personne.

Agacé pourtant à la longue — on le serait à moins — par une plaisanterie qu'il trouvait désobligeante, le touriste s'avisa tout à coup de rendre à son vis-à-vis la monnaie de sa pièce. Et, ramassant toute son énergie jaculatoire, il darde à son tour un copieux crachat, destiné, dans sa pensée, à passer, comme une lettre à la poste, par l'ouverture béante de la fenêtre d'en face. Mais — faute d'entraînement sans doute — il manque le but, et le liquide projectile, écourtant sa trajectoire, vient s'étaler au beau milieu du gilet de l'Américain.

Voilà — naturellement — notre Français très embêté. Toute la politesse héréditaire de la vieille race se réveille au fond de son âme : il se confond en excuses, et tirant son mouchoir, se précipite pour réparer de son mieux l'incongruité commise. Mais, sans plus s'émoouvoir, le Yankee le repousse doucement.

— Je vois ce que c'est, lui dit-il avec un gros rire. Vous êtes étranger, *I guess* ! Vous ne savez pas, cela va de soi, cracher gentiment de loin par-dessus la tête de vos compagnons de route, Tenez ! regardez comment on s'y prend !

Et joignant immédiatement le geste à la parole, le brave marchand de cochons — car il est entendu que tous les chicagoyens sont, ont été ou seront plus ou moins marchands de cochons — se met à donner à notre compatriote ahuri une leçon pratique de balistique buccale...

Si non è vero, è ben trovato !

FURET.

D'ABORD

Mlle Pasfine.—Moi aussi, M. Slevewski, j'aimerais à devenir une grande violoniste. Qu'elle est la première chose à faire ?

M. Slevewski.—Apprendre à jouer.

CHACUN SON IDÉE

M. Rêveur.—Que feriez-vous, si vous étiez roi pour un jour ?

M. Pratique.—J'emprunterais assez d'argent pour vivre sans inquiétude jusqu'à ma dernière heure.

UN PEU DE VARIÉTÉ

Maman.—Jules, si tu es bon garçon, tu iras au ciel.

Jules.—Tu m'as déjà dit cela, l'année dernière. J'aimerais mieux que tu me promette un cheval de bois, cette année.

LE POÈTE ET LE VOLEUR

Un poète, plus riche d'esprit et d'imagination que d'argent, entendit un voleur qui pénétrait au milieu de la nuit dans sa chambre à coucher ; il se tait pendant que le survenant force le secrétaire, cherche dans l'obscurité, ouvre tous les tiroirs et ne trouve que des paperasses. Le poète part tout à coup d'un éclat de rire, en se figurant sans doute la déconvenue du fripon. "Qu'avez-vous donc à rire ainsi ? dit le quidam presque en colère. — Imbécile, je ris de ce que tu cherches, à minuit, dans mon secrétaire, une chose que je ne puis trouver en plein midi."

ENTRE AMOUREUX

Albert (11 30 hrs P.M.).—Vraiment, mademoiselle, il me faut partir maintenant ; il commence à être tard.

Mlle Laura (baillant).—Vous connaissez le vieux proverbe, n'est-ce pas ?

Albert.—Quel proverbe ?

Mlle Laura.—"Mieux vaut tard que jamais".

EXPLICATION LUCIDE

M. Cousudor.—Jeune homme, désirez-vous épouser ma fille pour elle-même ou pour son argent ?

Le prétendant.—Je vais vous dire la vérité, M. Cousudor. Je désire épouser votre fille elle-même, je désire avoir son argent pour elle-même, et je désire les deux pour nous-mêmes. Comprenez-vous ?

ELLE EN SOUFFRAIT QUAND MÊME

Mme Crietout (avec un soupir).—Je souffre de la dyspepsie depuis plusieurs années.

Mme Crietout.—Ne prenez-vous aucun remède ? Vous ne me paraissez pourtant pas malade.

Mme Crietout.—Oh, c'est mon mari qui l'a.

COMPLIMENT ÉQUIVOQUE

M. Piquant (s'adressant à sa tendre moitié).—Ma chère, tu as certainement l'une des meilleures voix du monde.

Mme Piquant (se rengorgeant).—Vraiment ? Tu penses ?

M. Piquant.—Certainement. Autrement il y a longtemps qu'elle serait usée.



LE ROCHER DE GRAND'MÈRE.

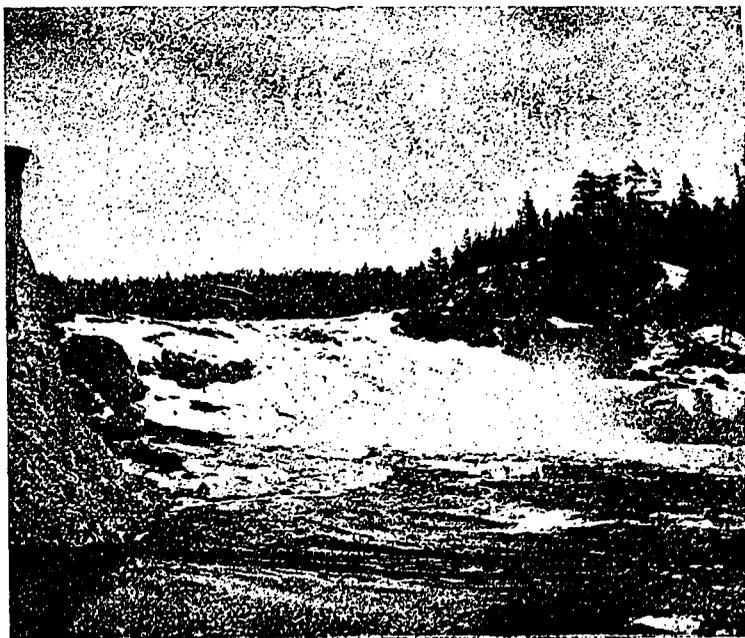
lage du papier. Ce hall est un bâtiment de 300 pieds de long sur environ 50 pieds de largeur, très soigneusement construit, comme tous les autres du reste, en maçonnerie de pierre et de briques et dont l'élégante charpente d'acier accuse les heureuses proportions. On fait honneur au repas auquel assiste M. Alger et les ingénieurs et, le café pris, chacun allume un cigare et sort visiter le village, les abords de l'usine, les rapides, le curieux rocher qui a donné le nom au pays et qui représente, très exactement, le profil édenté d'une très vieille femme.

Quelques photographies sont prises par les porteurs de kodaks, souvenirs précieux de cette belle et profitable excursion, si consolante au point de vue de l'avenir du Canada et dont l'amabilité de la compagnie du Pacifique Canadien et de ses officiers, ainsi que de ceux de la Laurentide Pulp et de l'Association des Ingénieurs de la Province, a fait une de ces journées qu'on aime à se rappeler et qui doit être marquée d'une pierre blanche au livre de la vie.

À quatre heures, les adieux à nos hôtes effectués, un dernier regard au splendide paysage, un formidable et triple hurrah est poussé par cent cinquante poitrines ; le train s'ébranle en route pour Montréal.

Le retour a été, comme l'aller, fort agréablement effectué, grâce à la cordialité de messieurs les membres de l'Association des Ingénieurs Canadiens que nous remercions bien sincèrement, en la personne de messieurs W. Blackwell, vice-président et C. H. McLeod, secrétaire, de la très agréable journée qu'ils nous ont fait passer.

LOUIS PERRON.



LES CHUTES DE GRAND'MÈRE.

SIMPLE QUESTION



Le médium.—L'esprit de votre femme décédée est maintenant ici ; désirez-vous lui poser quelque question ?

Le nouveau veuf.—Oui ; dites lui que je voudrais bien savoir où elle a mis mes flanelles pour l'hiver.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN

Nous avons fini par connaître, grâce à une série de tuyaux de premier ordre que nous possédons au palais de l'Élysée, les cadeaux adressés par le Président de la République Française, M. Félix Faure, à l'occasion de la nouvelle année, aux différents chefs d'état, ses confrères.

Chaque personne sans idées préconçues admirera, comme nous, la suprême délicatesse avec laquelle ont été choisis ces présents — faits pour entretenir l'amitié — qui ne peuvent évidemment que resserrer les liens — ô combien sympathiques — unissant la France au reste du monde civilisé. En voici la nomenclature :

Et d'abord, à sa fidèle amie, la Russie, une superbe branche d'olivier en or massif avec la devise, en diamants s'il vous plaît : *Pax eterna*.

Il paraît, entre nous, que ça a fait au tzar un plaisir immense.

Pour sa gracieuse voisine, l'Italie, la France a fait confectionner, à grands frais, un instrument, — diplomatique, — lequel lui permettra de ne plus faire de "musique". Le besoin s'en faisait généralement sentir, surtout aux approches de l'Exposition, les orgues de Barbarie, desquelles, et, si délicatement, molent les compatriotes du roi Humbert, menaçant de rendre fous les malheureux qu'elles s'acharnent à poursuivre de leur mélodie.

Pour la pauvre Espagne, si éprouvée, le président Faure a pensé qu'il fallait plutôt de l'utile que de l'agréable, aussi lui a-t-il adressé une superbe caisse de pharmacie.

Pour l'empereur allemand, une trousse de voyage complète et une jolie canne de tambour-major.

Pour le jeune empereur de Chine, une paire de rasoirs anglais.

Pour Sa Majesté le roi de Belgique, une jolie, jolie statuette de la célèbre Cléo de Mérode avec, comme piedestal à la farouche beauté française, un nègre ayant, kif kif son congénère de la Porte St-Denis, une pendule dans le ventre et, sur l'estomac, un cadran émaillé donnant l'heure du Congo. Ça, comme allégorie, ça n'est pas battu, hein Baptiste ?

Pour l'Autriche-Hongrie, le cadeau du Président, spécialement adressé au parlement hongrois, consiste en une panoplie comprenant : deux épées de combat ; deux gants de boxe de vingt-cinq livres ; deux masques en acier et deux assommoirs à musique brevetés S. G. D. G., le dernier "cri" du jour.

Pour sa chère voisine, la douce et si sympathique Angleterre, la France a fait, à grands frais, rechercher partout le casque de Mangin, le fameux charlatan vendeur de crayons. Ayant réussi à le retrouver et après l'avoir fait redorer et garnir d'un nouveau et immense plumet, — genre Cyrano de Bergerac, — le glorieux souvenir a été placé dans un écrin de velours et adressé illico à Sa gracieuse Majesté la Reine en la priant de le transmettre à son féal sujet Chamberlain, dit la Guitare, en récompense de ses bons offices.

Une boîte de soldats de plomb a été adressée, par express, au jeune prince de Crète.

Un petit bateau à vapeur à roulettes à Sa Majesté l'Empereur du Japon.

Une poupée nageuse, qui dit papa et maman, à la charmante reine Wilhelmine de Hollande.

Une paire d'éperons dorés au président de la Confédération Helvétique. (Ils devront être remis par lui, en grande cérémonie, à l'amiral Suisse en exercice)

Pour le président McKinley, le protocole a fait confectionner une réduction, en celluloïd, de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, pouvant servir de chapeau haut de forme les jours de revue.

Au Commandeur des Croyants, Sultan de la Turquie, un très beau jeu de massacre, grandeur nature avec, pour lancer les projectiles, une batterie des nouveaux canons français pour le tir "en raffales" actionnés par l'électricité. C'est un joujou merveilleux, paraît-il, et on en a bavé à Constantinople quand il a été déballé.

Enfin, aux Portugais, toujours gais ; à la Suède et à la Norvège ces Millie Christine ennemies ; au Shah de Perse ; aux Républiques d'Andorre et de San Marin ; à celles sud-américaines et autres seigneurs de moindre importance, M. Félix Faure a fait adresser, avec sa carte sur bristol, une bourriche contenant six faisans et douze perdrix, tués par lui-même dans les fourrés de Rambouillet.

Si les petits cadeaux entretiennent l'amitié, nul doute que cette série de présents, si bien appropriés, ne contribue à affermir les peuples, ou du moins ceux qui les dirigent, dans la grande ligne pour la paix que notre ami le tsar de toutes les Russies a proclamée avec le succès qu'on connaît ; c'est du moins le vœu formulé par moi.

PARISIEN.

PAS L'EFFET ATTENDU

L'agent.—Votre mari a-t-il pris la bouteille de "Baume de Vie", que je lui avait laissée ?

L'épouse.—Oui, et l'effet a été immédiat.

L'agent.—Bien. Maintenant vous pouvez dire consciencieusement qu'il n'en prendra plus d'autre, n'est-ce pas ?

L'épouse.—Je vous crois ! Il est mort.

CE QU'ELLE CRAIGNAIT

Alice.—Qui est-ce qui te rend si nerveuse, Louise ?

Louise.—Je suis sur les épines. M. Avantageux doit demander ma main à mon père ce soir.

Alice.—As-tu peur que ton père refuse ?

Louise.—Non, mais je crains que M. Avantageux ne vienne pas.

Il est difficile de ne pas se tromper avec tout le monde.

CHALLEMEL-LACOUR,

UN HOMME SOIGNEUX



Joe Tapeur.—Vois-tu, mon cher Emile, je tiens très correctement mes comptes, moi ; ainsi, sur mon carnet, il est bien porté que je te dois dix dollars.

Emile Letapé (naturellement).—Cinq seulement, mon cher Joe.

Joe Tapeur.—Comment ? Cinq piastres seulement ! Alors, prêtez-m'en vite cinq autres et mon compte sera juste.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 FÉVRIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XVI — LE CHATEAU DE MORGOFF

(Suite)



... et quelqu'un se dressait devant lui.

Son lit !... celui d'Adrienne !...

Car brusquement, les brumes de son cerveau s'étaient dissipées et elle redevenait — pour quelques minutes — aussi lucide qu'autrefois...

Et maintenant ses souvenirs se réveillaient en foule... maintenant elle reconnaissait tout !...

Cette chambre avait été jadis la sienne... celle aussi de sa sœur !
Combien de fois elles avaient joué là !...

Combien de fois leurs éclats de rire avait retenti entre ces murs à présent si tristes, si lugubres !

Et l'autre chambre, c'était celle de la baronne de Chancel... celle de leur mère !... Que de choses elle lui rappelait aussi !... Que de chers souvenirs elle y retrouvait !

— Morgoff !... Morgoff ! s'écria-elle. Le château de Morgoff !...

Et elle eut un cri de fureur et de désespoir... Elle venait de voir surgir devant elle la sombre et menaçante figure du baron de Chancel... l'hypocrite figure du comte de Guérande !... Elle croyait encore les sentir à côté d'elle, l'emportant à travers la nuit ! — Car

elle se rappelait bien !... Oui, c'étaient bien eux qu'elle avait vus !... c'étaient bien eux qui l'avaient jetée là... enfermée là !... Mais pourquoi ?... Que voulaient-ils donc faire d'elle ?... Et lui, mon Dieu, et lui Maurice !... Maurice !... Qu'avaient-ils fait aussi de lui ?...

Et c'étaient à présent des cris déchirants, des cris terribles qui lui déchiraient la poitrine...

Les poings crispés, livide, reprise de folie, elle s'était mise à courir, se heurtant aux murs, cherchant une issue pour fuir... Et ses cris de plus en plus aigus, de plus en plus perçants, remplissaient maintenant tout le château et faisaient frissonner la vieille Micheline elle-même... la vieille Micheline qui accourait, l'entraînait, la ramenait de force là-haut, dans sa chambre, où plutôt dans son cachot.

D'autres jours s'étaient encore écoulés pendant lesquels Yvonne était retombée dans sa nuit profonde...

Cependant quelque chose encore survivait en elle : le souvenir de son enfant, dont le nom montait sans cesse à ses lèvres.

Au moindre bruit, elle tressaillait, prêtant l'oreille, écoutant si ce n'était pas lui qui allait entrer. Parfois aussi elle se figurait qu'il était près d'elle et elle se mettait à lui parler. Alors la pauvre folle était heureuse et son regard rayonnait de joie.

Mais ses nuits étaient terribles. Elle ne pouvait fermer les yeux, sans avoir aussitôt d'affreux cauchemars dont elle se réveillait brusquement, le front inondé de sueur, le cœur serré d'angoisse et d'épouvante. Dressée sur son lit, elle épiait le silence, croyant qu'elle venait d'entendre son fils se plaindre et sangloter.

— Maurice, est-ce toi ?... est-ce toi ? criait-elle.

Et elle ne se rendormait plus et restait jusqu'au jour à guetter et à épier encore.

Mais un soir, comme elle venait à peine de se coucher, elle tressaillit.

Cette fois, ce n'était pas un rêve qui la trompait... cette fois elle entendait bien là, tout près d'elle, des plaintes, des gémissements, le bruit sourd de sanglots étouffés.

D'un bond, elle se dressa encore, criant, comme toujours :

— Est-ce toi, Maurice ?... Est-ce toi ?

Aucune voix ne lui répondit, et cependant les mêmes plaintes, les mêmes gémissements, les mêmes sanglots continuaient.

Elle prêta l'oreille... écouta longuement.

Oui ! oui ! quelqu'un était là qui pleurait, qui se désespérait !... Mais où donc ?... D'où pouvait venir cette voix si faible et si triste ?

Et elle venait d'écouter encore, quand elle eut un nouveau tressaillement.

C'était là, derrière son lit... là, derrière ce mur, contre lequel maintenant elle venait de coller l'oreille !...

Et, très distinctement, elle percevait à travers les sanglots des mots entrecoupés, des phrases balbutiées, dont elle ne pouvait comprendre le sens, mais dont elle restait toute saisie, car elle venait de reconnaître la voix d'un enfant !

Et, soudain, Yvonne devint plus blanche qu'une morte !

A cette voix qui maintenant priait, suppliait, une autre voix venait de répondre, et cette voix-là, elle n'avait pu l'entendre sans que tout son sang se glaçât dans ses veines.

Car c'était celle de son bourreau !... c'était celle du comte de Guérande !

— Oh ! oui, c'est lui !... oui, c'est lui, j'en suis sûre ! s'écria-t-elle, tandis qu'un miracle encore se faisait, que pour quelques instants encore, un peu de raison lui revenait.

Et maintenant elle n'écoutait plus, elle cherchait à voir... Mais comment ?... A tout hasard ses yeux fouillaient le mur, cherchaient un trou, une fissure...

Et, tout à coup, dans un angle, où sous le poids du plafond, le mur semblait s'être affaissé, elle entrevit un mince filet de lumière filtrant à travers quelques pierres disjointes.

Retenant son souffle et se haussant sur la pointe des pieds, Yvonne plongea avidement son regard dans la chambre voisine.

Ses yeux étincelants cherchaient de Guérande, mais elle ne le voyait pas, plutôt, elle ne voyait rien, car, beaucoup plus vaste que la sienne, cette chambre n'était éclairée que par la clarté d'une bougie qui en laissait la plus grande partie dans l'ombre.

Mais dans cette ombre, et tout au fond de la pièce d'où partaient à présent les sanglots de l'enfant, deux silhouettes semblaient se mouvoir dans une lutte désespérée et furieuse.

Et, tout à coup, le groupe apparut en pleine lumière, et Yvonne ne put retenir un cri de pitié.

De Guérande ! — car c'était bien ce misérable ! — venait de repousser de toutes ses forces une enfant, une petite fillette d'une dizaine d'années qui, les cheveux éparés et étrangement pâle, se cramponnait éperdument à lui.

La petite était tombée sur les genoux, mais elle s'était relevée si vite qu'il l'avait aussitôt retrouvée devant lui. Et les bras étendus, les yeux remplis d'épouvante, elle lui barrait la porte.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

Puis, comme de Guérande, blême de fureur, semblait prêt à se ruiner sur elle :

— Oh ! grâce, monsieur, grâce !... supplia-t-elle avec un accent déchirant. Oh ! ne me laissez pas ici... Emmenez-moi ! Emmenez-moi !... Ma mère m'attend !... Je veux aller vers ma mère !...

— Vers sa mère ! tressaillit Yvonne.

— Oui, je veux m'en aller, reprit la fillette toute en larmes et avec plus d'énergie encore. Où suis-je ici ?... J'ai peur !...

— Vous êtes folle ! répondit brutalement de Guérande. Vous êtes ici chez votre père... chez M. le marquis de Prades...

— Chez M. de Prades ?

— Oui, chez lui... c'est-à-dire à deux pas de chez M. le comte de Belleruche...

— Le comte de Belleruche ! tressaillit encore Yvonne.

— Et, par conséquent, à deux pas aussi de votre mère. Allons, laissez-moi partir... S'y-z raisonnable... Je vous dis que dans quelques instants M. de Prades va venir vous chercher...

Mais la petite n'avait pas bougé.

La voix brisée de sanglots, le visage inondé de larmes, elle joignait les mains, elle suppliait encore.

— Non, monsieur, non, vous me trompez ! s'écria-t-elle de plus en plus désespérée. Non, je ne suis pas ici chez M. de Prades, et il se passe quelque chose d'affreux, quelque chose de terrible que je ne comprends pas... Mais il me semble que je viens de loin... de bien loin... et que j'ai dormi... longtemps dormi...

Elle chancela, puis, portant les mains à son front :

— Tout tourne ?... J'ai le vertige ! balbutia-t-elle. M. de Prades !... Non, je ne sais plus !... Je ne me souviens plus !... Oh ! mon Dieu !... mais qu'est-ce que j'ai donc ?... J'étouffe !... la tête me brûle ! Oh ! monsieur, grâce ! pitié ! emmenez-moi, je vous en supplie !... Emmenez...

Elle n'acheva pas.

Elle venait encore de chanceler, puis, brusquement, elle s'abattit comme une masse sur le plancher.

L'œil du comte venait d'avoir un éclair de triomphe.

Vivement, il se pencha sur elle, puis épia son souffle.

— Elle dort ! murmura-t-il.

Il la souleva, la porta sur un lit que l'on apercevait dans l'un des coins de la chambre, puis, de nouveau, se pencha, la regarda.

Pendant toute cette scène, Yvonne ne l'avait pas perdu de vue un seul instant, fixant sur lui des yeux de plus en plus étincelants.

Et, tout à coup, sans bruit, elle quitta le mur, puis disparut.

Au même moment, de Guérande se redressait, et jetant un dernier regard sur l'enfant qui, de plus en plus pâle, la bouche ouverte et les yeux mi-clos, avait l'air d'une petite morte :

— Oh ! elle dormira longtemps ! murmura-t-il encore. Filons !

Et, d'un pas rapide, il se dirigea vers la porte.

Mais il n'eut pas le temps de sortir.

La porte venait de s'ouvrir et quelqu'un se dressait devant lui.

D'un bond, il se rejeta en arrière, livide, effaré.

— Yvonne ! s'écria-t-il, la voix rauque, Yvonne !

Et c'était Yvonne, en effet... Yvonne qui le regardait avec des yeux qui lui faisaient peur.

— Oui, c'est moi, misérable !... Oui, c'est moi, bandit ! lui cria-t-elle d'une voix si terrible qu'il ne put s'empêcher de reculer encore. Ah ! tu me reconnais donc !... Eh bien ! oui, c'est moi, Yvonne de Chancel !... moi ta victime aussi !... moi qui te défends de sortir d'ici sans cette enfant !... de sortir d'ici sans moi !...

Et de plus en plus effrayante, elle marchait sur lui.

Mais de Guérande, que cette saisissante apparition avait si profondément troublé, commençait cependant à se remettre, et s'il reculait toujours, ce n'était plus parce qu'il avait peur...

Mais, se ramassant dans l'ombre et les yeux à son tour ardemment fixés sur la jeune femme, il n'attendait plus que le moment de s'élançer sur elle.

Et comme elle venait de faire encore quelques pas... comme elle le cherchait dans l'ombre, où de plus en plus il s'effaçait... comme elle le forçait à pâlir sous les plus sanglants reproches et les plus sanglantes injures, soudain il bon lit, plus rapide que l'éclair.

Il y eut un cri de douleur... un cri de triomphe... et ce fut tout.

Il ne restait plus dans la chambre qu'Yvonne évanouie et l'enfant qui dormait toujours.

XVII. — YVONNE ET SUZANNE

Yvonne était restée si longtemps évanouie que, lorsqu'elle revint à elle, le jour commençait à paraître.

Elle se releva lentement, toute grelottante, et elle s'aperçut alors qu'elle avait une large blessure au front.

Que lui était-il donc arrivé ?

Comment se trouvait-elle dans cette chambre qui n'était pas la sienne ?

Et elle ne se souvenait plus.

Mais comme son regard venait de se porter vers le lit, où la fillette restait toujours plongée dans le plus profond sommeil, tout à coup elle tressaillit.

Maintenant elle se rappelait !... Maintenant toutes les scènes de la veille lui revenaient !... Elle entendait encore les cris et les sanglots de cette enfant qui demandait sa mère... Elle se voyait encore en face du comte de Guérande que sa brusque apparition foudroyait... Elle entendait encore le cri de triomphe que le misérable avait jeté en se ruant sur elle pour fuir...

Et c'était en tombant qu'elle s'était faite cette blessure qui avait laissé de larges taches de sang autour d'elle.

Mais Yvonne ne pensait déjà plus qu'à l'enfant... qu'à cette malheureuse enfant qui, elle aussi, était enfermée, séquestrée dans ce sombre château, ou plutôt dans cette tombe... qui, elle aussi, était la victime de l'odieux de Guérande.

Et elle restait toute saisie en face de ce drame étrange et mystérieux.

Quelle était donc cette nouvelle infamie ?

Pourquoi le comte avait-il enlevé cette petite ?... Dans quel but avait-il tenu à la faire disparaître ?

Et les yeux pleins de larmes, Yvonne songeait aussi à la mère... à la pauvre mère qui allait, comme elle qu'on avait séparée de Maurice, connaître de si épouvantables angoisses et de si atroces tortures...

Très doucement, elle s'était rapprochée du lit et s'était penchée sur l'enfant.

Oubliant ses propres douleurs, elle éprouvait pour elle une immense pitié, une immense compassion.

— Pauvre petite ! murmura-t-elle. Qui est-tu ?... D'où viens-tu ?... Quelle est donc ta sombre histoire ?

Et elle lui avait pris la main qu'elle gardait doucement serrée dans la sienne, tandis que, toujours penchée sur elle, elle se sentait de plus en plus attendrie, de plus en plus émue à mesure qu'elle la contemplait.

Les traits d'une grande pureté et son pâle visage noyé dans l'or de ses cheveux, qui s'étaient déroulés pendant son sommeil, elle lui paraissait très belle.

C'était, sans doute, quelque petite fille du peuple, car ses vêtements étaient très simples.

Mais alors le mystère qui l'entourait grandissait encore pour Yvonne.

Comment cette enfant, qui semblait d'une condition si modeste, pouvait-elle se trouver mêlée à la vie du comte de Guérande ?

Et comme elle restait toute songeuse, en face de cette énigme ; comme, malgré elle, elle cherchait à la deviner, un souvenir brusquement lui revint... un souvenir qui ne fit qu'augmenter sa surprise.

— Fille du peuple ? murmura-t-elle. Non ! non ! Fille de marquis ! Car la veille, de Guérande n'avait-il pas dit à la pauvre petite, quand il essayait de la tromper pour la rassurer :

— Vous êtes ici chez votre père... chez M. le marquis de Prades ?...

Et, presque aussitôt, Yvonne, dont le regard couvrait de plus en plus tendrement la petite inconnue, eut un amer et douloureux sourire.

Fille de marquis !... Oui, comme Maurice était fils de comte !...

C'est-à-dire un pauvre enfant né de l'aveugle confiance qu'une malheureuse avait eue dans un misérable comme de Guérande !... Oui, fille de marquis, mais sacrifiée, reniée, lâchement abandonnée par son père !

— Comme Maurice !... comme Maurice ! pensa encore Yvonne. Oh ! oui, leur histoire est la même, je le jurerai !

Et déjà il semblait à la sœur d'Adrienne que cette enfant n'était plus pour elle une étrangère, qu'un lien mystérieux devait exister entre elles et que leurs destinées allaient désormais se confondre.

Aussi son visage avait-il pris une expression plus attendrie et plus affectueuse, quand, tout à coup, elle sentit dans sa main tressaillir doucement la main de la petite inconnue.

Un faible soupir venait de s'échapper de ses lèvres encore décolorées, et, lentement, ses yeux s'étaient ouverts.

Le regard qu'elle fixa autour d'elle n'exprima d'abord aucune surprise ; c'était ce regard vague que l'on a au sortir d'un long sommeil. Mais peu à peu et à mesure qu'elle put mieux distinguer les objets qui l'entouraient, ce regard devint plus méfiant et plus inquiet.

Dans le jour très pâle, la chambre était très triste et très sombre, car, ainsi que celle occupée par Yvonne, elle n'était éclairée que par une étroite fenêtre grillée qui donnait sur la mer...

Et la mer était encore pleine de brouillards très épais...

Cependant la petite inconnue, à qui la mémoire devait revenir, venait d'avoir, avec ce brusque tressaillement, un sourd cri d'épouvante et de désespoir, quand elle aperçut, penchée sur elle, cette femme à l'air si triste et doux.

Puis, toute frissonnante au souvenir de son malheur, toute glacée d'effroi à la pensée de l'horrible de Gnérande, elle se jeta dans ses bras, en criant, la gorge pleine de sanglots.

— Oh ! madame, ayez pitié de moi !... Madame, sauvez-moi !... rendez-moi à ma mère !

— Mon enfant !... Ma pauvre enfant ! s'écria Yvonne en la serrant éperdument contre son cœur. Hélas ! comment pourrais-je vous sauver quand je suis une malheureuse que l'on torture comme vous... que l'on martyrise comme vous... et qui a les mêmes ennemis que vous !...

Et comme la petite venait de relever vivement la tête et la regardait avec une surprise mêlée de saisissement :

— Car, hier, j'ai tout vu ce qui s'est passé dans cette chambre, reprit vivement la sœur d'Adrienne. Car, hier, j'ai tout entendu ce qui s'est dit entre vous et cet homme... Car, enfin, cet homme qui ni vos prières ni vos larmes n'ont pu attendre... cet homme qui vous a ravi à votre mère et volé votre liberté dans je ne sais quel but infâme... cet homme à qui j'ai voulu vous arracher, mais qui a réussi à s'enfuir après m'avoir frappée comme un misérable... cet homme est aussi mon bourreau comme il est le vôtre !

— Que lui avez-vous donc fait ?

— Et vous, mon enfant ?

— Rien, madame. Cet homme, je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu quand il s'est fait le complice de ce monstrueux guet-apens auquel je ne comprends rien encore...

— Eh bien, moi, mon enfant, ce que cet homme peut me reprocher c'est d'avoir eu trop de dévouement et trop d'affection pour lui... Oui, c'est pour cela qu'il m'a tant fait souffrir et qu'il m'a accablée de tant de maux que ma raison s'est troublée et que je suis folle !

— Folle !

— Oui, folle !... Oh ! maintenant je le sais bien !... Oui, si en ce moment je vous comprends, si en ce moment je puis vous parler comme je vous parle, d'une seconde à l'autre ma raison peut se perdre encore, mon esprit s'égarer encore, et alors je ne saurais plus rien, je ne comprendrai plus rien !... Je ne serai plus qu'un cadavre qui marche... qu'un fantôme qui vous effrayera peut-être !

— Folle ! répéta tout bas la petite inconnue dont les yeux dévisageaient ardemment Yvonne.

— Et c'est moi, mon enfant, qui maintenant implore votre pitié ! dit vivement celle-ci dont les yeux s'étaient emplis de larmes. Oh ! ne me fuyez pas, car je ne vous ferai pas de mal... mais restez près de moi comme vous resteriez près de votre mère.

Et, tout en disant ces derniers mots, la sœur d'Adrienne serrait de plus en plus affectueusement la main de la petite étrangère.

Et il y eut un instant de silence.

L'enfant, après avoir fixé très longuement Yvonne, regardait à présent anxieusement autour d'elle. Et le bruit sinistre des vagues que l'on entendait confusément battre le pied des rochers, et la vue de la mer dont elle venait d'entrevoir l'immensité à travers les barreaux de la fenêtre, lui arrachèrent un cri de stupeur et d'effroi :

— Mais où suis-je donc ici, madame, où suis-je donc ici !

— Au château de Morgoff.

— Au château de Morgoff !

— Oui, au château de Morgoff, c'est-à-dire dans un des plus anciens châteaux de la Bretagne...

— Au château de Morgoff !

— C'est-à-dire dans un pays si désert et si perdu que jamais personne ne le traverse et qu'il semble oublié... Oh ! ici on pourrait appeler, on pourrait crier longtemps, personne n'entendrait, personne ne viendrait... Ce château est une tombe où nous sommes enterrées toutes vivantes !...

— Morgoff !... La Bretagne ! s'écria l'enfant. Oh ! mais alors, madame, vous seriez donc...

— Yvonne de Chancel.

— Yvonne de Chancel !... Et moi je m'appelle Suzanne...

— Suzanne ?

— Suzanne Didier... Et c'est vous que je retrouve !... Oh ! ce rêve auquel je ne voulais pas croire... le rêve de Maurice, le voilà donc !...

Mais elle n'avait pas encore achevé qu'Yvonne s'était dressée d'un bond.

— Maurice !... Maurice ! s'écria-t-elle. De qui me parles-tu ?... Est-ce de lui ?... de mon fils ?...

— Oui, madame.

— De mon fils !

— Oui, de votre fils... Oui, de votre fils qui pleure et qui se désespère loin de vous... Oui, de lui... de Maurice de Chancel, qui m'a sauvé la vie... de Maurice de Chancel que j'aime comme un frère, et qui m'aime comme une sœur...

— Est-ce vrai !... mon Dieu, est-ce vrai ! s'écria Yvonne qui joignit les mains, le visage inondé de joie. Est-ce vrai que tu viens de vers lui !... Oh ! ma chère enfant, ma chère petite Suzanne, je ne me trompais donc pas quand il me semblait que tu ne devais pas être une étrangère pour moi, et qu'un lien que j'ignorais encore devait

exister entre nous !... Oh ! parle... parle vite !... Mon fils !... Que fait-il ?... Où est-il ?... Il pense toujours à sa mère, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, toutes ses pensées sont à vous, je vous le jure !

— Cher Maurice !

— Votre nom est constamment sur ses lèvres, et son cœur ne cesse de vous parler...

— Cher Maurice !... Oh ! oui, il m'aimait bien aussi !... Mais qu'est-il devenu ?... qui l'a recueilli, le pauvre enfant ?... Mais sœur, peut-être ?

— M^{lle} Adrienne ?

— Tu la connais ?

— Oh ! oui, madame. M^{lle} Adrienne est très bonne pour lui, mais elle n'a pu le garder près d'elle, car son père, M. le baron de Chancel, ne l'a pas voulu...

— Et alors ? fit vivement Yvonne, la voix un peu sourde.

— Et c'est alors que je l'ai rencontré...

— Toi, mon enfant ?

— Oui, madame. C'était à Ivry, un soir que je revenais de Paris avec mon maître, M. François, le blanchisseur... M. François dormait et je conduisais la voiture, quand, tout à coup, je vis Maurice surgir en face de moi...

— Et où allait-il ?

— Précisément chez nous, madame, précisément chez M. François, où il espérait pouvoir travailler...

— Pauvre petit !

— C'était un de nos plus anciens clients, M. Blanchard, votre propriétaire de la rue Montmartre, qui le recommandait...

— M. Blanchard ? fit vivement Yvonne. Oh ! oui, il avait beaucoup d'estime pour nous...

— Et comme Maurice avait l'air très triste et très malheureux, comme aussi M. François cherchait un petit jeune homme pour l'aider dans son travail, il fut donc tout de suite très bien accueilli dans la maison. Et je vous assure bien, madame, que, loin d'être jalouse, j'en étais, au contraire, aussi contente que lui...

— Brave enfant !

— Car il m'avait en quelques mots, raconté son histoire, et je lui avais raconté la mienne... et comme nous étions tous les deux deux pauvres enfants bien à plaindre, deux pauvres orphelins seuls dans la vie, j'avais tout de suite éprouvé pour lui non seulement une profonde sympathie, mais encore une véritable amitié.

— Car moi aussi, madame, ajouta Suzanne avec un léger tremblement dans la voix, je n'avais plus ma mère, ou plutôt je ne l'avais jamais connue...

— Toute petite, j'avais été ramassée un soir dans la rue par M. et Mme François, et c'était ces braves gens qui m'avaient élevée... c'était grâce à leur bon cœur que je n'avais pas pris, comme les autres enfants trouvés, le chemin de l'Assistance publique.

— Oh ! cela, je ne l'oublierai jamais !... non, jamais je n'oublierai ce que M. et Mme François ont fait pour moi !

La voix de la petite Suzanne tremblait de plus en plus et des larmes étaient montées à ses yeux.

— Car je n'étais pas pour eux une pauvre petite malheureuse dont ils avaient eu pitié... une pauvre petite malheureuse à qui l'on fait seulement l'aumône d'un toit et d'un morceau de pain... Non ! non !... Mais ils m'avaient toujours choyée, toujours gâtée — Mme François surtout — comme si j'avais été leur propre fille.

— Aussi, madame, quel coup terrible je reçus le lendemain quand M. François, à qui je n'avais jamais vu un air aussi dur, ordonna à sa femme de me chasser... de me chasser sur-le-champ !

— Toi !

— Oui, madame... à cause de Maurice...

— Oh !

— M. François disait qu'il ne pouvait pas nous nourrir tous les deux et qu'il préférait garder Maurice qui pourrait lui rendre plus tard de plus grands services que moi...

— Et Mme François pleurait, sanglotait, me défendait de toutes ses forces, la pauvre femme ! Mais son mari ne voulait rien entendre... Et il fallut que je parte...

— A cause de Maurice ! s'écria Yvonne devenue toute pâle.

— Oh ! je ne lui en voulais pas, car ce n'était pas sa faute si ce jour-là M. François se montrait injuste. Mais j'avais seulement le cœur bien gros de le quitter, car je l'aimais déjà comme un frère.

— Oh ! cette heure-là, je ne l'oublierai jamais non plus !... Non, je n'oublierai jamais l'immense désespoir qui s'empara de moi quand je me vis loin de cette maison où j'avais grandi et où je laissais tant de souvenirs... quand, le cœur déchiré, j'eus obligée de me dire que je me retrouvais encore seule au monde, seule dans la vie, comme je l'étais quand on m'avait trouvée toute petite !

— Et, soudain, je n'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir : mourir !... quitter ce monde qui ne voulait pas de moi !

— Suzanne !

— Et la Seine était là !... la Seine dont les vagues venaient mouiller mes pieds... Je n'avais qu'un bond à faire et elle empor-

terait mon cadavre, et je ne souffrirais plus !.. Et j'allais m'élancer quand, brusquement, Maurice apparut....

—Et alors ?... et alors ? fit anxieusement Yvonne.

—Il m'avait suivie... Il voulait se sacrifier pour moi... Il me disait : "Retourne chez M. François, c'est à moi de partir." Et j'entends encore ses supplications, je vois encore ses larmes !... Mais j'avais la fièvre, le vertige... Mais la Seine de plus en plus m'attirait... Et il parlait encore que déjà ses flots m'emportaient !...

—Après ? après ? fit Yvonne de plus en plus haletante.

—Mais si j'aimais Maurice comme un frère, il m'aimait comme une sœur. Et il ne voulait pas que je meure !... Et alors... alors c'est comme un rêve que j'aurais fait... comme une vision très lointaine qui me reviendrait, ajouta Suzanne en parlant plus lentement et en fermant la main sur ses yeux. Le courant m'entraînait... mes oreilles bourdonnaient... et comme je n'avais pas encore perdu connaissance, je me sentais maintenant pleine d'épouvante et j'aurais voulu vivre....

"Oh ! oui, vivre !... revoir le ciel !... fuir l'abîme !... fuir la mort !

"Et je crois bien que j'essayais de crier, mais je ne le pouvais plus... De plus en plus mon corps s'alourdissait... de plus en plus j'enfonçais, essayant de me débattre et de remonter encore....

"Puis, soudain, je n'y vis plus... je sentis le vide me prendre... Mais, au même moment, il me sembla que je n'étais plus seule, qu'une main venait de me saisir, et qu'une voix que je connaissais bien et qui m'avait fait tressaillir — la voix de Maurice — venait de me crier : "Courage, Suzanne, courage !"

—Et c'était lui ! c'était lui ! s'écria Yvonne, orgueilleuse et fière.

—Oui, c'était lui !

—Mon fils !

—Oui, c'était lui qui venait de risquer si courageusement sa vie pour moi... c'était lui qui s'était élancé si généreusement à mon secours... c'était lui à qui j'allais devoir désormais non seulement la vie, mais encore le bonheur de n'être plus une pauvre enfant à charge aux autres, mais encore l'immense joie de retrouver ma mère !

—Votre mère !

—Oui, ma mère !... oui, ma mère ! dit vivement Suzanne en mettant dans ces mots la plus profonde tendresse. Oui, quand après que tout le monde avait pu me croire morte... quand déjà Mme François et tous ceux qui m'avaient connue me pleuraient... quand on pensait déjà que le magnifique dévouement de Maurice avait été inutile et qu'il n'y avait plus qu'à me jeter sur le visage le voile des trépassés... oui, quand à ce moment-là mes yeux se rouvrirent enfin à la lumière, la première personne que je vis à genoux devant moi, ce fut elle, ce fut ma mère !...

Puis, la voix coupée de sanglots et le regard plein d'amour :

—Ma mère ! reprit plus doucement la petite Suzanne. Oh ! je la vois encore, les mains jointes comme si elle priait Dieu, et si pâle qu'elle semblait agoniser aussi !... Et j'entends encore son grand cri éperdu : "Elle vit !... Mon enfant !... ma fille !"... Et je sens encore ses bras se nouer autour de moi... son souffle se mêler à mon souffle... ses baisers me brûler le front... ses larmes inonder mon visage !

"Oui, grâce à Maurice, elle m'avait enfin retrouvée et je pouvais enfin la connaître... Oh ! je ne lui en voulais pas de m'avoir abandonnée et de s'être séparée de moi... Est-ce qu'un enfant peut en vouloir à sa mère ?... Oh ! non !... oh ! cela n'est pas possible !... Mais je la plaignais plutôt pour toutes les souffrances, pour toutes les misères, pour tous les désespoirs qu'elle avait connus, et qui l'avaient forcée — dût-elle en mourir — à se priver de caresses de sa fille.

"Très pauvre autrefois, elle était maintenant très riche. Elle en était heureuse pour moi ; mais moi, je ne pensais qu'à une chose : c'est que j'allais vivre auprès d'elle et que je pourrais quelquefois m'endormir dans ses bras.

"Mais ma joie ne me faisait pas oublier Maurice... Comme je l'aimais davantage encore !... comme j'aurais voulu me dévouer à mon tour pour lui !... Comme j'aurais voulu pouvoir vous rendre à lui comme il m'avait rendue à ma mère !...

—Hélas ! soupira douloureusement Yvonne.

—Aussi, le lendemain, poursuivit plus vivement Suzanne, comme je savais qu'il n'avait plus eu la force de vivre un jour de plus sans vous revoir, et qu'il était parti dès le matin pour Fontenay-sous-Bois, avec quelle impatience, avec quelle anxiété je guettais son retour... Car peut-être alliez-vous mieux ?... peut-être allait-il rapporter de bonnes nouvelles ?...

Un nouveau soupir venait de s'échapper de la poitrine d'Yvonne.

—Mais à peine l'avais-je aperçu que je ne pus retenir un cri d'angoisse....

—Un cri d'angoisse !

—Oh ! oui, madame, car il était si pâle que j'en étais effrayée... car il était si défait et si chancelant que l'on aurait dit qu'il allait s'évanouir....

—Mon Dieu !... Mais pourquoi ?... pourquoi ?

—Pourquoi ?

—Oui, mon enfant !... Oh ! je n'hésite pas... dis-moi tout, je t'en supplie !

—Parce que vous ne l'aviez pas reconnu, répondit très bas la petite Suzanne.

Yvonne avait tressailli.

—Parce que vous l'aviez repoussé....

—Moi !

—Parce qu'il croyait qu'il n'avait plus de mère....

—Ah ! malheureuse femme !... malheureuse folle ! s'écria Yvonne dans un cri de désespoir déchirant. Je ne l'avais pas reconnu... je l'avais repoussé !... Il croyait qu'il n'avait plus de mère !... Oh ! mon Dieu, est-ce possible !... Est-ce possible que j'aie pu le voir sans que mon cœur bondisse de joie... sans que mes bras s'ouvrent pour le recevoir... sans que ma bouche trouve un mot pour lui crier ma tendresse et mon amour !

—Madame ! balbutia Suzanne.

—Ah ! misérable femme !... loque humaine !... Oh ! quel est donc ce mal mystérieux, ce mal horrible qui ne se contente pas d'user le corps, mais qui vous prend encore votre âme... toute votre âme !...

"Je n'ai pas reconnu mon fils !... J'ai repoussé mon fils !... Et que lui ai-je dit ?... Avec quels mots atroces l'ai-je torturé !... Oh ! tu le sais... Il te l'a dit... Oh ! parle... parle, mon enfant !... Je veux que tu me dises tout... je veux tout savoir....

—Non, madame, répondit vivement la petite Suzanne, Maurice ne m'a rien dit de plus, je vous le jure !... D'ailleurs, il avait la poitrine brisée par de si lourds sanglots, et il était dans un tel état de désespoir, que c'était à peine s'il pouvait parler... Et c'est alors qu'en me rapprochant de lui pour essayer de le consoler, je me suis aperçue qu'il portait au front une longue raie sanglante... une blessure d'où le sang coulait encore....

—Une blessure !

—Oui, madame. Et c'était, comme je l'ai su plus tard, cet homme qui m'a volé à ma mère... ce misérable qui était là hier....

—Le comte de Guérande ?

—Oui, c'était le comte de Guérande, dont j'ignorais alors jusqu'à l'existence, qui l'avait rencontré et qui l'avait frappé....

—Frappé mon fils !... Il avait osé frapper mon fils, ce bandit ! s'écria Yvonne, les yeux flamboyants. Oh ! l'infâme !... l'infâme !... Oh ! si Dieu est juste, quelle dette cet homme nous payera un jour !

"Mais continue... continue ! ajouta-t-elle en se ressaisissant, parle-moi encore... parle-moi toujours de lui... de mon pauvre petit !

Et Yvonne fixait ardemment ses yeux sur Suzanne, guettant ses moindres mots, épiant ses moindres paroles.

—Toute cette journée-là fut bien triste pour moi, reprit la fillette, car toujours je croyais entendre Maurice me jeter encore à travers ses sanglots ce cri qui m'avait fait frissonner : "Oh ! je voudrais être mort !... je voudrais être mort !"

—Il disait cela ?

—Oui, madame. Et il me disait aussi qu'il avait peur, car il avait de sinistres pressentiments qui semblaient l'avertir que quelque nouveau malheur vous menaçait... que quelque danger allait vous atteindre....

—Pauvre petit, comme il devait souffrir !

—Oh ! oui !... car je le voyais de plus en plus sombre, de plus en plus abattu, et cela me rendait aussi plus triste à mon tour... si triste que, maintenant, j'avais peur aussi sans savoir pourquoi... si triste que j'avais comme une angoisse qui m'étouffait....

"Aussi, ce soir-là, quand je voulus fermer les yeux, me fut-il impossible de trouver le sommeil, tant j'étais inquiète et anxieuse....

"La chambre de Maurice touchait la mienne et nous n'étions séparés que par une mince cloison.

"L'oreille tendue, je guettais son souffle... je tâchais d'entendre s'il pleurait encore... Mais aucun bruit... Je pensais que, vaincu par la fatigue, il avait fini par s'endormir et déjà j'étais contente lorsque, tout à coup, un grand cri retentit....

—Un grand cri ?

—Un cri déchirant... un cri terrible !... D'un bond, je me dressai toute pâle... j'écoutai... Et, dans l'ombre, j'entendis des plaintes, des gémissements, des sanglots... Oui, c'était bien lui qui avait jeté ce cri-là... ce cri qui l'avait réveillé en sursaut et qui l'avait fait s'élancer hors de son lit, livide, l'œil hagard, tout frissonnant d'épouvante....

—De quoi avait-il donc peur ? demanda vivement Yvonne.

—D'un rêve.

—D'un rêve ?

—Oui, d'un rêve étrange et terrible qu'il venait d'avoir... d'un rêve auquel je n'avais pas voulu croire quand il me le raconta, et qui maintenant me glace tout le sang dans les veines quand j'y pense... d'un rêve qui lui parlait de vous, de moi, de ma mère... d'un rêve enfin qui prédisait les malheurs les plus affreux dont quelques-uns se sont déjà réalisés !

Et la petite Suzanne était devenue subitement si tremblante et si pâle qu'Yvonne, à son tour, la regarda avec effroi.

— Quel rêve !... quel rêve ! s'écria-t-elle, la voix sourde.

— Ce rêve lui annonçait, presque à la même heure où il avait lieu, le guet-apens dont vous avez été victime de la part du baron de Chancel et du comte de Guérande... Vous en souvenez-vous ?

— Oui ! oui ! fit vivement Yvonne en serrant son front dans ses mains. La nuit... cette voiture... ces deux hommes en face de moi... Oh ! Oh ! oui, je me souviens !

— Ce rêve lui parlait aussi de moi... de moi que ce comte de Guérande que je n'avais jamais vu... que ce comte de Guérande qui m'était inconnu enlevait à ma mère !... de moi que l'on jetait près de vous, dans ce château !...

— Est-ce vrai ?... est-ce vrai ? murmura la sœur d'Adrienne de plus en plus saisie.

— Ce rêve enfin, lui montrait ma mère... ma mère qui épousait le marquis de Prades, c'est-à-dire un homme qu'elle hait et qu'elle abhorre autant que vous devez haïr et abhorrer le comte de Guérande.

— Oh ! oui, cent fois !... mille fois !... s'écria Yvonne, dont un sombre éclair traversa le regard.

— Ils étaient agenouillés côte à côte devant le prêtre, et comme le marquis allait lui passer au doigt l'anneau nuptial, soudain ma mère poussait un grand cri et tombait morte, foudroyée, au pied de l'autel !...

Puis, toute saisie, tout son corps secoué d'un frisson :

— Oui, voilà l'horrible rêve que Maurice avait eu ! reprit vivement la petite Suzanne. Oui, voilà l'horrible rêve dont je me suis souvenue et dont j'ai été encore plus vivement frappée tout à l'heure, quand j'ai su que vous étiez Mme Yvonne de Chancel et que c'était auprès de vous que je me trouvais !...

Un nouveau frisson la traversa, puis un cri sourd d'effroi lui échappant :

— Ma mère ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu, est-ce vrai que je ne la reverrai plus !... est-ce vrai qu'après l'avoir retrouvée, je vais la perdre encore... la perdre pour toujours !... Ma mère !... ma mère !...

Et la gorge pleine de sanglots, la pauvre petite se tordait les bras de désespoir et appelait encore celle à qui on l'avait arrachée, celle qui maintenant était si loin d'elle et qui ne pouvait l'entendre !

— Oh ! comme je comprends à présent la terreur et l'épouvante de Maurice ! reprit-elle, pouvant à peine parler, tant son petit cœur battait. Oh ! comme je comprends qu'il ait voulu vous revoir sur-le-champ... courir vers vous sans perdre un instant !... Et comme je comprends aussi quel coup terrible il dut recevoir, quand, tout pâle et tout tremblant de peur, il arriva à Fontenay-sous-Bois !... Car vous n'y étiez plus !... car il ne vous y retrouvait plus !... car son rêve n'était plus un rêve, mais l'affreuse, l'horrible réalité !... Et ce fut pour lui comme un coup de foudre... Il tomba... On le crut mort !...

— Mort ! s'écria Yvonne.

— Oui, mort !... oui, pendant un long moment, on eut cette angoisse-là... Ce n'était plus qu'un petit cadavre... qu'un petit corps inerte... sans souffle, sans vie !...

— Oh ! mon Dieu ! s'écria encore Yvonne en passant sur son visage ses mains crispées. Mon enfant !... mon enfant !...

— Il était froid, glacé... et le cœur ne battait plus... Et tous ceux qui l'entouraient, M. Laval, les infirmières, pleins d'une horrible anxiété, étaient aussi pâles et aussi livides que lui !...

— Quand enfin, il rouvrit les yeux, son premier cri fut encore pour vous... A peine debout, il voulut partir pour vous retrouver... Mais il était plein de fièvre, plein de vertige... A chaque pas, il chancelait !...

— Le docteur voulait le retenir, mais il n'en eut pas le temps... Déjà Maurice était loin... déjà on pouvait le voir traverser le parc en courant, et s'enfuir de la maison de santé... Mais il ne devait pas aller bien loin... Soudain un nouveau vertige le prit, et il s'abattit les bras en croix, la face contre terre.

Yvonne, toute blanche, restait les mains croisées sur ses genoux, la tête baissée, de grosses larmes roulant sur ses joues.

— Pendant ce temps-là, continua la petite Suzanne, moi j'attendais son retour avec une impatience et une inquiétude que vous devez comprendre !...

— A chaque minute, à chaque seconde, je courais jeter un coup d'œil sur la route !...

— Mais les heures passaient... le temps s'écoulait... et il ne revenait pas !

— Que faisait-il ?... C'était donc vrai que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé ?... que le malheur qu'il redoutait était arrivé ?...

— Alors, comme cette incertitude me tuait... comme ma mère, à qui j'avais raconté les angoisses de Maurice à votre sujet, finissait par s'effrayer aussi d'une aussi longue absence, nous courûmes à Fontenay.

— Et c'est là que j'appris ce que je viens de vous dire... Maurice avait été trouvé évanoui sur la route et transporté chez un des voisins de M. Laval, chez M. le comte de Belleruche.

— Chez le comte de Belleruche ! fit Yvonne toute saisie.

— Oui, madame, chez M. le comte de Belleruche où l'on m'avait

dit qu'il se mourait, qu'il agonisait... Et c'était vrai !... A peine l'avais-je entrevu, que je ne pus retenir mes sanglots, car il était si défait, si changé, que je ne le reconnaissais plus !... Non, ce petit moribond, ce spectre, ce n'était pas Maurice !... Et c'était on vain que mes mains serraient sa main... en vain que je lui criais mon non... en vain que je l'appelais !...

— Ma mère pleurait... M. le comte de Belleruche et Mlle Adrienne — car elle était là aussi — s'étaient rapprochés et échangeaient, en guettant le moindre mouvement de Maurice, des regards empreints d'une telle douleur et d'une telle angoisse que mon désespoir en redoublait.

— Oh ! tu peux l'appeler, me disais-je, il ne t'entendra plus... il ne te répondra plus !... Car tu vois bien qu'il s'éteint... que sa vie baisse de plus en plus et que tu n'es venue que pour recueillir son dernier souffle, son dernier soupir !...

— Et cette pensée me causait une telle souffrance et un tel désespoir, que parfois un nuage passait devant mes yeux, tandis que tout mon corps tremblait et que je me sentais sur le point de défaillir et de tomber morte aussi !...

— Mais non ! S'il avait eu la force et le courage de me sauver ; si nous nous étions rencontrés, pauvres orphelins tous les deux ; si, tout de suite, nous avions été liés par une si grande et si profonde amitié, ce n'était point pour que nous soyons séparés ainsi !...

— Oh ! non, cela eût été trop injuste, trop cruel, et Dieu ne l'aurait pas voulu !...

— Aussi ; comme, une fois de plus, je venais de lui jeter encore mon cri éperdu : " Maurice, c'est moi !... Maurice, c'est Suzanne ! " eus-je l'immense joie, l'immense bonheur de le voir enfin me regarder, de l'entendre enfin me répondre !...

— Et nous étions là nous étreignant encore, sentant encore nos deux cœurs battre l'un contre l'autre, quand le docteur Laval entra... Son front rayonnait aussi... Maurice était sauvé !... La Mort qui, la veille, n'avait pu me prendre, aujourd'hui reculait aussi devant lui !...

Les mains jointes, Yvonne venait de lever les yeux vers le ciel, comme si elle priait !...

Mais déjà la petite Suzanne venait de reprendre :

— Et ce furent alors pour nous des heures si douces, des heures si belles, que jamais je n'en perdrai le souvenir !...

— Nous ne nous quittions plus... Toutes mes journées, je les passais près de lui... Jamais je ne m'étais sentie si heureuse de vivre.

— Mais ma grande joie surtout, ce fut, quand les forces commencent à lui revenir, de le sentir s'appuyer sur mon bras !...

— Nous allions alors très lentement à travers le parc immense, le parc splendide qui entoure la belle villa de M. le comte de Belleruche...

— Était-ce une illusion que je me faisais, mais il me semblait que tout était heureux de nous voir. Les fleurs semblaient se pencher vers nous comme pour nous sourire ; les oiseaux, chanter plus gaiement comme pour nous faire fête ; le soleil, jeter sur nos pas plus de rayons, comme pour nous faire oublier les jours si sombres que nous venions de traverser !...

— Parfois aussi, M. le comte de Belleruche venait passer quelques instants avec nous... Vous ne le connaissez pas, madame ?

— Non, répondit vivement Yvonne, la voix un peu sourde. Mais je voudrais bien le connaître... Parle-moi de lui aussi... C'est un homme très bon, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, si doux et si bon qu'il est impossible de vivre une heure près de lui sans l'aimer... Mais ce qui surtout frappe en lui... ce qui surtout vous le rends tout de suite très sympathique, c'est ce grand chagrin que l'on voit parfois dans son regard... la profonde tristesse qui jette parfois une ombre sur son visage... Oh ! j'en suis sûre, M. de Belleruche a dû éprouver quelque terrible douleur dans sa vie, et cette douleur-là, je crois bien que je l'ai devinée !...

— Devinée ! s'écria Yvonne.

— Oui, madame. Oh ! je suis bien certaine que je ne me trompe pas, et que si M. le comte de Belleruche est quelquefois si pensif et si sombre, c'est qu'il a dû perdre un enfant qu'il aimait, un enfant qu'il adorait, et dont rien n'a pu le consoler !...

— Mais pourquoi crois-tu cela ?... Parle... parle !

— Pourquoi, madame ? Eh bien, c'est parce que j'ai toujours été très surprise de son attitude en face de Maurice !...

— Ah !

— Oh ! si vous l'aviez vu, vous auriez eu certainement la même pensée que moi... la même pensée aussi que ma mère... Car jamais je n'ai vu un regard plus doux, plus tendre, plus affectueux... Quand il regardait Maurice, c'était comme une contemplation et une extase... Il devenait tout pâle d'émotion, ses lèvres tremblaient, et il ne le quittait plus des yeux, comme s'il avait cru le reconnaître, comme s'il avait cru retrouver dans ses traits d'autres traits qui lui étaient chers !...

Yvonne avait légèrement tressailli.

— Et ce n'est pas tout ! reprit vivement la petite Suzanne. Il fallait l'entendre aussi quand il lui parlait !... Avec quel accent

étrange, avec quel accent qui vous remuait jusqu'au fond de l'âme, il lui disait : " Mon enfant !... mon fils ! "

— Mon fils !

— Oui, madame.

— Il l'appelait : " Mon fils ? "

— Oui, madame, et son front rayonnait de joie... et sa voix devenait si douce qu'elle ressemblait à une caresse...

— Il l'appelait : " Mon fils ! " murmura Yvonne.

— Mais ce qui était très étrange aussi et ce qui me remplissait également de surprise, c'était l'expression que prenait son visage quand il parlait de vous à Maurice ou à Mlle Adrienne.

Yvonne s'était brusquement redressée.

— Sa voix tremblait et il était en proie à une si violente émotion qu'il lui était impossible de la vaincre.

— Et je vous demande pardon, madame, de vous parler aussi franchement, mais il n'aimait guère votre père, M. le baron de Chancel, ni cet homme qui a eu la lâcheté de frapper Maurice... ce misérable comte de Guérande, qui est devenu aussi mon ennemi et qui me torture à mon tour...

" Oh ! quand il parlait d'eux, ses yeux flambaient, et c'était d'une voix implacable, d'une voix où l'on sentait une haine qui ne pardonne pas, que parfois il s'écriait :

" — Oh ! les deux misérables !... Ont-ils assez fait souffrir... ont-ils assez torturé Yvonne !... "

" Car il vous appelait Yvonne, comme si vous aviez été sa fille... "

— Suzanne !

— Oh ! oui, madame, je vous le jure... Oui, je vous jure qu'un père n'aurait pas trouvé pour plaindre son enfant des paroles plus touchantes, plus émuës, plus indignées.

" Et la preuve que je n'exagère pas, madame... la preuve que vous avez bien en lui l'ami le plus sincère et le plus dévoué, c'est qu'il a fait un serment qu'il tiendra... "

— Un serment ?

— Le serment de vous retrouver !... le serment de vous arracher d'ici... le serment de vous rendre à Maurice !... Oh ! vous hochez la tête et vous semblez ne pas me croire ?... "

— M'arracher d'ici !

— Oui, madame.

— Est-ce que cela se peut ?... Est-ce que cela est possible ?... "

— Il l'a juré, madame, et moi j'ai confiance en lui !

— Peut-être ne parlait-il ainsi que pour rassurer Maurice... "

— Oh ! non, madame, non, le comte n'aurait pas fait cette promesse s'il ne voulait pas ou s'il ne se sentait pas capable de la tenir.

— Mais, pour m'arracher d'ici... mais pour venir à mon secours, il sait donc où je suis ? dit vivement Yvonne.

— Oui, madame.

— Au château de Morgoff !

— Oui, madame.

— Mais comment le sait-il ?... qui a pu le lui dire ?

— Votre sœur.

— Adrienne !

— Oui, c'est elle.

— Mais alors comment Adrienne, à son tour, a-t-elle pu savoir... "

— Que vous étiez ici ?

— Oui, comment ?... Car ce n'est pas par mon père... par le baron de Chancel... "

— En effet, madame.

— Ni par son complice, le comte de Guérande... "

— Non, madame... c'est par Maurice... "

— Par Maurice ?

— Oui, par Maurice qui, alors qu'il agonisait chez M. de Belleroche, a raconté devant elle son étrange et horrible rêve. Et il avait, dans son délire, si bien décrit le pays désert et farouche à travers lequel on vous avait entraînée, le vieux château où l'on vous avait enfermée, qu'elle a reconnu Morgoff... "

— Oui, mon enfant, oui, je te crois, dit vivement Yvonne. Oui, le comte de Belleroche connaît ma retraite et fera l'impossible pour me rendre la liberté, pour me rendre la vie, et plus encore que la vie ; ma raison, que les souffrances que j'ai endurées et que les larmes que j'ai versées m'ont fait perdre... ma raison qui, au moment même où je te parle, à chaque seconde vacille, prête à s'éteindre encore !

— Madame !

— Mais, ma pauvre enfant, tu ne connais pas le sinistre château de Morgoff !... Oh ! une fois là... une fois enseveli entre ses murs hideux et à l'ombre de ses tours dont l'aspect m'épouvante, il faut renoncer à tout espoir d'en sortir !... "

" Oh ! je ne dis pas cela pour toi, mon enfant, ajouta vivement Yvonne en s'apercevant que la petite Suzanne était devenue affreusement pâle.

" Non, non !... Car si j'ai bien compris ce qui va se passer entre ta malheureuse mère et le marquis de Prades, tu ne serais ici qu'en otage entre les mains de cet homme qui me fait l'effet d'être un fier misérable aussi... un être aussi dangereux et aussi vil que le comte

de Guérande qui, capable de tout, n'a pas hésité à se faire son complice... "

" Mais que ta mère, dont le marquis de Prades doit convoiter la fortune, consente enfin à l'épouser, ou bien que, rebuté par ses refus, celui-ci se lasse ; ou bien encore qu'il prenne peur de la terrible responsabilité qu'il encourt en commettant le crime de te séquestrer, bientôt tu seras libre, et les deux bandits qui ont eu l'infâmie et l'audace de t'arracher à ta mère te rendront à son amour et à sa tendresse.

" Car toi, ma petite Suzanne, tu ne gênes personne... car aucune colère, aucune haine ne te poursuit et ne s'acharne après toi... "

" Mais moi je suis un obstacle !... Mais moi je suis la victime d'une haine implacable et féroce !... "

" Je suis — sans t'en dire davantage — un obstacle pour le comte de Guérande, qui n'a pas dû renoncer à son projet d'épouser ma sœur dont il convoite aussi la fortune... à son odieux projet de traîner malgré elle, s'il le faut, ma pauvre Adrienne à l'autel... Et j'ai contre moi le ressentiment de mon père... le ressentiment du baron de Chancel, qui m'a déjà fait expier si cruellement autrefois, — et qui me fait expier encore plus cruellement aujourd'hui ! — une faute dont je ne suis pas responsable... une faute qui n'est pas la mienne... "

" Oh ! va, en ce moment je ne suis plus folle et je devine tout, je comprends tout. Si l'on m'a enlevée de la maison de Fontenay, c'est qu'il fallait que je disparaissais... c'est qu'il fallait que je meure ici !... "

— Madame !... madame ! sanglota la petite Suzanne.

— Oui, que je meure ici ! reprit Yvonne avec plus de force, et que j'y meure sans que la loi ne puisse rien pour me protéger... ne puisse rien pour me défendre !... "

Car ne suis-je pas ici chez mon père ?... Car ne suis-je pas une pauvre folle qu'il faut garder ?... Car n'est-ce pas pour m'entourer de plus de soins et pour me donner plus de calme, plus de repos, que l'on a dû m'éloigner ainsi du monde !... "

" Oh ! va, en ce moment je ne suis plus folle et je devine tout, je comprends tout !... "

" Or, si je n'ai à attendre aucune pitié de mes bourreaux, puis-je du moins compter que le dévouement de M. de Belleroche me sauvera ?... puis-je du moins conserver l'espoir que je trouverai un jour le moyen de m'échapper de cette prison ?... "

" Hélas ! non, mon enfant !... non, cet espoir-là, je ne puis l'avoir... ce rêve-là, je ne puis le faire !... "

" Car entrer ou sortir d'ici par ruée est chose impossible... chose que les plus braves, les plus intrépides et les plus hardis tenteraient en vain... "

" Ecoute ! ajouta-t-elle en tendant brusquement la main du côté de la fenêtre, écoute !... Ce bruit sourd que tu entends... ce bruit qui ressemble à des sanglots étouffés, c'est la mer !

" Comment pourrait-on arriver jusqu'à moi quand on viendrait se heurter, ou plutôt se briser contre les récifs qu'elle cache ?

" Comment, si par miracle on pouvait échapper à ce danger-là, pourrait-on franchir les abîmes qui font un effrayant fossé autour de ces murs ?

" Comment pourrait-on escalader ces rochers où nul pied humain ne peut se poser ?

" Non, non, c'est impossible, impossible, te dis-je !

" Et alors, que faire ?... que tenter ?... comment s'y prendre ?

" Séduire les gens du baron, les géôliers qui me gardent ? On n'y réussirait pas !

" Tâcher de les attendrir et d'émouvoir leur pitié ? Ce sont des brutes qui n'ont pas d'âme !

" Les effrayer en leur parlant de la justice ? Ils ne comprendraient pas !

Et, laissant tomber sa tête dans ses mains, à son tour Yvonne éclata en sanglots, tandis que, toute frissonnante, c'était toujours le même mot, ou plutôt le même cri qui s'échappait de ses lèvres :

— Perdue !... perdue !... Oh ! je suis bien perdue !... "

XVIII — L'ORAGE

Mais la petite Suzanne venait de se jeter sur elle, puis, la prenant dans ses bras :

— Perdue !... Oh ! ne dites pas ce mot-là ! s'écria-t-elle, retrouvant soudain toute son énergie. Perdue, quand Maurice compte chaque minute qui le sépare de vous !... quand il ne pourrait vivre sans vous !... "

— Maurice !

— Perdue, quand moi aussi je vous aime !

— Chère enfant !

— Oh ! oui, je vous aime comme j'aime ma mère... c'est-à-dire de

toutes les forces de mon âme !... Je vous aimais déjà sans vous connaître, et quand Maurice ne parlait de vous et que je le voyais pleurer à cause de vous, je ne pouvais m'empêcher de partager sa tristesse et de pleurer avec lui....

—Chère enfant !... Chère enfant !....

—Oh ! oui, je vous aime parce que vous êtes bonne et douce... et je vous aime aussi pour tous vos chagrins, pour toutes vos douleurs, pour toutes vos souffrances !....

Yvonne serrait de plus en plus étroitement dans ses bras la petite Suzanne. Son beau visage de martyre inondé de larmes et ne pouvant plus parler, tant était profonde l'émotion qu'elle éprouvait, elle l'enveloppait d'un regard plein de la plus vive reconnaissance, plein aussi de la plus immense tendresse.

—Ma fille !... Ma fille ! balbutia-t-elle en couvrant de long baisers le front de l'enfant. Oh ! je t'aime bien aussi !....

Et c'étaient entre ces deux pauvres créatures, entre ces deux malheureuses victimes des mêmes bourreaux, de nouvelles et plus énergiques étreintes.

—Pardonne-moi !... Pardonne-moi ! reprit plus vivement Yvonne. Quand je devrais être courageuse et forte... quand je devrais chercher à te consoler, c'est moi qui, par ma faiblesse, te torture encore ; c'est moi qui, par mon désespoir, ajoute encore à ton malheur....

—Oh ! oui, pardonne-moi, car j'ai honte de ma lâcheté... pardonne-moi, car tu m'as rendu la force qui me manquait... car je ne veux plus douter de la justice de Dieu !....

—Madame !....

—Madame !... Oh ! non, ne m'appelle plus ainsi !... Appelle-moi ta mère ! s'écria Yvonne en la pressant de nouveau contre son cœur. Appelle-moi de ce nom qui me sera si doux à entendre et que tu me donneras plus tard quand nous nous serons enfin échappées de cette tombe et que nous ne nous quitterons plus !....

—Oh ! non, jamais !... jamais plus ! s'écria la petite Suzanne en lui couvrant, à son tour, le front d'ardents baisers.

—Car nous resterons toujours ensemble, n'est-ce pas ?... car c'est entre toi et mon Maurice adoré... entre mes deux enfants... mes deux anges consolateurs, que je veux que s'écoulent les jours qui me resteront à vivre....

—Et ta mère le voudra bien, n'est-ce pas ?... ta pauvre mère qui, à cette heure, pleure, et souffre, et se désespère aussi....

—Elle sera mon amie, et nous nous ferons un avenir aussi doux et aussi beau que le passé aura été douloureux et sombre....

Oh ! oui, je veux te croire !... je veux espérer !... je veux vivre !... Oui, si bien gardées, si bien enfermées que nous soyons ici, nous en sortirons un jour ! Oui, quelqu'un de courageux et de brave... quelqu'un qui nous aimera, finira bien par nous arracher des mains de ces deux monstres !....

—Le comte de Belleruche !... ou Maurice !

—Maurice ?... Oh ! oui, il donnerait sa vie pour moi, mais ce n'est qu'un enfant ; que pourraient, pour nous arracher à nos sinistres géliers, toute son amitié et tout son dévouement ?

—Qui sait ? répondit vivement la petite Suzanne. Maurice n'est qu'un enfant, c'est vrai, mais c'est un enfant qui a l'énergie et le courage d'un homme....

—Oh ! moi, je compte aussi sur lui... sur lui à qui son amitié et son désespoir peuvent donner la force de vaincre toutes les difficultés et de surmonter tous les obstacles... sur lui qui, en ce moment, accourt peut-être déjà vers nous !

—Maurice !

—Oui, mère !

—Vers nous, si loin !

—Oui, mère !

—Vers nous dans ce pays qu'il ne connaît pas !

—Il en sait le nom comme moi : Morgoff !

—Vers nous quand il a failli mourir et que ses forces le trahiraient !

—Oh ! maintenant, toutes ses forces sont revenues... tout danger pour lui a disparu....

—Espoir chimérique, ma pauvre Suzanne !... Compte plutôt sur M. de Belleruche... sur cet homme que l'on dit si brave, si hardi et si téméraire... mais sur Maurice qui, je te le répète, malgré tout son courage, n'est qu'un enfant, ne te berce pas de cette illusion-là....

—Oh ! c'est que vous ne savez pas tout... c'est que je ne vous ai pas tout dit, répondit vivement la fillette.

—Qui donc ?

—C'est que si Maurice ne vous avait pas retrouvée à Fontenay-sous-Bois, il n'aurait point pour cela renoncé à l'espoir de découvrir vos traces... à l'espoir de découvrir enfin l'endroit où vous a caché le baron de Chancel....

—Et cette pensée était si bien arrêtée chez lui que j'ai toujours cru que c'était elle qui lui avait donné la force de vivre....

—Aussi à peine avait-il pu quitter la chambre où je l'avais trouvé agonisant... à peine était-il entré en convalescence et avait-il pu faire ses premiers pas, que cette pensée là, cette pensée qui l'obsédait jour et nuit se lisait déjà dans ses yeux....

—Oh ! il ne m'en parlait pas, il n'en parlait à personne, car il aurait eu peur que l'on ne s'opposât à son projet ; mais comme je comprenais bien, comme je devinais bien ce qui se passait en lui !

— Ses tristesses soudaines, ses silences prolongés, les brusques trépidations qu'il avait parfois quand il restait le regard fixe, oh ! tout cela parlait pour lui, tout cela trahissait clairement l'arrière-pensée qui ne le quittait pas....

—Oui, c'était à vous, à vous toujours qu'il songeait... Oui, il était heureux de sentir chaque jour ses forces augmenter... chaque jour la vie lui revenir, c'était surtout parce qu'il se disait que le moment était proche où il pourrait quitter la demeure de M. de Belleruche pour accourir vers vous.

Et puis, quand il ne m'a plus revue... quand, à mon tour, j'ai disparu si brusquement de la maison du comte, n'a-t-il pas dû se souvenir de son rêve... de ce rêve auquel il croyait si fermement... de ce rêve qui s'était déjà si étrangement réalisé pour vous, et n'a-t-il pas dû se dire qu'en vous sauvant il me sauverait aussi... qu'il me retrouverait ici aussi ?

Et, toute frissonnante, la petite Suzanne venait de se blottir plus étroitement encore contre Yvonne.

—Ici ! répéta-t-elle en jetant autour d'elle un regard plein d'effroi, ici !... Est-ce bien vrai que je suis ici ?... Est-ce bien vrai que c'est cet homme vers qui j'allais si confiante... que c'est cet homme que j'aurais peut-être aimé malgré tout ce qu'il nous avait fait souffrir, qui n'a pas eu pitié de moi... qui n'a pas eu pitié de son enfant !

—Oh ! quand j'y pense, il me semble que ma raison s'égaré, et je me demande si je ne suis pas sous le coup de quelque horrible hallucination... de quelque terrifiant cauchemar !

—Tu parles de ton père ?

—Oui, de lui !... de lui !

—Du marquis de Prades ?...

—Oui, du marquis de Prades !... oui, de mon père !... Oh ! ça c'est lâche, c'est odieux, c'est infâme !... Oh ! ma mère avait bien raison de me le dire : Cet homme nous a toujours porté malheur !...

—Mais, moi, j'avais fini par croire à son repentir... à la douceur de son regard, à la tendresse de sa voix....

—Mais, moi, quand il me parlait et qu'il m'appelait sa fille ! c'était plus fort que moi, plus fort que tout ce que ma mère avait pu me dire, je sentais que tout mon cœur allait vers lui, que toute mon âme se donnait à lui....

—Pauvre petite !

—Il était venu vers ma mère, humble, soumis et repentant... Il était venu lui demander pardon et lui promettre de racheter le passé et de nous faire oublier toutes nos souffrances et toutes nos misères....

—Il n'avait pas voulu nous connaître quand nous étions pauvres et maintenant que nous étions riches il venait nous offrir son nom...

—Ma mère l'avait repoussé en me faisant comprendre tout cela, tous les torts qu'il avait eus envers nous, tous les calculs qu'il pouvait faire. Et quand elle lui avait répondu que son nom nous coûterait trop cher et qu'elle préférait garder le nôtre... quand surtout il s'était aperçu que moi-même j'avais compris l'arrière-pensée qui nous le ramenait, quand enfin il avait été bien convaincu que toutes ses protestations étaient inutiles, son visage était devenu tout à coup si pâle et si dur, son regard avait pris une si saisissante expression de défi et de menace que je n'avais pu m'empêcher d'avoir peur....

—Oui, il jetait le masque ! fit doucement Yvonne.

—Mais au bout de quelques jours, cette impression s'était effacée et je ne m'étais plus souvenue que des quelques paroles émuës, que des quelques paroles attendries avec lesquelles il m'avait accueillie quand ma mère était venue me chercher pour me mettre en face de lui.

—Et toujours je le revoyais avec son geste qui implorait, avec son regard qui suppliait. — Et toujours aussi j'entendais sa voix qui m'avait si profondément troublée nous demander pardon, nous demander grâce....

—Et puis je l'avais connu autrefois, quand j'étais à Ivry, chez M. François... Je l'avais connu quand j'étais encore orpheline et seule au monde. Un jour, quand je ne savais rien encore du lien qui nous liait l'un à l'autre, le hasard me l'avait fait rencontrer, et il avait paru s'intéresser si vivement à moi, et il m'avait montré une si grande sympathie, que je n'avais pas tardé à m'attacher à lui comme à un sincère et véritable ami.

—Et maintenant que je savais qu'il était mon père, comment aurais-je pu l'oublier ? — Comment, malgré tous ses torts, aurais-je pu n'avoir plus que de la rancune, plus que de la haine pour lui ?...

—C'est vrai !... C'est vrai ! fit encore doucement Yvonne.

—Aussi ne pouvais-je m'empêcher de penser souvent à lui, quand un matin je le vis tout à coup surgir en face de moi....

—Où cela ?

—Devant la maison de M. de Belleruche...

—Il te guettait, sans doute ?

—Oui, il ne me le cacha pas. Oui, il était là, prétendait-il, pour avoir la joie de me revoir... le bonheur d'échanger quelques paroles avec moi.

—Et il me paraissait si triste et il me parlait toujours avec tant de douceur, que non seulement j'oubliais cette expression si pleine de menace que j'avais vue dans son regard quelques jours auparavant, mais encore que de plus en plus je le plaignais, que de plus en plus je lui pardonnais....

—Et lui, c'était un piège qu'il te tendait!... Et lui, c'était un guet-apens qu'il te préparait!

—Hélas, oui!

—Oh! le misérable!

—Mais comment aurais-je pu m'en douter?... Comment, malgré tout ce que je savais de lui, aurais pu le croire capable d'une pareille trahison, d'une pareille infâmie!...

—Et alors?

—Alors comme il m'avait suppliée de le revoir, je le revis... Puis, un jour, comme ma mère était allée à Paris et ne devait rentrer que le soir, je commis la faute de le suivre... Sa maison, disait-il, n'était qu'à quelques pas de là, et il serait si heureux d'avoir pendant un moment près de lui sa fille qu'on lui avait prise, son enfant qu'on ne voulait pas lui rendre!...

Et sa voix se faisait si tendre et si caressante, et il y avait dans son attitude et dans son regard une si ardente prière que je n'aurais pas eu le courage de refuser....

—Pauvre petite!

—Je le suivis donc sans méfiance, et comme il avait pour moi mille petites prévenances, mille délicates attentions, je me sentais de plus en plus émue, de plus en plus touchée....

—Il m'avait fait asseoir sous une charmille, dans l'un des coins les plus écartés et les plus ombrés de son jardin, et il avait voulu me servir lui-même des fruits, des gâteaux, des rafraîchissements...

—Et tout en ne me quittant pas des yeux, il ne cessait de me sourire. A chaque instant, il m'appelait encore sa fille. Il m'embrassait. Et il avait une telle façon de prononcer mon nom... une telle façon de me dire: "Ma petite Suzanne!... Ma chère petite Suzanne" que mes yeux s'emplissaient de larmes....

—Misérable!... Misérable! murmura Yvonne.

—Mais, tout à coup, comme il venait de me prendre la main et de se pencher vers moi, je ne pus m'empêcher de tressaillir.

—Derrière moi, j'avais entendu le bruit d'un pas furtif et léger, comme si quelqu'un était là qui nous épiait.

—Je me retournai très brusquement et j'aperçus un homme qui me regardait.

—Cet homme s'était retiré d'un bond, mais j'avais eu cependant le temps de le voir... Il était de haute taille, très brun, avec le teint coloré et un air très dur....

—De Guérande! s'écria Yvonne, de Guérande!

—Mais ce qui surtout m'avait tout saisie, c'était l'étrange regard qu'il avait fixé sur moi... C'était un regard où brillait un éclair de joie sauvage, de triomphe menaçant... Et comme j'étais devenue toute pâle, le marquis de Prades s'empressa de me rassurer.

—Un ami! me dit-il.

—Puis, il se leva et me laissa seule....

—Alors, comme si j'avais eu le pressentiment du danger que je courais... comme si un secret instinct m'avait soudain avettie du piège odieux dans lequel j'étais tombée, je voulus fuir, quitter cette maison, retourner, sans perdre une seconde, près de Maurice....

—Mais fuir, je ne le pouvais plus!

—A peine debout, je sentis que mes jambes chancelaient, tandis qu'un nuage passait devant mes yeux et qu'un froid subit m'envahissait.

—Prise d'effroi, je voulus appeler, mais aucun son ne pouvait sortir de ma bouche, et de plus je chancelais, de plus en plus la nuit se faisait autour de moi....

—Et, comme une masse, je retombai tout de mon long sur le banc où tout à l'heure j'étais assise, les yeux clos, le front inondé d'une sueur froide, incapable de faire un mouvement.

—C'était, sans doute, ce que le marquis de Prades m'avait fait boire; c'était, sans doute, ces rafraîchissements qui avaient dû être préparés exprès pour moi qui venaient de m'anéantir et de me foudroyer ainsi....

—Oui! oui!... le bandit!

—Mais si l'on aurait pu croire que je dormais, j'entendais cependant les moindres bruits qui se faisaient autour de moi.

—Au bout de quelques minutes, le marquis et l'autre... son ami, se rapprochèrent très lentement et très doucement de la charmille, puis, se penchant tous les deux sur moi, ils me regardèrent très longuement et de si près que je sentais leur souffle sur mon visage.

—Je crois que ça y est! fit tout bas le marquis.

—Oui, ça y est! répondit l'autre en ricanant.

—Alors le baron...?

—Charmant!... Je lui ai raconté l'histoire... Son château est à nous....

—Parfait!... Mais si elle se réveillait en route?

—Elle ne se réveillera pas.

—Qui sait?

—J'en réponds!...

—Le trajet est bien long!

—Qu'importe!... Et d'ailleurs elle se réveillerait que je serais quitte pour la rendormir....

—Comment?

—Avec ça."

—Et je sentis que l'homme dont le regard m'avait tant effrayée venait de sortir de sa poche un objet qu'il montrait au marquis.

—Et, pleine de frissons, pleine d'épouvante, j'entendais tout cela!... J'entendais tout cela et je ne pouvais bouger, et je ne pouvais crier!... Je sentais que quelque chose de terrible, que quelque chose d'effrayant se préparait pour moi, et je ne pouvais rien pour me défendre... rien pour me sauver!...

—Oh! ce supplice-là, comment le dire?... comment le faire comprendre?... Oh! non, c'est impossible!... Non, les mots manquent pour traduire de telles angoisses et de telles tortures!...

—Et toute tremblante, toute frissonnante encore à cet horrible souvenir, la petite Suzanne continua:

—Il y eut alors entre ces deux hommes un assez long silence, puis ils parlèrent à voix si basse que je n'entendais plus que quelques lambeaux de phrases qui me faisaient frémir.

—Car je n'avais pas besoin de tout entendre pour deviner le sens de leurs paroles!

—Oh! ce marquis de Prades!... oh! ce misérable qui pour mieux me tromper... qui pour me faire tomber plus sûrement dans l'infâme guet-apens qu'il voulait me tendre, avait invoqué le titre sacré d'un père... Oh! sous quel aspect hideux et repoussant il m'apparaissait maintenant!

—Car, hélas! ma pauvre mère n'avait que trop bien compris ce qui se passait dans cette âme louche!... Oui, c'était vrai, oui, son prétendu repentir n'était qu'une feinte, son prétendu désir d'épouser ma mère et de me donner enfin son nom n'était que le moyen de s'emparer de notre fortune et de faire main basse sur nos millions qu'il convoitait!

—Il le disait!... Je l'entendais!... Et c'était pour forcer ma mère à devenir sa femme, pour forcer ma mère à consentir à ce mariage qui aurait été notre malheur et notre ruine qu'il lui volait son enfant, et que ce gentilhomme se conduisait comme un bandit!

—Et, comme un bandit, il appréhendait les conséquences de son crime, et comme un bandit, il avait peur!... peur de la cour d'assises, peur de la justice, peur du bagne!...

—Mais l'autre, son complice, le rassurait avec un petit rire ironique et méprisant. Est-ce qu'il était fou!... Est-ce que la cour d'assises, est-ce que le bagne étaient faits pour un marquis de Prades et un comte de Guérande. Non, non, tout irait bien.... tout marcherait bien... Il en répondait encore.

—Pourtant, depuis quelques instants, mon cerveau devenait de plus en plus faible, mes paupières de plus en plus lourdes, et, doucement, sans un soupir, je m'endormis....

—Quand je revins à moi, j'étais si lasse qu'il m'était impossible de me mouvoir... Aucune pensée non plus ne me venait, aucun souvenir... Stupide, hagarde, je regardais autour de moi sans rien comprendre... J'étais entourée de ténèbres... un bruit sourd semblait me suivre... un roulis me berçait... Puis, comme dans un rêve, il me sembla que quelqu'un se rapprochait de moi, qu'une main m'essuyait lentement le visage, puis je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien....

—De Guérande!... de Guérande encore! s'écria Yvonne avec un frémissement de colère. C'était lui qui te rendormait!... Et ces ténèbres... ce bruit sourd... ce roulis... c'était le train qui t'emportait!...

—Et ensuite?... Continue!... Continue!... Ou plutôt non, car que pourrais-tu me dire maintenant que je ne sache déjà, que je ne devine déjà!... Quand tu revins encore à toi, il était trop tard pour que le misérable ait rien à craindre de ton désespoir!... Car tu avais déjà franchi les portes de ce château!... car tu étais déjà dans cette chambre!... car c'étaient tes plaintes et tes gémissements que j'entendais!...

Puis, d'une voix très douce;

—Et moi qui croyais que c'était Maurice! ajouta-t-elle.

—Maurice?

—Oui, Maurice qui m'appelait... Maurice dont j'entendais la voix tout près de moi... Et tiens, écoute!...

—Quoi donc?

—N'entends-tu rien?

—Non, mère.

—Ecoute!... Ecoute, te dis-je!

Et Yvonne, qui venait brusquement de se redresser, montrait la porte, l'oreille anxieusement tendue, toute pâle, l'air étrange.

Sa folie la reprenait, et la petite Suzanne, dont elle n'avait pas lâché la main, s'était mise à trembler, toute pâle aussi d'effroi.

—Mère, balbutia-t-elle, mère, je vous en supplie, revenez à vous ! Non, ce n'est pas Maurice....

—Ce n'est pas Maurice ! s'écria la folle. Mais ne m'as-tu pas dit qu'il allait venir ?... Mais ne m'as-tu pas dit que tu l'attendais ?... Si, c'est lui !... si, cette fois, c'est mon fils !....

—C'est le vent... c'est l'orage....

—L'orage ?

—Oui, l'orage qui s'élève... l'orage qui se déchaîne... Oh ! voyez comme la chambre est devenue tout à coup sombre !... Et voyez comme le ciel est noir !....

—L'orage ! répéta la folle.

Et soudain, elle ferma les yeux, éblouie.

Un large éclair venait de jaillir et un violent coup de tonnerre avait retenti.

Et elle n'avait pas eu le temps de se remettre qu'un autre éclair étincela, puis un autre... puis un autre encore... Le tonnerre, de plus en plus terrible, de plus en plus formidable, éclatait à chaque seconde, roulant avec un bruit sinistre au fond des abîmes qui entouraient le vieux château de Morgoff... Et à travers la fenêtre, où la folle venait de s'élançer d'un bond, la mer, le ciel, tout l'horizon apparaissaient en feu.

Car ce n'était pas un orage, mais une tempête, une véritable tempête... Avec des cris éperdus, les oiseaux fuyaient, cherchant des abris dans les trous des rochers ; les flots hurlaient, se tordaient comme des damnés, jetant parfois leur écume jusqu'au faite des tours, tandis que le vent, qui de plus en plus s'élevait, venait battre avec une fureur inouïe les murs de la tragique demeure du baron de Chancel.

Aussi livide et aussi hideuse qu'autrefois, dans la maison de santé, Yvonne avait ouvert le fenêtré, et, cramponnée des deux mains aux barreaux, elle mêlait ses cris de désespoir et de douleur au fracas de la tempête.

Les éclairs l'aveuglaient, le tonnerre semblait la menacer, la petite Suzanne, pleine d'épouvante, cherchait à l'entraîner :

—Mère, venez !... Mère, ne restez pas là !....

Elle ne bougeait pas, toujours poussée par son idée fixe, toujours jetant dans un appel déchirant le nom de son enfant, le nom de Maurice.

La petite Suzanne était tombée à genoux et priait :

—Mon Dieu, ayez pitié d'elle !... ayez pitié de nous !... Mon Dieu, sauvez-la !... rendez-lui la raison !... Mon Dieu, ne l'avez-vous pas assez torturée et n'a-t-elle pas assez souffert !... Grâce !... Oh ! grâce !

Mais, soudain, elle tressaillit, plus effrayée, plus épouvantée encore.

La démence d'Yvonne devenait de plus en plus terrible, tournait à la folie furieuse, et c'était à présent par des injures et par des blasphèmes qu'elle répondait à la prière de l'enfant.

Les poings crispés, la bouche écumante, le regard effrayant, ses cheveux déroulés et lui fouettant le visage, elle défiait le ciel, l'apostropha, le menaçait....

Car ces éclairs, ce tonnerre, cette tempête étaient ses ennemis aussi, car c'était à cause d'elle et pour la séparer de son fils que la nature se déchaînait ainsi....

Et elle riait d'un rire horrible... d'un rire de triomphe...

Mais, au même moment, elle recula avec un cri d'effroi.

Le ciel s'était déchiré dans un fracas terrible, une pluie d'éclairs l'avait enveloppée, et la foudre venait de tomber au pied du château et si près d'elle qu'elle n'y voyait plus !

Elle s'enfuit éperdue... Et c'était maintenant sur la terrasse que la tempête balayait... sur la terrasse où, à chaque seconde, elle pouvait être emportée, foudroyée, qu'elle jetait ses cris de colère et ses imprécations.

Suzanne s'était encore élançée sur elle, Suzanne cherchait encore à l'arracher de cet endroit périlleux et à la ramener dans la chambre, Suzanne, foile, elle aussi, de terreur, lui criait encore avec des sanglots :

—Mère, venez !... Mère, vous allez vous faire tuer !... Oh ! écoutez-moi !... Venez ! venez !....

Mais elle ne la connaissait plus ! Mais elle ne pouvait plus la comprendre !...

Et c'était entre elle et l'enfant que toujours elle repoussait, mais qui toujours aussi cherchait à l'entraîner, une lutte horrible, une lutte affreuse dans laquelle parfois la petite Suzanne sentait les ongles de la folle lui entrer dans la chair !

Et, brusquement, Yvonne s'échappa... Elle courait du côté de l'abîme !... On le voyait !... Sous la poussée terrible, irrésistible de la tempête, quelques vieilles pierres avait cédé, changeant en une large brèche une des étroites meurtrières du mur.

Suzanne cria, mais le cri s'arrêta dans sa gorge... Elle voulut courir pour retenir Yvonne, pour tenter de l'arracher à la mort, au risque de rouler avec elle au fond du gouffre, mais elle n'eut pas le temps de faire un pas.

Un éclair venait de l'aveugler à son tour, et quand enfin le bruit

du tonnerre, qui avait éclaté avec plus de force encore, s'éteignit au fond de l'abîme et qu'elle put rouvrir les yeux... Yvonne était étendue raide, sa face terriblement pâle tournée vers le ciel !

Déjà, d'un bond, Suzanne était vers elle... Et la tête perdue, toute sanglante, muette de douleur et d'effroi, elle cherchait à la soulever, à l'emporter...

Était-ce une vivante ou une morte qu'elle avait dans ses bras ? elle n'en savait rien... Mais le fardeau était trop lourd... le corps d'Yvonne était retombé...

Alors, se redressant, Suzanne cria, hurla... Mais sa voix aussi était trop faible, et, dans le déchaînement de la tempête, elle-même ne s'entendait pas.

Et de plus en plus terrifiée, les poings dans les cheveux, elle tournait sur elle-même, ne sachant plus, criant et appelant encore au hasard quand, dans le coup de lumière d'un éclair, elle entrevit tout au bout de la terrasse l'escalier que nous connaissons... l'escalier par lequel, quelques jours auparavant, Yvonne était descendue, alors qu'elle rôdait à travers le château...

Oh ! puisqu'elle était seule ici... seule et sans secours... elle allait courir là-bas... courir à la recherche des gens du baron, ou plutôt de ses complices, et ils viendraient... Et, s'il en était temps encore, ils sauveraient la mère de Maurice...

D'un bond encore la petite Suzanne avait traversé la terrasse, descendu les premières marches de cet escalier.

Elle se disait qu'il devait aboutir sans doute à la cour du château et que c'était là qu'elle trouverait ceux qu'elle avait en vain appelés.

Elle passa devant la galerie sur laquelle aussi avait rôdé Yvonne... devant la galerie sur laquelle s'ouvrait l'ancienne chambre de la baronne de Chancel et de ses deux filles.

Mais cet escalier, qui était un véritable casse-cou, devenait de plus en plus sombre, et ses marches de plus en plus glissantes, de plus en plus étroites.

Le vent jetait là des bruits si sinistres, et la grande voix du tonnerre trouvait à ces profondeurs un écho si formidable qu'elle ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Mais, pourtant, la brave enfant descendait encore, descendait toujours.

Mais, soudain, comme elle arrivait sur une sorte de plate-forme, elle ne trouva plus rien... plus rien qu'un mur contre lequel elle se heurta.

L'escalier finissait-il là ?

Y en avait-il un autre qui le continuait et que les ténèbres lui empêchaient de voir ?

Oui, peut-être ?

Et, à tout hasard, elle cherchait... elle tâtonnait...

Mais comme tout cela était long, mon Dieu !... et que de temps perdu quand chaque seconde était un siècle !

Et elle cherchait encore, et elle cherchait toujours, de plus en plus fiévreusement, lorsque, tout à coup, elle ne bougea plus, livide, tout le sang glacé dans les veines.

Était-ce une hallucination ?... Était-ce l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait qui lui faisait voir des choses impossibles ?... Mais non, elle en était bien sûre... elle ne se trompait pas... quelqu'un venait de la frôler, quelqu'un qui s'était brusquement évanoui dans l'ombre, sans bruit, comme un fantôme !

Affolée, pleine de vertige, elle n'eut pas le courage d'aller plus loin... Au risque de se briser la tête à chaque pas, elle remonta en courant... Et quand enfin elle déboucha sur la terrasse, quand enfin elle revit le jour, sa peur avait été si grande qu'elle courait encore, haletante et éperdue, et qu'elle se retournait, toute frissonnante, comme si quelqu'un la poursuivait et comme si une main allait tout à coup s'abattre sur elle...

Et elle venait de courir ainsi jusqu'à l'extrémité de la terrasse, jusqu'à l'endroit où Yvonne était tombée, quand elle ne put retenir un cri de stupeur.

La terrasse était vide !

La folle n'était plus là !

Qu'était-il donc arrivé ?

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Et Suzanne passait la main sur son front.

Elle se demandait si elle ne devenait pas folle aussi...

Cette hallucination qu'elle venait d'avoir !...

Et maintenant Yvonne disparue !

Disparue, quand elle venait de la voir ne donnant plus signe de vie !... Disparue, quand elle venait de la tenir dans ses bras inerte, rigide, semblable à une morte !

Disparue ?... Comment ?... Ce n'était donc qu'un étourdissement, qu'une syncope dont elle était déjà remise ?... Mais alors qu'était-elle devenue ?...

—Ah ! là... oui, là ! se dit l'enfant en s'élançant vers sa chambre. Mais la chambre était vide aussi !

(A suivre)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 FÉVRIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXXIX

Les Aveux de Lemayeur

(Suite et fin)

—Où est René, s'écria-t-il en agitant un papier. On me vole ; ce bon n'était que pour douze fagots, au lieu de quinze, mais René... Son regard s'arrêta sur le lit.

—Ben, quoi...

Il repoussa Mauregard et de Vandières, Jordanet lui-même qui essayait de s'interposer. Il vit le dolman ensanglanté, le filet rouge aux lèvres.

—Mon garçon ! qui a tué mon garçon ? s'écria-t-il.

René ouvrit les yeux ; il aperçut son père, étendit le bras comme pour le repousser et murmura dans un souffle ;

—C'est toi qui m'a tué !

Il retomba évanoui. Lemayeur se releva.

—Il est mort, fit-il, mon beau garçon, mon René... René, mon petit, mon officier, reviens à toi ; ouvre les yeux, tes yeux si grands, si beaux, si doux. Je devine pourquoi tu as voulu mourir. Je parlerai, puisque tu le veux, mais ne meurs pas, là, ne meurs pas. Je dirai que ce n'est pas Jordanet qui a volé M. de Savenay.

—Que dit-il ? s'écrièrent à la fois Mme de Vandières et Jordanet.

—Laissez-le parler, ordonna le colonel.

Lemayeur poursuivait, comme s'il eût été seul avec son fils :

—Je dirai que le coupable, le voleur ; c'est bien ce que tu veux que je dise, ce que tu réclamais de moi, hier, ce matin, je dirai que celui-là, eh bien, c'est moi ! J'ai volé, mon René, c'est vrai, mais ce n'est pas moi qui ai tiré sur le banquier ; je l'ai achevé, c'est encore vrai et j'ai volé ; il était déjà blessé à mort ; je rendrai l'argent.

Un frémissement courut dans l'assistance.

—Tu m'as entendu, René, lève-toi ! Je n'ai que toi au monde : à quoi bon vivre, être riche, sans toi ? Tu te marieras. Je dirai, je ferai tout ce que tu voudras.

Mais la porte s'ouvrit tout à coup et trois hommes surgirent ; Chaumont, escorté de collègues recrutés à Limoges !

—Je te tiens, cette fois Jordanet, s'écria-t-il. Assurez-vous de sa personne ; veillez à la fenêtre.

—De quel droit ? demanda de Vandières.

Chaumont exhiba son mandat d'amener. Jordanet n'essayait pas de fuir, il baissait la tête. Il la releva, soudain, et s'adressant à Chaumont :

—Fuyez de moi ce que vous voudrez.

—Attendez, s'écria Marguerite. Jordanet n'est pas coupable. Vous saurez tout : assez longtemps l'accusation infâme, a pesé sur un innocent.

—Ne l'écoutez pas, dit Jordanet.

Mais les autres, Chaumont lui-même, s'étaient retournés vers Lemayeur qui, penché sur son fils répétait :

—Réveille-toi, mon petit, nous rendrons l'argent.

—Tout, tout, nous rendrons tout, disait Nanne.

—Ah ! tonnerre, s'écria Lemayeur, il est mort ! Son front est froid, ses joues glacées, ses lèvres violettes ! Il est mort, et je vivrai, moi ?

Il saisit le revolver qu'on avait déposé sur la table et, avant que personne pût l'empêcher, il introduisit le canon dans sa bouche et manœuvra la gâchette. Il tomba pour ne plus se relever. Eveillé par la détonation, René murmura :

—Je te pardonne, père.

—Ah ! le malheureux, cria Marguerite, le coupable, c'est moi !

—Ma mère !

—C'est moi, vous dis-je, c'est moi !

—Gérard, emmenez votre mère, ordonna de Vandières. La vue du sang lui trouble l'esprit.

Marguerite sortit, entraînée par son fils. Tous savaient qu'elle avait été malade et mettaient son exaltation sur le compte de la folie renaissante.

Le docteur venait d'arriver. Il constata la mort de Lemayeur, puis ausculta René. Son examen dura longtemps.

—Il guérira, fit-il enfin, mais la convalescence sera longue.

Il était à peine sorti que de Vandières s'écriait :

—Messieurs, je vous demande le silence sur les événements de cette soirée.

Et, bas, à Mauregard :

—Je verrai le général pour qu'on ne fasse pas de bruit autour de ce duel.

A ce moment, la porte du fond s'ouvrit et Gérard parut.

—Mon colonel, fit-il, voulez-vous venir avec Jordanet ?

—Nous vous suivons, Gérard.

De Vandières se tourna vers Chaumont :

—Sur l'honneur, je réponds de Jordanet.

Les agens, intimidés, s'inclinèrent, Chaumont resta devant la porte ; mais il invita ses agents à surveiller du dehors les fenêtres.

CXXX

Les Idées de Jordanet

Dans la chambre précédemment occupée par Jordanet, Marguerite, seule avec son fils, répétait, dans une exaltation croissante :

—Le coupable, c'est moi !

—Calme-toi, mère.

—Je ne suis pas folle, Gérard, comme tu pourras le croire ; j'ai toute ma raison, toute : c'est ce terrible secret qui l'avait troublée. Il était si lourd à garder !

—Mère ! oh ! mère, explique-toi.

—Voici comment les choses se sont passées, le jour fatal. Ton père allait s'enfuir avec le million prêté par M. de Vandières pour désintéresser les créanciers...

—Et c'est toi... c'est toi qui as tiré sur mon père !

—Oui, affirma-t-elle, eperdue, dans un long frémissement. Gérard ! mon enfant, écoute.

Et elle lui avoua comment la folie du désespoir l'avait poussée au meurtre et l'invita à aller chercher le colonel et Jordanet. Devant eux, elle réitéra ses aveux, les précisa. Jordanet tendit la main à Gérard.

—Pardou, dit-il, de vous avoir soupçonné de complicité avec Mascarot. Ah ! ce misérable, il devait avoir un intérêt bien puissant à ma perte. Il me semble maintenant que je vois clair dans son jeu.

S'adressant à Marguerite :

—Permettez-moi quelques questions aussi, madame. Vous rappelez-vous bien les circonstances qui ont accompagné la mort de M. de Savenay ?

—Que voulez-vous savoir ? que puis-je vous dire ?

—Si j'ai bonne mémoire, madame, sans l'intervention de Mascarot, vous n'auriez pas été prévenue du projet de fuite de votre mari ?

—C'est vrai ! Cet homme m'a dit, en effet, que mon mari me demandait.

—Cet homme vous était donc bien dévoué ?

—Je le crois.

—Vous n'aviez jamais eu de reproche à lui faire.

—Jamais.

—Mais c'était à vous, surtout, qu'il montrait du dévouement, en cette occasion. Il empêchait la fuite de M. de Savenay et il ne se fût pas conduit autrement s'il avait eu quelque vengeance à exercer contre lui.

Marguerite eut un geste de découragement. A quoi bon revenir sur ces tristes détails ; est-ce que cela pourrait servir à quelque chose ? Telle n'était pas l'opinion de Jordanet, sans doute, car il continua :

—Mascarot doit le savoir.

—Sur quoi vous fondez-vous ? demanda Gérard.

—Prenez la peine de suivre mon raisonnement. Il n'est pas douteux pour vous, puisque j'en ai fourni des preuves, que Mascarot a essayé de m'assassiner, de me faire arrêter et renvoyer au bagne. Dans quel but ? Par haine personnelle ? mais je ne le connaissais que de vue. Si Mascarot n'a pas de raison de me haïr, c'est qu'il me craint ! Je le gênais. Mon retour en France était un danger pour lui. Quel danger ? une fois libre, il était évident que je tenterais l'impossible pour prouver mon innocence. Vous suivez bien, n'est-ce pas ? Dès lors que Mascarot avait cette crainte, dès lors qu'il mettait tout en œuvre pour m'empêcher d'être libre, c'est qu'il connaît le vrai coupable et qu'il redoute tout pour lui. On ne se rend pas criminel à plaisir. Et on ne cherche pas à se débarrasser d'un pauvre homme comme moi pour la seule satisfaction de faire le mal.

La logique de ce raisonnement était frappante.

—Voilà pourquoi je disais, reprit Jordanet, que Mascarot devait être bien profondément et bien étrangement dévoué à madame de Vandières. Ce dévouement, il l'a poussé jusqu'au crime. Le misérable avait tout mis en œuvre pour que madame de Savenay ait retrouvé son mari au moment de la fuite. Il avait prévu la querelle ! Sans doute aussi le meurtre ? Et tout ce qu'il avait prévu s'est réalisé. Vous n'avez jamais parlé du meurtre, avec lui ?

—Si, répondit Gérard, une seule fois. C'était avant mon départ pour la Nouvelle. Je lui disais que je croyais Jordanet victime d'une erreur judiciaire. L'une de ses réponses me frappa : " Il faut chercher, dit-il, l'assassin de votre père parmi les trois personnes qui l'ont approché au dernier moment, c'est-à-dire Jordanet, votre

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

mère et moi. Si Jordanet n'est pas coupable, c'est moi ou votre mère."

—Lorsque vous lui avez proposé de vous accompagner à la Nouvelle, n'a-t-il fait aucune objection ? poursuivit Jordanet.

—Beaucoup, au contraire. Après quoi, il accepta.

Jordanet baissa la tête. Il ne comprenait pas la haine de Mascarot.

—Madame, dit-il à Marguerite, avez-vous revu cet homme ?

—Pas depuis le jour où il vint joyeusement m'annoncer votre condamnation.

—Alors, s'il vous a évitée, abandonnée de la sorte, c'est qu'il ne vous était pas aussi dévoué que vous le pensez.

Et tout à coup, Jordanet serra les poings et les leva, dans un mouvement de colère, comme s'il avait voulu assommer un invisible ennemi.

—Ah ! madame, comme tout cela se comprendrait, fit-il, deviendrait clair, si...

—Achevez, pria de Vandières.

—Si cette pauvre dame ne soutenait pas que c'est elle qui a tué son mari. Oui, oui, clair comme le jour. Supposons-le, c'est Mascarot qui a fait le coup. Il en est bien capable, dans quel but ? C'est à chercher, on y arriverait. Sûrement, le diable n'a pas des yeux d'honnête homme ! Alors, Mascarot coupable ne veut pas que je sorte de Bourail. Et même, il désire ma mort pour enterrer à jamais l'affaire. Plus personne pour se plaindre. Ah ! si madame ne continuait pas de s'accuser.

Marguerite baissait la tête. Elle semblait penser à autre chose.

—Ah ! que c'est dommage ! continuait Jordanet, Mascarot coupable : une situation bien franche, tandis que, maintenant, nous revoilà dans les ténèbres.

Tout à coup, Marguerite, comme parlant en rêve, murmura :

—Il s'est précipité sur moi, m'a arraché le revolver des mains... puis... une lutte entre nous deux, odieuse, atroce... Il me repousse, oui, violemment ; bien des fois, en mes nuits sans sommeil, j'ai revécu ces détails, et...

Gérard eut une exclamation de joie :

—Ah ! mère, tu doutes, tu doutes !

—Encore un effort ! chère femme, supplia de Vandières.

—Non, reprit-elle, non, hélas, je ne doute plus. Qui aurait tiré ?

—L'as-tu donc vu tomber, mère ?

—Non, je me suis évanouie.

—Etes-vous bien certaine d'avoir tiré, demanda Jordanet, au moment précis, quand vous perdiez connaissance ?

—J'ai entendu le bruit de la détonation... oui, ne doutez pas ! Elle avait répondu cela dans un profond sentiment de désespoir.

—Eh bien, madame, s'écria Jordanet, écoutez bien ceci. Alors que j'étais sous les verrous, le juge me dit : "Ce qui prouve, Jordanet, que votre guet-apens avait été combiné d'avance, que votre résolution était bien arrêtée de tuer M. de Savenay, c'est qu'après l'avoir manqué, vous l'avez tué du second coup." Comprenez-vous bien tous. Après mon arrestation, un armurier avait visité le revolver et constaté que deux coups avaient été tirés. L'une des deux balles se perdit, on retrouva l'autre dans la poitrine de M. de Savenay. Laquelle de ces deux cartouches a tué votre mari ? Est-ce la première... ou la seconde ? La seconde, parbleu... Si la première avait fait sa besogne de mort, la seconde eût été inutile.

De Vandières et Gérard contemplèrent Jordanet avec admiration.

Marguerite, affolée par une espérance si soudaine, murmurait :

—Est-ce possible ! est-ce possible !

—Non seulement possible, mais logique, répliqua Jordanet. Est-ce vous qui avez tiré les deux cartouches, voyons ?

—Non, non, non.

—Eh bien, alors.

—Mon Dieu, mon Dieu, fit Marguerite, éperdue.

—Ne doute pas, mère, disait Gérard, ce qu'il suppose doit être vrai. Tu n'as pas tiré sur mon père. Cela est impossible. Dieu ne le voulait pas.

Vraiment folle, cette fois, Marguerite ne savait que répéter :

—Est-ce possible ?

Tout à coup elle fondit en larmes. Ces larmes la soulageaient, lui rendaient la raison. Elle tendit la main à Jordanet et lui dit :

—Ah ! mon ami, comment vous remercier ?

—Vous êtes sauvés tous, répondit le condamné, je suis heureux.

De Vandières et Gérard lui serraient la main.

—Me voilà payé, fit-il.

—Mon colonel, dit Gérard, j'ai une confession à vous faire en présence de Jordanet.

—Taisez-vous, mon ami, je sais ce que vous voulez me dire. Vous m'avez soupçonné, n'est-ce pas, d'avoir tué votre père ?

Gérard éciata en sanglots.

—Mon colonel, oh ! mon colonel !

—Je vous pardonne, mon pauvre enfant ; mais comme il vous faut une punition, eh bien... appelez-moi votre père.

Les deux hommes s'étreignirent. Marguerite pleurait, mais de joie.

—Où est donc ce brave Jordanet, demanda Gérard.

Jordanet, pour ne pas troubler ce bonheur, pour cacher ses larmes,

peut-être, était sorti sans bruit. Rapidement, à voix basse, il résuma les faits à Médéric. Puis s'adressant à Chaumont :

—Je vous suis.

—Nous vous suivons, dirent à leur tour Jean et Dumur.

Jordanet serra les mains qu'on lui tendait, embrassa encore ses enfants, et se laissa emmener avec les deux déserteurs.

—Au revoir, dit-il sur le seuil, à bientôt.

Tous, alors, se tournèrent vers René. Le blessé, la main dans celle de Louise, sommeillait paisiblement. Ainsi qu'il était convenu, on fit, avec le consentement du général, le silence sur ce duel sans témoins.

Le régiment avait quitté la ferme le soir même.

De Vandières, Mauregard, Gérard et Médéric étaient à Aix, le lendemain, pour assister à l'enterrement de Lemayeur, qui passa pour avoir été victime d'un accident d'arme à feu.

René, mis au courant de tout, puisa des forces nouvelles dans cet espoir inespéré. Nanne pleurait, insensible aux consolations que lui prodiguaient Louise et Florentine installées à la ferme. Cette grande douleur attristait surtout René.

—Espérez, mon cher ami, lui dit de Vandières, en désignant Louise, il y aura encore du bonheur pour vous.

Peu après, Gérard et Médéric, enfin réconciliés, partaient pour Paris, à la recherche de Mascarot.

CXXXI

Suzanne

Marinette était revenue à Paris, rue Lord-Byron. Un matin, au réveil, sa bonne vint lui annoncer qu'une jeune fille désirait lui parler. Marie était à peine vêtue qu'un grand cri de joie emplissait la chambre.

—Petite mère ! petite mère ! c'est moi !

—Toi, ma Suzanne, toi à Paris, chez moi ?

—Oh ! c'est une histoire très simple. Je me suis aperçue que mon père interceptait toutes les lettres que je t'adressais, alors, comme je m'ennuyais, je suis partie pour te rejoindre, et me voilà.

—As-tu dit à ton père le lieu de ta retraite ?

—Cela, non, par exemple !

Tout en la grondant, Marie embrassait Suzanne.

Cette première journée passa comme un rêve béni.

Et la seconde journée fut aussi courte que la première ; mais, vers le soir, Marie dit à Suzanne :

—Ma chère, n'oublie pas qu'il faut que tu prévignes ton père.

Suzanne redevint triste, mais elle écrivit. Lettre inutile ; car Mascarot était en route, à la recherche de sa fille. Un peu avant la nuit, la bonne entra et remit à Marinette deux cartes. L'une des deux portait : Loiseau, service de la sûreté ; l'autre, Chaumont, même indication.

Toute tremblante, envahie par les plus sombres pressentiments, elle entra au salon. Ce fut Chaumont qui prit la parole.

—Madame, fit-il, je dois vous prévenir, avant tout, que nous n'avons pas affaire à vous directement.

—Je m'en doutais, messieurs.

—Mais vous pouvez nous être utile dans l'enquête que nous poursuivons.

—Expliquez-vous.

—Il faut d'abord que nous vous rappelions un souvenir qui sans doute vous sera pénible.

—Parlez.

—Vous avez connu M. de Savenay, le banquier ?

—Que vous importe !

Sa voix s'était subitement altérée.

—Donc vous l'avez connu, dit Chaumont.

—Et après que vous dirai-je qui ne soit connu de tous.

—Nous avons certaines raisons de croire que la justice n'a pas été suffisamment informée au sujet de la mort de M. de Savenay.

—Un homme a été condamné, cependant.

—Oui, mais nous considérons cet homme aujourd'hui, comme hors de cause.

—Et le coupable ?

—Madame, est-ce qu'il n'y a pas un nom qui vous vient sur les lèvres ?

—Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire.

—Allons donc !

Et brusquement, l'inspecteur de police lui posa cette question :

—Avez-vous revu Mascarot, madame ?

—Quelquefois. Il venait me supplier de reprendre la vie commune.

—Où est-il, en ce moment, le savez-vous ?

—Messieurs, dit-elle, quels que soient vos soupçons, vous comprendrez les raisons de mon silence. Souffrez donc, messieurs, que je ne vous réponde plus et que je me retire.

Les deux agents saluèrent et sortirent. Le lendemain, ils rendirent compte au chef de la sûreté du résultat de leur visite. Le chef

venait justement de recevoir, de Gérard de Savenay, une carte pour lui demander audience.

— Ne vous éloignez pas, dit-il aux deux compères, je puis avoir besoin de vous.

CXXXII

Une Victime Innocente

Chaumont et Loiseau, pour une fois, avaient été mal inspirés de ne pas tendre une "souricière" autour de la demeure de Marinette. Ils en sortaient à peine que Mascarot arrivait. Par les lettres sous-traitées à sa fille, il avait eu l'adresse de Marie. Il demanda, anxieusement, au concierge.

— Est-ce qu'il n'y a pas, depuis peu, chez cette dame, une jeune fille... de ses amis ?

— Oui, monsieur.

Mascarot, sur les indications du concierge, monta trois étages et sonna. La bonne vint ouvrir.

— Remettez ma carte à votre maîtresse, lui dit-il.

Quelques secondes après, la mince silhouette de Mascarot s'encadra dans la porte.

Marinette savait la puissance qu'elle avait sur lui.

— Monsieur, dit-elle, je sais pourquoi vous êtes venu : je ne songe pas à garder votre fille malgré vous. Je vous supplie de ne pas la brusquer.

— Je ne la brusquerai pas... à cause de vous.

A cause de vous, reprit-il, que ne ferais-je pas ! Et il s'élançait vers elle.

— Vous me faites horreur ; arrière ! s'écria-t-elle.

Mascarot resta un instant comme écrasé sous ce mépris.

— Prends garde, Marie, dit-il d'une voix sourde.

Si tu me pousse à bout, je suis capable de te tuer.

— Tuez-moi ; je ne tiens pas à la vie ; mais si, vous me tuez, le même coup atteindra votre fille, qui mourra de ma mort.

Mais à ce moment la porte s'ouvrit et Suzanne se précipita aux pieds de son père en pleurant :

— Oh ! pardon, père, pardon !

— Je te pardonne, parce que tu ne savais ce que tu faisais. Mais il faut que tu apprennes que cette femme que tu appelles ta mère...

— Oh ! père, taisez-vous !

— Que cette femme est indigne de ton amour ! me comprends-tu ?

— Non, balbutiait la pauvre enfant, je ne comprends pas. Moi, je l'aimerai toujours... Petite mère... parle-moi ?

Marie pleurait. Suzanne porte son mouchoir à ses lèvres et le retira taché de sang.

— Pourtant, ajouta-t-elle, faiblement, ce que vous venez de dire m'a fait un mal... un mal affreux...

Soudain, elle pâlit, chancela et tomba. Marie veut s'élançer, Mascarot la repousse. Suzanne est sans mouvement. Marie sonne ; la bonne accourt.

— Un médecin, dit-elle.

Bravant Mascarot, Marie s'avance près de Suzanne qui a rouvert les yeux.

— Ah ! que j'ai eu grand mal, fait l'enfant.

Elle essaya de se soulever et retomba.

— C'est singulier... Je n'y vois plus...

Elle tendit les bras à Marie et l'embrassant à pleines lèvres :

— Ecoute, je n'ai pas compris. Je t'aime quand même, autant...

— Petite mère... Adieu...

Elle eut une faiblesse à cette minute et ferma les yeux. Ses yeux bleus, si doux, ne devaient plus se rouvrir. Au même instant, le médecin entra. Il vit, debout dans le salon, un vieillard au visage blême, dont les yeux exprimaient le désespoir, et, à genoux, une jeune femme qui sanglotait. Etendue sur le dos, les mains jointes sur la poitrine, les traits calmes, le sourire éternellement gravé sur ses lèvres de cire, était Suzanne, dont il ne put que constater la mort.

CXXXIII

Chatiment

Deux jours après la mise au tombeau de la jeune martyre, Chaumont et Loiseau revinrent sonner à la porte de Marinette. Ils étaient appelés par une lettre de la jeune femme.

Ils restèrent longtemps enfermés avec elle. A leur sortie, ils paraissaient très émus ; émus, eux, dont le cœur s'était bronzé à tant de spectacle douloureux.

— Avez-vous confiance en moi ? leur avait-elle dit.

— Certes.

— Soyez ici, demain, à dix heures.

Le lendemain, accompagnés de Gérard et de Marguerite, ils se transportaient rue Lord-Byron, à l'heure choisie par Marinette. Ce fut elle-même qui vint ouvrir. Le chef déclara sa qualité.

— Vous êtes bien sûre que Mascarot va venir ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, dans une demi-heure, il sonnera.

— Bien ! Et vous croyez ?...

— Vous jugerez par vous-même, messieurs.

Elle les fit entrer dans sa chambre, séparée du salon par une simple portière, derrière laquelle on pouvait tout entendre.

— Restez ici, qu'il ne vous entende pas. Et ne perdez rien de ce qui se passera entre lui et moi.

Ils n'attendirent pas longtemps, du reste. La sonnette tinta. Un instant après, Mascarot et Marinette se trouvaient face à face, au salon.

Marinette avait une attitude singulière. Son visage était d'une pâleur exsangue, les lèvres aussi. Pourtant, elle semblait calme. Mascarot n'osait lever les yeux sur elle. Il murmura :

— Vous m'avez écrit de venir...

— Oui.

— Que me voulez-vous ?

— Vous avez été bien coupable envers moi.

— Je vous aimais tant !

— Bien coupable, aussi, envers cette pauvre enfant. C'est vous qui l'avez tuée.

Médéric frémit en apprenant la fin de cet ange de douceur. Marinette poursuivait, d'un ton infiniment désolé :

— Je suis seule, maintenant, tout à fait seule, et j'ai peur de la solitude. Je voudrais, auprès de moi, quelqu'un qui puisse, au moins, me parler d'elle.

Une bouffée de sang jaillit aux pommettes de Mascarot.

Avait-il bien entendu.

— Marie, s'écria-t-il, est-ce que je rêve ! Tu consentirais ?...

— Peut-être, à de certaines conditions.

— Vite, ces conditions ?

— Je ne veux plus être à votre merci. Je veux, si vous me menacez, pouvoir vous menacer à mon tour et vous rappeler au sang-froid, car j'ai peur de vous. J'ai peur, parce que j'ai deviné que votre jalousie n'a pas reculé devant le crime.

— Marie, fit-il en se dressant effaré.

— Croyez-vous donc que je ne connaisse pas le meurtrier de M. de Savenay ?

— Taisez-vous Marie ! Comment avez-vous pu deviner ?

— Vous vous êtes trahi, un jour, devant moi. Alors vous comprenez, je...

Il l'interrompit, d'un cri farouche :

— Vous défendre, c'est votre droit ! Mais je devrais trouver grâce à vos yeux, car c'est pour vous, que j'ai commis ce crime, par folie d'amour. Et lentement, en moi, le désir me naissait, grandissait, de me venger du maître, du maître qui vous aimait.

Ah ! ce fut long ! mais les vices du maître servirent ma cause. La catastrophe, la ruine apparut bientôt. Je facilitai au banquier toutes les escroqueries, je lui conseillai toutes les hontes ! C'était ma joie, je fus heureux pendant ces mois de détresse. L'idée de le tuer ne m'était pas venue, je pensais qu'il se tuerait lui-même. Mais il essaya de fuir. Sa femme faillit faire justice, et j'arrivai juste au moment où il la repoussait brutalement et où elle tombait évanouie. Je ramassai le revolver et je fis feu. Vous savez le reste, la condamnation de Jordanet. Tel est mon crime, Marie, accompli pour vous, pour vous ramener à moi.

— Vous m'épouvantez, et j'éprouve quand même une sorte de pitié pour vous.

— Que dois-je faire pour vous rassurer ?

— M'écrire, de suite, l'aveu de votre crime.

— Vous voulez me dénoncer ?

— Non, je veux que la crainte vous retienne quand je serai redevenue votre femme. C'est contre la violence de votre jalousie que je me défends d'avance. Ecrivez.

Mascarot, dompté, s'assit, prit la plume et écrivit. Marinette était debout derrière lui.

Elle lui dictait ses aveux :

" C'est moi qui ai tué M. de Savenay..."

Mascarot eut un frisson en traçant ces mots qui le perdaient. Il se livrait pieds et poings liés ; à qui ? à une femme dont la haine lui était connue. Comme il relevait la tête, ses yeux tombèrent sur une glace. Il surprit le regard de Marinette vers la portière, et, tout de suite, l'idée lui vint de quelque piège tendu. Il se leva, saisit les mains de Marinette et les tordit. Elle eut un sang-froid admirable.

— Qu'est-ce donc ?

Il dit, sourdement, râlant, tant sa colère était terrible.

— Vous vous êtes jouée de moi. On nous écoute !

— Vous croyez ? Voyez vous-même !

Il marcha vers la portière, revolver en main. Il l'écarta d'un seul coup, et recula comme mordu par une vipère. Cinq hommes le saluèrent, le sourire aux lèvres.

Mascarot eut un rugissement de fauve. Et ce fut un bond de fauve, aussi, qui le ramena jusqu'à Marinette. Il braqua son arme sur la jeune femme... Mais Chaumont, d'un coup de canne, lui rabattit le bras, pendant que Loiseau lui passait le cabriolet en disant :

— Doucement, mon bonhomme. N'y a donc pas moyen de causer avec vous ?

Le chef était allé vers la table. Il prit le papier et le lut.

— Ce n'est pas signé, fit-il, mais qu'importe, vous ne renierez pas votre écriture et nous avons tout entendu. En route, cher monsieur Mascarot !

Le misérable était anéanti.

— Nous n'oublierons pas, madame, dit Gérard à Marinette, que c'est à vous que nous devons la tranquillité, le bonheur, à vous seule... à votre sang-froid... à votre dévouement, car vous risquiez votre vie... avec cet homme.

— Nous avons bien souffert, madame, ajouta Médéric.

Eile ne répondit pas. Mais quand tout le monde fut parti et qu'elle se retrouva seule, elle murmura :

— J'ai vengé Suzanne !

Puis elle éclata en sanglots.

EPILOGUE

Mascarot était sous les verrous, Jordanet, après ses aveux, pouvait prétendre non à la réhabilitation, cela eut été le supposer réclamant des circonstances atténuantes, mais à la révision du procès qui porterait l'annulation de sa condamnation.

La réhabilitation, a été, en effet, heureusement modifiée par la loi du 24 août 1885 qui rend le condamné à la vie civile, avec tous ses droits, et efface tout par un arrêt définitif.

Il sortit de la salle d'assises, le front haut, au bras de sa femme, entouré non seulement de sa famille, mais de tous ses amis de la dernière heure, y compris le commandant Hardy.

L'affaire de Jean — vol et désertion — s'appela justement le lendemain, à Orléans. Mais déjà, sur les indiscretions de M. B. K., on savait comment elle se terminerait. Tous voulurent accompagner l'ancien "biribi".

Jean tressaillit pourtant en pénétrant dans la grande salle de guerre, aux fenêtres voilées de rouge, en revoyant l'appareil judiciaire, le crucifix aux traits rigides, la table et son tapis vert. Mais il se remit bien vite, en reconnaissant, outre ses amis et sa famille, le capitaine Gallois, en grande tenue, et auprès de lui, Florentine, plus belle que jamais, Florentine qui lui souriait.

Il retint un cri de joie à la vue du bon Gousse, son ancien, et de la mère Yvette.

Brizard se trouvait là aussi, mais pas pour son plaisir.

— Portez, armes ! commanda l'adjudant. Reposez... armes !

Mais, à l'entrée du conseil, les crosses, sur les dalles sonores, ne retentirent plus comme un glas lugubre, elles sonnaient joyeusement.

— Brizard... commença le président, vous avouez toujours.

— Faut bien, puisque je ne puis pas faire autrement.

Le président remuait des papiers.

Il se leva, et, d'une voix ferme, joyeuse :

— Au nom de la loi, et en vertu des pouvoirs qui nous sont dévolus, nous relevons Jean Jordanet, caporal à la 1^{re} du 2 du 83^e, de l'arrêt prononcé contre lui, ici même, et vu l'erreur du conseil, vu la belle conduite du caporal, nous l'absolvons du délit de désertion en service commandé. Présentez... armes !

Jean pleurait. C'était pour lui qu'on présentait les armes, que brillait l'acier des baïonnettes, que s'inclinaient les officiers !

Florentine avait mis la main sur l'épaule de Jean, comme pour montrer à tous qu'elle l'avait choisi.

La porte s'ouvrit malgré le factionnaire et un gros homme parut, suant, soufflant, s'essuyant désespérément le front avec un foulard à carreaux rouges.

— Nom d'une pipe ! s'écria-t-il, j'arrive trop tard.

C'était Changal. Il courut à Jean, et lui serrant la main, comme s'il l'eût vu la veille :

— Les Folies voyageuses, tu sais, une vraie veine, une veine d'or, une mine de diamants... Je te passe le tout... Ah ! bonjour, Flo !

Florentine sourit.

— Merci bien, mon cher Changal, mais Jean ne chantera plus.

— En route, commanda Jordanet.

Il avait besoin de respirer l'air... l'air de la liberté !

“ Monsieur le notaire,

“ Par la présente, écrite et signée par moi, sain d'esprit, légalement visée pour qu'il n'y ait plus à y revenir, je donne à Louise Jordanet, pour toucher chez mon banquier, dès qu'elle le désirera, une somme de cent mille francs. Je donne cinquante mille francs à sa sœur Camille et autant à ses frères Médéric et Jean. Cela à la condition que Jordanet, sa femme et Mlle Camille viendront demeurer chez moi, aux Primevères. Ci-joint dix mille francs pour la toilette de Louise et son voyage de noces. — HARDY.”

Le moyen de ne pas accepter une donation faite de si bon cœur ! Dans le silence, un soupir retentit poussé par Dumur qui, lui aussi, avait obtenu son acquittement au conseil de guerre.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Jordanet à voix basse.

— J'ai que... je ne pourrai plus demander Camille en mariage, puisque la voilà riche.

— Étiez-vous d'accord ?

— Ho !... oui.

Jordanet se tourna vers le notaire.

— Avez-vous du papier pour un quatrième contrat ? Oui, merci... .

Écrivez : Camille Jordanet et Louis Dumur.

— Es-tu contente, vieille maman ? demanda René à sa mère.

Nanne soupira.

— Oui... mon petit... oui.

— Sait-on, demandait René au dîner, ce qu'est devenue Marinette ?

Ce fut Médéric qui répondit :

— Elle s'est retirée dans un couvent de sœurs cloîtrées.

Jordanet sans s'en douter, trouva le mot de la fin :

— Tout est bien qui finit pour le mieux, dit-il. Je ne suis pas méchant, mais je suis tout de même rudement heureux de savoir Mascarot à ma place au baignoire, face à face avec son ami Jacquemin... .

Il nous reste à parler d'un personnage qui, bien qu'épisodique, a peut-être excité quelque sympathie : Mylord, le héros de Biribi. Nous l'avons laissé — nos lecteurs s'en souviennent — dans la syrte de Gabès.

Longtemps, le mystérieux jeune homme demeura les yeux sur la mer. Puis, quand le brick qui emportait Jean ne fut plus qu'un point, un rien, dans l'immensité, il soupira et, tel un Arabe, se couvrit la tête du pan de son burnous, un signe de grande douleur.

La nuit vint, splendide, tout embaumée des fleurs de l'oasis.

— Du courage ami, lui dit son camarade, l'honneur est là-bas.

Il désignait l'ouest, la plaine voilée des premières brumes.

— Tu as raison, répondit Mylord, l'heure est venue. En route !

Et la petite troupe s'enfonça dans l'ombre grandissante, vers le pays des Touaregs.

Des mois s'étaient écoulés. Mylord, un soir campait au désert, au delà de Ghardaïa. Assis sous la tente, près de son compagnon, il veillait. Vers le milieu de la nuit, Salaïm, le marocain fidèle, parut, couvert de sueur et de poussière.

Salaïm s'agenouilla et parla longtemps. Quand il eût terminé, Mylord, seul, monta à cheval. A l'aube, il arrivait à un poste français.

— Conduis-moi à ton officier, dit-il à la sentinelle.

Le soldat, qui avait épaulé son arme, à la vue de l'Arbi, obéit, troublé par cette voix autoritaire.

Le lieutenant-colonel X... ordonna d'introduire sous son marabout ce cheik si magnifiquement équipé.

Mylord, à son tour, parla longuement de Mogreb, des Senoussi, des mendiants qui prêchaient la guerre sainte, d'un gros de Touaregs qui surveillait les Français... .

— Mais, qui êtes-vous ? interrompit le colonel, étonné.

— Je suis... Charles de Baumont.

— Le fils du général ?

— Lui-même, envoyé à Biribi pour avoir souffleté un officier.

— Je sais. Que désirez-vous en récompense du service que vous rendez à la patrie ?

— Un sauf-conduit pour me présenter au conseil de guerre. J'ai la nostalgie.

Un beau matin, Charles, acquitté, rentra à Paris, où l'attendait Lauriane.

Plus d'un Parisien se souvient du brillant mariage qui eut lieu, la même année, à la Madeleine. Les badauds se montraient plusieurs Arabes en burnous de soie, mais nul, au milieu des invités, ne reconnut Jordanet, alias Laquedem, et Dumur, l'anarcho d'antan.

FIN

Un an après environ, à cause du deuil de René, on passait, à Paris, un triple contrat de mariage : Gérard et Régine, René et Louise, Médéric et Catherine Walter.

L'officier ministériel, ayant mis ses lunettes, déclara :

— Tout d'abord, mesdemoiselles, mesdames, messieurs, j'ai à vous communiquer une lettre reçue ce matin du commandant Hardy pour M. Jordanet. Cette lettre était ainsi conçue :

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

FEMMES SOUFFRANTES
VOUS POUVEZ MAINTENANT
OBTENIR UNE GUERISON PROMPTE ET PERMANENTE

Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien? Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes? Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir? Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

Mais si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, **croyez-voilà, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite**

Une femme comprend mieux qu'une autre personne les maladies de la femme et mon traitement guérit lorsque les autres trahissent

NE NEGLIGEZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI
MME JULIA G. RICHARD
 BOITE 306 MONTREAL

ÉCRIREZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Oscar.—Esprit subtil, observateur et indépendant. Nature fière, hautain et égoïste. Ambition et convoitise des affaires. Peu de disposition à l'amour.

Est-elle pour moi.—Sens littéraire, imagination active et enthousiaste. Grand pouvoir d'intuition et de persuasion. Volonté délicate et indécisive.

Christine de Pisan.—Sensibilité, mélancolie. Nature prompt à s'abimer, timide et peu entreprenante. Susceptible d'aimer beaucoup et constamment.

Marie F. A. C.—Tempérament vif, excitable, se contrôlant peu. Nature rationnelle dans l'affection et dans la haine. Peu de persévérance.

Le Croche.—Caractère prolix, dépensier sans coup-fre l'attaché en encore plus que d'or. Peu de discernement, de réflexion et de prudence.

Marguerite.—Nature timide, réservée et affectueuse. Caractère mou et volonté peu énergique. Économisisme domestique et dévouement à ceux qu'elle aime.

Pierre-Clément.—Amour de la flatterie, des bulles, des plaisirs bruyants et du "flirt". Talents pour la musique. Indolence, sensibilité et égoïsme.

Sauveur Warwickien.—Tendre et sympathique nature, susceptible d'amour, beaucoup de tristesse, mais avec une inconsistance déplorable. Sens littéraire et délicatesse de goût.

Pelle Manitou.—Activité, amour du travail et économie domestique. Nature calme, pondérée et pratique. Vous ferez une bonne petite femme.

Mandoline.—Timidité, défiance et orgueil. Caractère peu communicatif, assez déterminée, n'entreprendra rien à la légère.

Marianna.—Vous êtes douée d'une nature très heureuse, bien disposée, conciliante, généreuse et très persuasive. Prudence et sang-froid.

Marcelle F.—Caractère fantasque, irrégulier, exalté. Grand fond d'orgueil et de présomption. Audace et instinct dominante. Ambition.

Emilie.—Nature curieuse, laborieuse et studieuse. Amour de la retraite, du silence et de livres. Imagination peu pratique, assez active, cependant.

Allie Aurone P.—Manque de discrétion et de prudence. Nature très parentale, mais sans trop facilement deviner ses impressions. Peu de constance en amour.

Diépée de Carême.—Je me plais à croire que ma réponse à votre lettre n'a pas des conséquences si graves que vous semblez le prévoir. Sens littéraire, imagination ardente, caractère entreprenant, généreux et sympathique, sensibilité, bienveillance.

Pet-Frot.—Caractère original, excentrique, indépendant et audacieux. Égoïsme sensible et opiniâtreté. Assez bon courage physique, mais peu de force morale.

Espanita.—Amour du travail et de l'ordre. Économie sans pratique et courage. Quelques aptitudes musicales.

Cuba Libre.—Enthousiasme, exaltation et vivacité d'imagination. Nature ardente et primosaire, mais se refroidissant aussi vite qu'elle s'enflamme.

Zobéide.—Volonté tenace et indomptable, tempérament hautain, absolu, indicatif. Jugement assez impartial et d'une excessive sévérité.

Crispante.—Votre nature est changeante, peu passionnée généralement, susceptible, cependant du sentiment, mais redonnant vite à sa froideur ordinaire.

Griffon.—Ambition, énergie, courage et persévérance. Nature assez délicate et sensible. Vous devriez faire votre chemin dans la vie avec tout cela!

Belle Rose M.—Tempérament capricieux, irascible et morose. Volonté faible, ne se contrôlant nullement et se laissant encore moins contrôler par autrui.

Alceste, Mouché d'or, Argent sans valeur et Fleur des neiges.—Prière de relire le "coupon de prime" et de vous conformer aux instructions données.

Jeanne Huchette.—Imagination vive et portée à l'exagération. Caractère onirique, un peu irrégulier toute fois. Douceur et bienveillance.

J. L. F. J.—Esprit d'entreprise et de progrès. Ambition, calcul et entente des affaires. Franchise et constance dans les affections.

Victor Hugo.—Amour de l'étude, esprit subtil, observateur et analyste. Délicatesse de goût et élévation de sentiments.

Fleur du Poëte.—Nature très impressionnable. Esprit romantique et peu pratique. Sensibilité et expansion.

B. I.—Tempérament vif, nerveux, excitable. Imagination vive, s'enthousiasmant facilement. Manque d'empire sur soi-même. Sens musical.

Soleil de Mir.—Nature assez conciliante, calme et pondérée. Tendances à la mélancolie et au noir. Constance en amour.

L'Éclair.—Orgueil, défiance et froideur. Sévérité de goût et de jugement. Aime la flatterie mais n'accepte pas sans analyse.

Myosotis.—Coquette, fine, rusée. Déterminé et prompt et grande tenacité. Ne recule devant aucun obstacle quand il s'agit d'atteindre son but.

Gravelleuse.—Est-ce bien le pseudo que vous avez choisi? Il est impossible. Prolixité, insouciance, manque de réflexion. Affection sincère mais inconsistante.

Libre Penseur.—Sens littéraire. Caractère indépendant et très ambitieux. Grand fond d'orgueil. Opiniâtreté et tenacité. Je serais désireux de savoir ce que vous en pensez. Libre Penseur?

Tête Creuse.—Amour du repos et manque d'énergie; curiosité, sensualité et défiance. Lenteur de compréhension.

Laur J. O. Ry.—Nature forte, virile, indomptable, audace et ambition effrénées. Esprit d'initiative et grande force de volonté. Peu de sensibilité.

Le Savoyard.—Défiance, discrétion et un peu de timidité. Nature conciliante, généralement grave. Grande constance en amour. Sens pratique.

H. Y. Z.—Nature délicate, tendre, sensible et généreuse. Tendances à se laisser facilement influencer par autrui. Aimera beaucoup et bien.

Louise N. O.—Caractère entreprenant. Nature bienveillante et sympathique. Amour du travail et de l'ordre. Manque de fermeté et talents pour la musique.

Rol Otre.—Courtisane, délicatesse de sentiments. Goûts artistiques, ambition et courage. Nature ardente et passionnée pour tout ce qui est beau.

Reine de Paris.—Sens artistique, imagination quelque peu romantique. Amour des fêtes, de la flatterie et de l'amour. Manque de persévérance.

M. L. C. Blénu.—Bonne disposition générale, naturel ardent, enthousiaste et généreux. Jugement droit et esprit subtil. Constance en amour.

Joseph Dandelin.—Originalité, orgueil et présomption. Caractère sensible et égoïste. Entente des affaires et assez bon sens pratique.

Jaime et l'Espère.—Imagination passionnée et romantique. Coquetterie et caprice. Assez de sincérité en amour, mais peu de constance, hélas!

Hortense.—Vous avez dû lire votre réponse sur un numéro précédent. J'espère que vous en êtes satisfait.

1899.—Franchise, bonhomie et générosité. Nature plutôt disposée aux affections calmes et solides, qu'aux vives et tumultueuses émotions de l'amour.

Belle Petite.—Vous avez des dispositions à faire une petite femme bien gentille, énergique, économe, laborieuse et qui ne se laissera pas conduire aisément.

Désespérée.—Sens pratique, pensée féconde, active et entreprenante. Courage physique et force de volonté. Talent musical.

Rose des Bois.—Caractère irrégulier, peu persévérant et souvent mélancolique. Esprit observateur et quelque peu malicieux. Délicatesse et dissimulation.

Belonc P.—Prudence, discrétion et défiance. Caractère froid, hautain et sévère. Esprit de justice et amour du travail.

Bertha.—Nature calme, conciliante et peu impressionnable. Il est mieux d'écrire sur papier non rayé et de donner sa signature complète, nom et paraps.

Sabretache.—Tempérament vif, querelleur et nerveux, pas raouneur cependant. Courage, indépendance et audace. Aime et recherche le danger.

Fleurlette Aimée.—Sang froid, volonté énergique, réflexion, prudence et discrétion. Grande force d'endurance et pouvoir de persuasion.

Polite.—Nature superficielle, caractère peu courageux et peu persévérant. S'abaissera facilement contrôlé.

Flirt de Victoriaville.—Très grande ambition et volonté de for. devra briser toutes les obstacles. Manque absolu de sensibilité et esprit très intuitif.

Little Anger.—Amour du bien-être et sensualité. Goûts artistiques et imagination active. Manque d'ordre et d'économie.

Chrysanthème H. S.—Votre nature est délicate, tendre, sympathique et excessivement impressionnable. Vous êtes, en amour, d'une constance remarquable.

Allée.—Tempérament belliqueux prompt comme la poudre, se refroidit heureusement avec la même rapidité qu'il met à s'enflammer.

Amorosa.—Économie domestique, activité, sens pratique. Nature peu exposée à l'amour, assez affectueuse et sympathique cependant.

Une Veuve.—Sens pratique. Nature ardente, sensibilité active. Audace, ambition et énergie. Discrétion et susceptibilité.

Rosette.—Vous êtes capricieuse, coquette et peu réfléchie; vous aimez la flatterie et l'accepez toujours sans juger. Essayez d'acquiescer la prudence et la discrétion?

Josée.—Sens littéraire, caractère indépendant, audacieux et très entreprenant. Bienveillant, générosité et activité d'esprit. Talent musical.

Curieuse au 3ième degré.—Une seule réponse pour un seul coupon; c'est la règle. Ainsi, au revoir.

Une facieuse qui aime à monter.—Votre pseudo était trop long, j'en ai retranché une partie. Nature changeante, souvent morose et irascible. Coquetterie.

E. et M.—Sens littéraire, imagination active, caractère indépendant et esprit d'initiative. Bonté, douceur, sensibilité et bienveillance. Aptitudes musicales.

Deux Aigles.—Caractère onjonné, flegmatique et conciliant. Délicatesse de sentiments et goût pour les jouissances intellectuelles.

Bluette.—Nature tendre, ressentant très vivement les maudits impressions, très aimante et dévouée à ceux qu'elle aime. Persévérance non apparente.

La tonne de W.—Indiscrétion, manque de fermeté dans les résolutions, imagination vive, portée à l'exagération et s'enthousiasmant facilement.

Une fiancée aimante, etc.—Votre pseudo, quoique joli est un peu long, c'est pourquoi je retranche le troisième partie. Votre nature est délicate, sensible et sympathique. Vous manquez de courage.

E. I. T. Y.—Amour de l'ordre, activité et entente des affaires. Aptitudes musicales assez apparentes, sans goût particulier cependant.

Étincelle.—Indépendance de caractère, esprit de progrès et d'entreprise. Nature cependant prompt à se laisser abattre, mais se relevant aussi vite.

Joséphine A. A. P.—Sens artistique et talent pour la musique. Délicatesse et élévation de sentiments. Coeur assez aimant, ne se donnant pas sans réflexion, cependant. Assez bon caractère.

Sans Coeur.—Originalité, ambition et goût pour les aventures périlleuses. Audace, indépendance et indépendance. Bon courage physique.

St Fortunat.—Intelligence mercantile, esprit d'ordre, de progrès et d'initiative. Pouvoir de persuasion et nature faite pour commander. Persévérance.

Aurélia.—Je reçois beaucoup de lettres signées Marie-Rose. Posez-vous ou Rose des Bois. Quand à Rose Blanche je ne me rappelle pas. Quoiqu'il en soit dites à votre amie qu'elle revient sans crainte, je lui dirai son fait.

Esther M.—Vous êtes laborieuse, méthodique, prudente et discrète. Caractère conciliant et paisible.

Sans Brevet.—Je vous ai déjà répondu comment vous avez pu le constater. Êtes-vous satisfait?

U. B. B.—Esprit d'ordre et économique. Imagination active, ambition et entreprenante. Jugement droit et grande sévérité.

L'Espérance.—Heureuse nature, optimiste et enthousiaste. Imagination romantique. Tendances à l'exagération de ses propres sentiments.

I suppose so.—Délicatesse et sensibilité, sans activité, amour de l'étude, de la musique, des fleurs et des livres. Coeur très affectueux.

L. Berrington.—Inégalité d'humeur, versatile et inconséquence dans les résolutions. Nature facilement contrôlable.

Indépendante R.—Orgueil, égoïsme et présomption. Activité, amour du travail et sens pratique. Manque absolu de sensibilité.

Fleur de Lis.—Manque de franchise. Prudence, discrétion et défiance. Amour du gain, ambition et nature peu expansive.

PLUTON.—Esprit cultivé et délicat, sens littéraire, imagination très active. Grande fécondité de pensées.

Une Flirt consommée.—Votre caractère est fier, énergique et orgueilleux. Vous n'êtes susceptible de subir aucune influence et votre nature est très autoritaire.

Delia A. B.—Sens musical, nature bienveillante, douce et sympathique, caractère entreprenant quoique un peu irrégulier. Imagination ardente.

Franka Bella.—Vous êtes sentimentale, nerveuse et enthousiaste. Le coeur aime tout chez vous. Vous aimez avec une admirable sincérité.

Alla Gratia.—Vous êtes rusée, défiance et quelque peu vindicative. Il ne fait pas bon encourir votre ressentiment. Esprit très subtil et pensée active.

Marie-Anne.—Votre nature est pondérée et plutôt froide. Vous pouvez cependant aimer avec passion, mais vous devez être très difficile dans le choix de vos affections.

BRIGAND.—Caractère fantasque, original et aimant les aventures. Curiosité, amour de l'étude et grand courage physique. Manque d'ordre.

TRISTESSE.—Nature impressionnable, douce et quelque peu timide. L'esprit et la raison, chez vous, se laissent entièrement dominer par le coeur.

SENGA.—Vous ne me donnez pas la chance, en effet, de "donner" votre caractère. Il faut au moins trois lignes d'écriture ordinaires et la signature comp. etc.

FLEUR SAUVAGE A. A.—Amour du confort, indolence et gourmandise. Tempérament très sensible et compassant. Plus de dispositions à l'amitié qu'à l'amour.

DURE DE CROYANCE.—Ambition, énergie et persévérance. Caractère très sévère, mais juste et impartial. Volonté ferme et personnelle.

GOGO.—Amour de l'étude, curiosité, audace et activité de pensées. Caractère indépendant, original et entreprenant. Sens commercial.

RAPHAËLO.—Nature de poète et d'artiste, contemplative et impressionnable. Délicatesse de goût. Peut aimer beaucoup quoique peu constamment.

DÉODATUS.—Fermété, énergie, courage et activité. Entente des affaires et grande rapidité de décision et d'exécution. Droiture et franchise.

BEN-QUIN.—Caractère original, irrégulier et fantasque, vous êtes courageux et brave jusqu'à la témérité. Nature très loyale et sympathique.

BENJOT.—Nature assez conciliante, jugement très personnel, cependant, activité, force de volonté et économie domestique.

COMPÈRE LE LOUP.—Crédulité, manque de réflexion et timidité. Imagination active et travail de rêves ambitieux. Entêtement et amour de l'or.

OSEAU BLEU DU LAC.—Coquetterie, orgueil et une pointe de malice. Esprit subtil et observateur. Très grande force d'endurance.

TOUT LES PRONOMS.—Je ne sais si c'est bien le pseudo choisi. Votre nature est vive, ardente et énergique. Vous êtes énergique et persévérant.

ALLÉGO 1899.—Tempérament nerveux et irritable. Manque de persévérance. Nature prompt, se contrôlant peu surtout dans la colère.

PIERROT.—Cet échantillon montre d'heureuses dispositions, un caractère bienveillant, affranchi et courageux, de la gaité et de la franchise.

LA BOUTEILLE.—Égoïsme, sensualité, et présomption. Amour du "sport". Manque de constance dans l'affection.

JONGLEUR.—Jugement droit et très personnel, orgueil, ambition et audace. Esprit d'initiative et de progrès, activité et intelligence mercantile.

16 PRINTEMPS.—Goûts artistiques, nature raffinée et délicate, peu impressionnable, cependant. Froid, défiance et réserve.

HORLOGE.—Originalité, goût pour les aventures, audace, courage physique. Esprit assez subtil et observateur.

AZARETTE.—Talent littéraire, nature ardente, fougueuse et prompt à s'enthousiasmer. Imagination quelque peu romantique et inconséquence.

TTI CARABI.—Sens littéraire, caractère entreprenant, ambitieux et excitable. Scrupuleux, originalité et indépendance de caractère.

FIANCEE DE GEORGE.—Nature aimante et sensible. Générosité, bienveillance et bonhomme. Timidité et faiblesse de volonté. Une pointe de coquetterie.

LA MOUCHE.—Froid, prudence, discrétion et dissimulation. Nature à la fois fière et timide. Caractère peu sensible et peu expansif.

VIOLETTE DES PAYS.—Nature autoritaire, orgueilleuse et quelque peu vindicative. Activité, entente des affaires et économique.

B. NOINT.—Fermété, audace et esprit d'entreprise. Énergie, ambition et indépendance. Estime une nature à faire son chemin dans la vie.

L. DISLAS.—Et vous aussi, vous êtes ambitieux, énergique et audacieux, vous manquez de persévérance, par exemple. Esprit très subtil.

GÉRALDINE.—Imagination assez active, caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Bienveillance, sensibilité, douceur.

GROS JEAN B.—Caractère vif, belliqueux et exalté. Nature pourrît assez délicate et sympathique. Tendances à l'exagération et manque de constance dans les affections.

NOUS NOUS AIMONS.—Tenez vous en à ma première réponse. La seconde ne vous était pas adressée.

GOOD LUCK.—Originalité, manque de sens pratique, d'ordre et d'économie. Imagination romantique et sentimentale. Présomption.

(A suivre.)

FLORAISON

Paroles de
CHARLES QUINEL.

Musique de
ESTÉBAN MARTÍ

Un peu animé

fa - cent dans l'au - be ro se. Quel est l'artus te ge ai.

ai - qui peint ain si - e fir ma ment?

molto cresc

Angé ou de - mon - po - è te ou sans retard

sempre f

Dieu. quel est l'auteur de ces chefs-d'œu - vres? C'est l'a

(A suivre.)

Andante

PIANO

mf

On en - tend chanter dans les nids.

p

ter. resem - ble re - vi - vre; le so - leil - donne au pa - pil -

pp dolce

- lon - ses jo - lies tons... de pourpre et dor Qui vient té - veill - ler, Na.

Un peu animé *p*

- tu . . . re? Le ciel a-t-il je-té des fleurs? Les é-

dolce

ben legato

p.

toi, les sontel, les tom-bees? —

Quel prodigue a mis dans les

p

allargando

champs cette nou-vel . le flo-rai-son? Et quel par-fum vient embaumer la

sempre ff

ritard.

1^o tempo

brî-se? Quel est ce mer-veilleux mu-si-ci-en? Quel est cet ar-chet im-

1^o tempo

2

mf

- men - se qui fait vi-brer — lu-nis-son

cresc. poco a poco

la voix plainti-ve des fo-rêts et don-ne un frisson aux cho-ses? la

molto riten.

voix plainti-ve des fo-rêts et don-ne un frisson aux cho-

mf

- ses? Les om-bres dou-ces des ma-tins seif

3

SALONS DU GRAND MONDE



Elle. — "Suivez-moi par un clair de lune."
Ensemble. — "Je la suis, etc..."
"Suivez-moi, etc..."

CAUSERIE PARISIENNE

Dans l'Italie de la Renaissance, l'Italie des sbires, des *bravi* et autres *condottieri*, il y avait une pieuse coutume.

Ces messieurs les spadassins faisaient dire des messes pour le repos des âmes qu'ils avaient contribué à envoyer dans un monde évidemment meilleur, puisque personne n'en revient.

De nombreux voyageurs m'ont assuré que cette habitude dévote avait persisté chez les sympathiques bandits des Abruzzes et de la Calabre.

Après avoir dépouillé les rares passants qui s'aventurent dans leurs parages inhospitaliers, ils leur souhaitent bon voyage en ces termes :

— Le ciel vous préserve des mauvaises rencontres !... Portez-vous bien ! que la Providence veille sur vos jours !... Nous songerons à vous dans nos prières.

Les Américains semblent s'être inspirés de ces pieux principes.

Ils ont, sans provocation, envahi des territoires appartenant à l'Espagne... Après une lutte inégale, ils ont détroussé leurs adversaires, les dépouillant de toutes leurs colonies, au nom des principes d'humanité et de civilisation...

Or... l'autre jour, à la séance d'ouverture du Congrès américain, le chapelain a terminé les prières d'usage par cette petite oraison qui vaut son pesant... d'hypocrisie :

— Nous te prions, ô Seigneur, de donner ta bénédiction à la reine-régente d'Espagne, à son jeune fils et à la nation espagnole ! Puisse ta grâce céleste relever et soutenir ce peuple affligé !

Cela semble une scène empruntée à *Tartufe*... un *Tartufe* immense qui, au lieu de s'emparer de la maison, a pris Cuba, Porto-Rico, les Philippines...

Ces îles sont à moi, je le ferai connaître.
C'est à vous d'en sortir ; je suis ici le maître !

Mais, par exemple, quelle dévotion, quelle piété !...

Si l'on vient à tousser, il dit : "Que Dieu vous aide !"

... Et l'oncle Sam prie le Seigneur de protéger l'Espagne qui n'a plus ni flottes, ni colonies !...

* * *

Voilà deux fois dans la même semaine que des malfaiteurs parviennent à s'introduire, chez les gens qu'ils veulent dévaliser, en se faisant passer pour le commissaire de police du quartier chargé de perquisitionner.

Respectueux de la Justice et de son appareil, je m'étais toujours dit que j'ouvrerais ma porte avec empressement et urbanité au représentant de la loi...

Depuis ces dernières histoires, je suis devenu méfiant et je me dis que si jamais quelqu'un frappe à ma porte en disant qu'il est le commissaire, je lui administrerai une volée de coups de bâton...

Mais ça peut être le représentant de la loi pour tout de bon, et alors je me serai comporté comme Polichinelle rossant le commissaire, ce qui me vaudra, évidemment, d'être pendu, puis emporté par le diable avant que le rideau ne tombe.

Dans le premier cas, je suis dupe... dans le second cas je suis coupable !

Que faire ?...

Comme beaucoup de Parisiens, j'ignore le commissaire de police de mon quartier, son nom, son visage... L'intrus qui pénètre chez moi peut bien être lui, comme, aussi, ça peut être quelque émule de Vacher.

Le commissaire de police a son écharpe, me direz-vous... C'est juste, mais il convient de remarquer une chose, c'est que tous ceux qui jouent, dans un but malhonnête, le rôle de commissaire, ont soin d'acheter une écharpe.

Il faut cependant, à tout prix, que ces honorables magistrats trouvent le moyen de ne pas être confondus avec de simples cambrioleurs !...

On est bien parvenu à faire des billets de banques à peu près inimitables... sans doute qu'en cherchant bien l'on trouveraient le moyen de revêtir le commissaire de police, non seulement d'un caractère légal, mais encore d'un uniforme défiant la contrefaçon.

* * *

On sait quelle active propagande font les sociétés ayant pour but d'enrayer les progrès néfastes de l'alcoolisme. Je ne sais pas si leurs efforts sont toujours couronnés de succès, car, de même qu'un homme sobre est sobre naturellement, de même un ivrogne suit son penchant.

"Qui a bu boira !" dit un proverbe qui est beaucoup plus exact que nombre de dictons contredits chaque jour.

Le grand tort, à mon sens, de certaines sociétés de tempérance, c'est d'être intolérantes...

"Pas le moindre petit verre !" telle semble être leur devise.

En général, elles y joignent des maximes bibliques et de vagues tisanes qui vous incitent les uns et les autres à aller au café, prendre une consommation en lisant le SAMEDI, ce qui est plus gai et plus réconfortant.

A Tilburg, dans les Pays Bas, il existe une association antialcoolique qui est beaucoup moins intransigente.

Ses membres n'ont pas voulu donner à leur œuvre des statuts par trop draconiens, et ils s'engagent à ne pas boire d'alcool l'après-midi, et à en boire le moins possible le matin.

Voilà ce que l'on dit, du moins,
Dans les gazettes de Hollande !

Espérons qu'une société également tolérante se fondera à côté, dont les membres ne boiront pas du tout de liqueurs le matin, et le moins possible l'après midi.

Comme cela, il y aura des chances pour que tout le monde n'ait pas mal aux cheveux à la même heure !

JULIEN MAURAC.

PAS DE LA MÊME OPINION

Elle. — Oh, voyez vous, ce sont bien les vieux amis qui sont les meilleurs.

Lui. — Moi, ça n'est pas mon avis, surtout si vous désirez leur emprunter de l'argent.

CES BONS AMIS

Bouleau. — Ce qu'il en fait des embarras, ce pauvre Marius, avec son châlet de St Jérôme. Il n'est pas déjà si joli !

Rouleau. — Ça c'est vrai. Un véritable châlet de nécessiteux.

LES PLUS PETITES CHOSES



Elle (tristement). — Mon pauvre Georges, vous n'aurez pas beaucoup d'argent de moi quand nous nous marierons !

Lui (encore plus tristement). — Que voulez-vous, Eva ; on s'en contentera. Par ces temps durs, les plus petites choses aident, ma chère.

TE SOUVIENS-TU ?

(Pour le SAMEDI)

A l'amie de mon ami J. B. M...

I

Te souviens-tu ? blonde Germaine,
De ce beau jour de l'an dernier,
Ou nous courrions dans la plaine,
Sous un gai soleil printanier.

II

Et ta voix, comme une caresse,
Bien doucement berçait mon cœur,
Et mon âme remplie d'ivresse,
Formait des rêves de bonheur.

III

Suivant le ruisseau qui murmure,
Déambulant sous les ormeaux,
Nous écoutions, de la ramure,
Le joyeux refrain des oiseaux.

Aujourd'hui, sur la mer immense,
Tout en voguant, sous l'œil de Dieu,
Je pleure les beaux jours d'enfance,
En m'écriant : Germaine, adieu !

Montréal, janvier 12, 1899.

S'ERENZA.

PAR PROCURATION

C'était sur les quais du Havre au moment où un des steamers, faisant le service journalier entre la France et l'Angleterre, se préparait à partir pour Douvres. Sur le pont, parmi les passagers et les amis les entourant, on pouvait remarquer spécialement un monsieur déjà mûr et sa femme, un grosse personne à lunettes d'or qui, enlacés, s'embrassaient à qui mieux mieux, pour la plus grande joie des loustics les contemplant. Enfin, les premiers tintements de la cloche se font entendre ; tous les amis franchissent la passerelle qui, seule, relie le paquebot à la terre ; la passerelle est elle-même retirée et le navire s'éloigne doucement.

Le monsieur et la dame ne se sont pas quittés des yeux, elle sur le pont, lui sur le quai ; ils agitent leurs mouchoirs fébrilement, mais le bateau s'éloigne de plus en plus et le monsieur, tout en continuant son petit manège télégraphique, avise un pauvre diable qui, appuyé à la balustrade du quai, suit des yeux la scène toujours émouvante du départ.

— Eh, mon ami, fait le monsieur, voulez-vous gagner 20 sous ?

— Certainement, dit l'interpellé, que faut-il faire ?

— Simplement agiter votre mouchoir pendant le temps que mettra ce bateau là à disparaître.

— Mais c'est que je n'ai pas de mouchoir.

— Hein... hein... tenez, voici le mien... agitez... agitez.

Le manifestant par procuration agit fébrilement.

— Voyez-vous, continue le monsieur, ma femme, cette dame à robe verte, accoudée au bastingage, près de la nacelle, à gauche, veut absolument que j'agite mon mouchoir tant que le paquebot sera en vue et comme j'ai des affaires en ville, je préfère vous donner 20 sous que de perdre ici mon temps.

— Mais, monsieur, votre dame ne s'apercevra-t-elle pas que ce n'est pas vous ?

— Pas de danger, elle est myope.

— Et si elle prenait une longue vue ?

— Dans ce cas là vous vous cacheriez la figure avec le mouchoir et feriez semblant de pleurer.

— Bon, mais ça vaut bien 5 sous de plus pour ça, bourgeois.

— Allons, voici les 25 sous, mais les temps sont durs et c'est un gros salaire pour un quart d'heure au plus ; d'autant que je vous laisse mon mouchoir, un mouchoir tout neuf, en toile... enfin... Agitez ferme, hein...

agitez. Et le monsieur pratique, se faufilant dans la foule disparut tandis que, honnêtement, son remplaçant agitait, à s'en casser le bras, le bout d'étoffe qui devait transmettre à bord les sentiments d'un époux désolé.

FURET.

LA DIFFÉRENCE

Premier rond de cuir. — J'ai l'intention d'offrir ma démission.

Deuxième rond de cuir. — J'envie votre sort. Je serais content de pouvoir en faire autant.

Premier rond de cuir. — Nous sommes en pays libre, je suppose !

Deuxième rond de cuir. — Oui ; mais ma démission ne serait probablement pas acceptée.

MÉNAGEMENTS NÉCESSAIRES

M. Vieuxrichard. — Croyez-vous que je revienne à la santé, docteur ?

Le docteur. — Oui ; dans un mois, vous serez complètement rétabli.

M. Vieuxrichard. — Usez de ménagements, s'il vous plaît, pour apprendre cette nouvelle à mon neveu.

DANS LE MONDE OU L'ON FLATTE

Elle. — Oh ! si seulement je pouvais me voir comme les autres me voient.

Lui. — Cela vous rendrait trop vaniteuse.

LA RAISON

Bouleau. — Comment se fait-il que tous vos employés, à partir du garçon de bureau jusqu'à votre premier commis, soient mieux vêtus que vous ?

Bouleau. — Eux reçoivent un salaire, voyez-vous ; tandis que moi, je ne suis que propriétaire.

Les grandes erreurs sont rarement inconscientes : il n'y a pas que les grandes pensées qui viennent du cœur. — PHILOSOPHE.

Nous applaudissons toujours au triomphe du droit sur les intérêts qui ne sont pas les nôtres. — G. M. VALTOUR.

ENCORE PIS QUE ÇA



Le mendiant (au monsieur charitable, mais un peu éméché, qui lui fait la charité). — Merci, mon bon monsieur. Allez, il n'y a rien de pis que de n'avoir pas même un chez soi pour s'abriter !

Le monsieur éméché (titubant). — Mon... mi... y a pis... qu'ça... c'est d'en avoir... us et d'être obli...gé d'y rentrer à une heu...re du matin quand... on sort du... club.



LA SCÈNE DU BALCON DANS "CYRANO DE BERGERAC."

Amusements et Sports

LE FEU AU MUSÉE ÉDEN

Santa-Claus qui a distribué tant de jouets aux enfants pendant les fêtes ! Santa-Claus que l'on voyait, toujours souriant, surmontant l'escalier conduisant au Musée Eden, a disparu dans les flammes. Tranquillisez-vous, il n'a fait que s'envoler, profitant de l'occasion pour disparaître, mais il reviendra l'an prochain, soyez en persuadés.

Le feu n'a pas empêché l'Eden Musée d'ouvrir ses portes au public et rien n'est changé dans notre populaire lieu d'amusements, si goûté des étrangers, des enfants et de tous ceux qui lui ont déjà rendu visite et y reviennent souvent.

Au contraire, cela est l'occasion de nouvelles attractions qui vont remplacer très prochainement celles détruites dans l'incendie. On nous parle de choses curieuses, intéressantes, que chacun voudra admirer.

Venez voir, en attendant : *Sa Sainteté Léon XIII*, *la Reine Victoria*, *Cordélia Viau dans son cachot* ; tous les groupes de l'Histoire du Canada. *Le Grand Tour du Monde* changeant toutes les semaines.

A l'Odéon, ce sont les superbes vues animées du merveilleux Cinématographe Lumière, le *Graphophone*. C'est un véritable enchantement pour l'oreille et pour l'œil.

Le prix d'entrée est populaire : 10 cents pour les adultes, 5 cents pour les enfants.

x

PARC SOHMER

Notre sympathique chef d'orchestre, M. Ernest Lavigne, a repris son bâton au Parc Sohmer, après une longue et douloureuse maladie qui l'a éloigné du public pendant plusieurs semaines.

Chacun a salué avec plaisir la réapparition de cette figure connue et sans laquelle les représentations du Parc semblent être incomplètes.

Le public, du reste, sait apprécier les programmes qui lui sont donnés, chaque dimanche, et la foule encombrant la vaste salle est la preuve vivante de la popularité toujours croissante des après-midi et des soirées dominicales en attendant la réouverture annuelle.

Chaque semaine, un grand nombre d'attractions défile devant nos yeux

et le choix qui y préside témoigne du soin scrupuleux des directeurs à ne soumettre au public que des numéros de premier ordre.

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Très brillante soirée, jeudi, au concert Sembrich-Plançon, si bien accorés par Mlle K. Heyman, MM Salignac et Campanari

Miss Katharine Heyman est une pianiste de primo-cartello qui a su faire parler son instrument dans : *Prélude en do dièse majeur*, *La Valkirie*, le *Concou* et la célèbre *Fantaisie Hongroise* de Litz.

Signor Campanari, un superbe baryton, a chanté les *Stances de Flégier* et *Voce di primavera*, de Strauss.

M Salignac, ténor de grand talent, s'est fait entendre dans la *Chanson du blé*, de Macé et *Les Noces de Figaro*.

Mme Sembrich a enlevé la salle avec le *Grand Air* de la *Traviata* et le duo des *Paritains*, avec Plançon.

Mais c'est la merveilleuse basse française, Paul Plançon, qui a été le véritable héros de la fête, dans le duo précité, les *Deux Grenadiers*, *Les Rameaux*, et trois morceaux qu'il lui a fallu chanter devant les nombreux rappels dont le public l'a gratifié. Mais aussi quelle superbe prestance s'alliant à une puissante et chaude voix de basse comme il n'a pas été donné d'en entendre encore à Montréal.

La salle était archi-comble et, malgré l'encombrement des couloirs, des allées, de l'orchestre, on a refusé du monde.

C'est un très grand succès pour M. et Mme Murpby.

Lundi, 30 janvier, a eu lieu la première représentation de *Cyrano* de Bergerac, l'œuvre célèbre de Edmond Rostand.

C'est M. Henry Lee qui personnifia le célèbre gascon, poète et duelliste, dont Coquelin aîné a fait, à Paris, un succès sans précédent.

M. Lee, très bien secondé par une troupe nombreuse et bien disciplinée, ayant de beaux costumes et de superbes décors, a su donner une allure endiablée au personnage de *Cyrano*.

La célèbre scène du balcon, que nous reproduisons ci contre, celle des *Cadets* devant Arras et celle finale du cinquième acte, ont été rendues avec une émouvante vérité.

Grand succès encore, car chacun voudra voir la pièce célèbre qui passionne le monde entier.

x

MONUMENT NATIONAL

Judi 26, au Monument National, les directeurs des Soirées de Famille donnaient : *Les Petits Oiseaux*, une charmante comédie, en 3 actes, de Labiche et Delacourt.

Les Petits Oiseaux sortent un peu du cadre ordinaire où se mouvent, d'habitude, les comédies de Labiche. La note attendrissante y est un peu plus développée, sans préjudice, toutefois, de celle comique qui, du lever à la chute du rideau, s'éparpille sur la salle en jaillissements continus.

L'opposition de l'optimiste Blandinet avec le pessimiste François, son frère, amène les plus désopilantes situations et les interprètes en mêlent et démêlent la trame de la façon la plus plaisante. Blandinet (M. J. H. Bédard) et François (M. R. Duhamel) ainsi que Tiburce, fils de François (M. Emmanuel) sont d'un comique achevé et ont enlevé les trois actes avec une verve du meilleur aloi.

Judi, 2 février, on nous promet un fort joli spectacle : *"La Soaris"*, un acte ; *"La Grammaire"*, un acte et le *"Voyage à Boulogne sur Mer"*, deux actes.

On voit que notre troupe d'amateurs ne se repose pas sur ses lauriers et qu'elle travaille vigoureusement afin de répondre à l'empressement du public pour lequel les Soirées de Famille sont de grandes favorites.

x

CLUB LE MONTAGNARD

Le lundi 23 janvier, c'était fête costumée au patinoir le Montagnard et tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour ne peut que donner une faible idée de la splendeur de cette mascarade dans le cadre que les habiles décorateurs lui avaient fait.

Plus de 3,000 personnes se pressaient sur les promenoirs ; de nombreux patineurs, costumés originalement, glissaient sur la piste ; des banderolles, des drapeaux, des écussons pendaient de la voûte ; des projecteurs envoyaient leurs rayons multicolores à travers l'immense vaisseau que remplissait l'harmonie de l'orchestre habilement conduit par M. Hardy.

Signalons l'Éléphant géant, le Gin, l'Oncle Sam, quelques tramps originaux, deux Arabes, les Trente-six drapeaux, etc.

La fête de lundi est un grand, grand succès pour les organisateurs, et, comme succès oblige, nous espérons bien avoir à leur décerner de nouvelles louanges dans un prochain carnaval qu'ils ne peuvent se dispenser d'organiser.

PALLADIO.

MODES PARISIENNES



CHAPPEAU RÉJANE en velours drapé gris et rouge ; le côté gauche relevé est gracieusement orné de deux torsades mélangées et d'une fantaisie de plumes de paon fixée par un bijou de strass.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

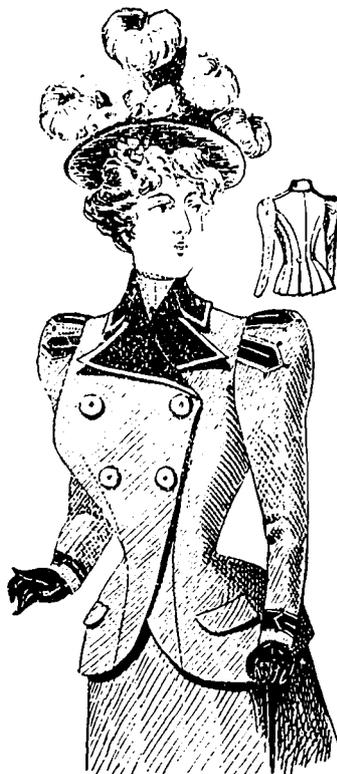
No 404. — On emploie beaucoup, autant pour dames que pour enfants, la forme militaire ou matelot. La blouse que nous donnons est avec un col marin lequel est creusé sur le devant et garni de plissés-chiffon tout autour. L'étoffe est drap matelot orange brûlé avec raies noires ; le col est en velours noir avec tresses militaires. Cette blouse est posée sur une doublure ayant les pièces ordinaires et se fermant sur le devant ; un plastron avec un col montant recouvre la doublure et s'attache du côté gauche invisiblement ; la blouse est froncée à la taille formant le moins possible de pouff ; une ceinture de velours avec bande. Les manches, de deux coutures, sont ajustées jusqu'au coude, mais laissent assez d'aisance pour ne pas serrer le bras.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 31 pouces pour faire cette blouse pour une dame de moyenne grosseur.

No 404 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.



No 404. Blouse matelot pour dame



No 434. Jaquette croisée pour dame, avec pattes sur les manches

No 434. — Les jaquettes de saison sont presque toutes croisées sur la poitrine ; la dernière nouveauté, dans les manches de jaquette, consiste à faire des coutures et à recouvrir avec des pattes ou piqué à plat (piqué taillour). Le drap Kersey est le plus populaire pour l'hiver, étant très chaud et peu pesant. Notre illustration vous représente une des dernières nouveautés ; les pattes sur les manches et le col sont en velours doublé

de satin dépassant du col. La jaquette est croisée gracieusement de droite à gauche ; elle n'a qu'une pince sur le devant, le dos a une couture sur le côté du dos et un petit côté ; poches sur le devant arrondies d'un côté rappelant le tour du devant de la jaquette. La jaquette a une longue jupe, l'ampleur est arrangée par des plis à la taille, au dos et aux côtés du dos ; le côté gauche du dos est plus large afin de croiser sur l'autre. Les manches ont deux coutures.

Il faut une 1 verge $\frac{3}{4}$ en 44 pouces pour dame de grosseur moyenne.

No 434 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

UN PAYSAN AU PALAIS DE JUSTICE

Un paysan, fort stupide en apparence, vint s'asseoir sur la place publique, juste devant le palais de justice. Comme le parlement s'assemblait ce jour-là, et que le moment de la séance approchait, un grand nombre d'avocats en robe se promenaient sur la place. Selon leur coutume, ils portaient sous le bras de grands sacs de papiers.

Un de ces messieurs jette les yeux sur ce paysan, qui regardait l'heure à un cadran solaire. Il s'imagina que le villageois ne connaissait point cette sorte d'horloge, et lui dit, pour se railler de lui, que cette grande montre était un moulin à vent, machine, ajouta-t-il, très ingénieuse et d'une grande utilité.

Le paysan affectant l'étonné : "Un moulin à vent ! dit-il à plusieurs reprises, un moulin à vent ! Alors je ne suis pas surpris de voir autour tant d'ânes chargés de sacs."

ENCORE UN ESPOIR

Le Docteur. — Je crois que vous feriez mieux de nourrir votre bébé au lait condensé.

Le père (une lueur d'espoir dans les yeux). — Croyez-vous que cela ait pour effet de condenser ses cris ?

VLAN !

Monsieur (à madame qui soupire sur le temps qui s'envole). — Que veux-tu, ma chère amie, on ne peut pas être et avoir été ?

Madame (plus que sèchement). — Pardon, on peut avoir été et être un imbécile.

PUISQU'IL AVAIT LE CHOIX

Le Magistrat (condamnant un vieux récidiviste). — Deux piastres ou huit jours de prison.

Le prisonnier. — Merci, votre Honneur. Je vais prendre les deux piastres.

UTILITÉ DE LA VAPEUR

"La vapeur a rendu de grand services aux hommes", disait un observateur. Et il ajoutait : "Elle en a aussi rendu d'inappréciables aux femmes, depuis qu'elle leur permet d'ouvrir les lettres de leurs maris, sans que ceux-ci s'en aperçoivent."

M. Nerveux. — Docteur, je vous ai donné une piastre, hier, pour me mettre cet emplâtre dans le dos, n'est-ce pas ?

Le Docteur. — Oui ; mais cela complète la prescrip...

M. Nerveux (l'interrompant). — C'est bien, docteur, il n'y a pas de mal. Je vais vous donner deux piastres si vous voulez bien me l'enlever.

DEVINETTE



— Il y a là quatre Esquimaux rassemblés sur un glaçon. Les voyez-vous ?

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 28 FEVRIER

TRIO DE PROVERBES

On n'apprécie l'eau que lorsque le puits est à sec.

x

La neige vaut un engrais à la terre.

x

Un âne appelle l'autre baudet.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUDRE DE RIZ

Plusieurs lectrices me demandent des formules de poudre de riz. J'en ai déjà donné quelques unes dans le SAMEDI, mais, comme ces formules sont légion, en voici une choisie parmi celles les plus faciles à composer et les meilleures pour le teint.

Amidon de blé . . .	1	once
Poudre d'Iris . . .	1,5	"
Essence de Bergamote	1.60	"
Essence de roses . . .	1,300	"

Bl. de S.

X..., qui est la bonté même, n'a accepté qu'à son corps défendant d'assister un ami qui avait une affaire d'honneur.

Désigné pour diriger le combat, il fait placer les adversaires et leur donne le signal en ces termes :

—Allez, Messieurs!... et tâchez de ne pas vous faire de mal!

Petit dialogue :

—Il y a des gens qui ne sont jamais contents de rien. Je viens de rencontrer un brave homme qui regrette l'époque où il avait des cors aux pieds.

—Allons donc!

—Ma parole! Il est vrai qu'il a maintenant deux jambes de bois.

Dans la rue, un passant marche, par mégarde, sur le pied d'une dame que la nature a largement avantagée sous le rapport des extrémités.

—Maladroit! imbécile! crie-t-elle en grinçant des dents.

—Pardonnez-moi, Madame, dit le passant; mais, en vérité, vos pieds sont si petits que je suis excusable de ne les avoir point vus!

La dame, radieuse, lui adresse son plus aimable sourire.

**

R..., candidat aux élections, lit à sa femme un discours qu'il vient de préparer.

—M'écoutes-tu?

—Oui, certes.

—Mais tu bailles continuellement.

—C'est bien la preuve que je t'écoute!

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Brouchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 330 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Madame Veuve E. JOLICŒUR

GUÉRIE DE L'AGE CRITIQUE ET DE LA PAUVRETÉ DU SANG PAR LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Maintenant, bien et heureuse, elle se fait un devoir de publier sa Guérison par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Le retour de l'âge fait de grands ravages parmi les femmes. Par une coupable négligence et le manque de soins, plusieurs restent infirmes ou invalides; et un plus grand nombre succombent des suites de cette période critique. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent promptement et sûrement cette redoutable maladie, elles guérissent les cas les plus graves. L'âge critique, quand on lui laisse suivre son cours, est une maladie mortelle; les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède qui puisse opérer une guérison d'une manière certaine. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Montréal, voici ce qu'elle dit: "Je suis couturière, et je demeure à Montréal depuis 35 ans. Depuis 3 ans, l'âge critique a été la cause de grandes souffrances. J'étais toujours étourdie et j'avais comme des bourdonnements dans les oreilles, tout le corps brisé, très énermée et pas de courage pour travailler, j'étais si faible que souvent j'étais obligée de prendre le lit. Je n'avais pas d'appétit et ma digestion était mauvaise. Je me trouvais bien malheureuse de mon triste état. Ayant vu sur les journaux des certificats de guérisons obtenus par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. A la deuxième boîte, je me sentis bien mieux, et au bout de six semaines j'étais parfaitement bien. A présent je fais ma culture sans fatigue et je suis en parfaite santé." Mme Veuve E. Jolicœur, 489 Amherst, Montréal.



MME VEUVE E. JOLICŒUR

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Les adresses nous sont données en même temps que les témoignages.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement, elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé? Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses, la leucorrhée, mal de cœur et

nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvais bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes, qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez le consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison.

Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 et la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges — Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c. dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez: Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

Après avoir péroré vingt minutes durant dans un salon, un déplorabile bavard fioit par déclarer qu'il possède l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, mais qu'il parle très volontiers en français, — ce dont on s'est aperçu de reste.

Calino, qui est présent, avec son air le plus aimable :

—Et dans quelle langue, cher monsieur, vous taisez-vous de préférence?

C'EST RADICAL

Tout rhume contient des germes de consommation. Le Baume Rhumal tue les germes radicalement. Ceux qui l'ont essayé ont été guéris. N'acceptez pas d'autre remède: Le Baume Rhumal n'est égalé par aucune préparation similaire. 16

BUY



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

ALLER MIEUX

Presque tout le monde connaît la charmante sensation qu'on éprouve en revenant à la santé, après une maladie plus ou moins grave.

BOVRIL

Est une Nourriture Ideale

IL EST FORTIFIANT, STIMULANT et NOURRISSANT

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

Ligne de Bretagne. L'express roule à toute vapeur. Soudain retentit la sonnette d'alarme... Arrêt brusque. Emoi des voyageurs, effroi des voyageuses.

Bientôt, tout s'explique: le signal d'alarme a fonctionné, manœuvré par un marchand de volailles de Pleybr-Christ, occupant seul un compartiment de fumeurs.

Aux observations des employés, le marchand de volailles répond avec une bonhomie candide:

— Je croyais que la compagnie plaçait là cet instrument pour les fumeurs sans allumettes. Je ne me doutais vraiment pas que le train s'arrêterait pour si peu.

L'histoire est authentique.

A l'école:

— Savez-vous par qui fut sauvé le Capitole?

L'élève interrogé entend vaguement les mots soufflés par camarade.

— Par les oies.

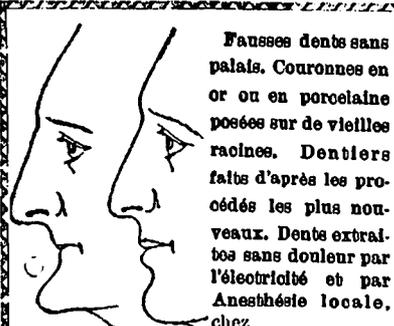
Et il répond bravement:

— Par les zouaves!!!

J'ai fait l'essai d'une caisse du Purificateur tonique du sang du Dr Lussier, dans ma pratique privée, j'en ai toujours obtenu des résultats satisfaisants et même, dans quelques cas, des cures merveilleuses. Je le recommande hautement.

Dr HEBERT.

St-Antoine Abbé.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Deux jeunes conscrits devisent des obligations du métier des armes.

— C'est égal! avoue l'un, j'aurai une fière peur à la première bataille.

— Que veux-tu, mon vieux, si le général te dit de donner, il faut donner.

— De donner n'est rien, c'est recevoir qui est embêtant!

La belle-mère de l'aupin prêche le féminisme à son gendre.

— Pourtant, dit celui-ci, ce sont les hommes qui enseignent, qui montrent la voie et donnent l'exemple.

— Comment cela?

— Ainsi tenez, votre mari est mort avant vous!

Un vieux buveur vient de mourir, et sa veuve consulte un marbrier au sujet du monument funéraire.

Voulez-vous un fût de colonne? demande l'industriel.

— Non, non, je connais les goûts de mon pauvre défunt: une colonne de fûts ferait mieux son affaire.

Un négociant venait de perdre sa femme, le convoi était fixé pour midi.

A huit heures du matin, selon son habitude, notre homme se lève.

— Huit heures, j'ai encore le temps de jeter un coup d'œil sur mes livres.

Et le voilà plongé dans son grand journal, dans son brouillard, dans son compte courant.

A midi, un commis vient le trouver: le négociant est dans le feu du calcul.

— Patron, les invités vous attendent.

— Eh! qu'ils commencent sans moi, vous savez ma devise: "Les affaires avant le plaisir".

Un brave curé de campagne lit un sermon qu'il a laborieusement élaboré la veille.

Brandissant un crucifix il malmène ses paroissiens:

— C'est vous, pécheurs et pécheresses, c'est vous qui avez causé la mort du Sauveur!... C'est vous qui l'avez couronné d'épines, c'est vous qui l'avez abreuvé de fiel, c'est vous qui l'avez cloué sur la croix.

Et dans un geste inconscient, il approche le crucifix de la flamme du cierge que tient l'enfant de chœur.

Ce que voyant un paysan s'écrie:

— Prenez garde, M. le curé!... vous allez le brûler par-dessus le marché, et vous direz après que c'est nous.

Comme l'on causait dans un des couloirs de la chambre, entre députés des colonies, sur les hommes de couleur, un nègre, qui se trouvait là, légiti-ma de la sorte son aversion pour les mulâtres:

— C'est contre nature, cette race-là. Est-ce que c'est une couleur, le café au lait? Le bon Dieu a fait le café; le bon Dieu a fait le lait. Mais jamais le bon Dieu n'a fait le café au lait!

Sur la porte d'une boutique de Chieti (Italie), a été placardée une grande affiche sur laquelle était écrit en grands caractères:

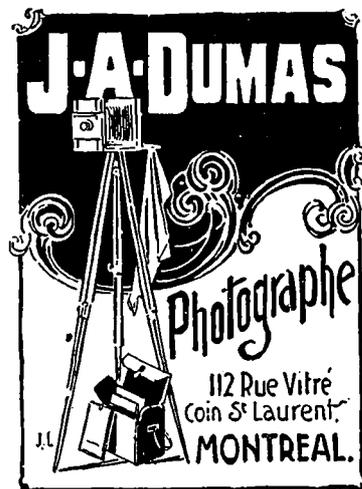
Fermé
(pour 25 jours)

pour cause d'emprisonnement du patron de ce magasin, M. Ernest Berardelli, pour avoir donné deux fortes gifles à l'avocat M. R... T..., de Capolecoste.

Et notez que le nom du malheureux avocat est écrit en toutes lettres.

A propos de vins.
La capacité des verres à boire est en raison inverse de la qualité des vins qu'on doit verser dedans, — ce qui est triste.

L'action de réunir son verre à celui d'un copin pour voir si on ne lui en a pas versé plus qu'à vous s'appelle trinquer.



Entre bohèmes.

— Sais-tu, mon vieux, quel est le sentiment qui fait le mieux maigrir les hommes?

— ???

— Un sentiment que nous éprouvons plus souvent. C'est l'admiration (la demi-ration).

Question de prononciation.

Faut-il dire téléphone comme on dit couronne, ou téléphone comme on dit faune?

Les avis sont partagés, et les prononciations varient, quoique le mot apîone qui a la même étymologie grecque, se prononce anpîone...

Veillons sur la santé, bien le plus précieux, Un rhume négligé peut devenir fatal, Il faut dès le début — le plutôt est le mieux, Combattre ses effets par le Baume Rhumal.

17

Petite Correspondance

Antonio (Montréal). — Merci, mais ne pouvons insérer, avons trop de matières actuellement.

G. O. A. M. (Montréal). — Vous ai renvoyé manuscrit; même objection que ci-dessus.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Etes-Vous Nerveux ?

Maladies du système nerveux, scientifiquement traitées par l'électricité aux BAINS LAURENTIENS. Si votre système nerveux est dérangé, vous êtes cordialement invité à venir nous voir.

Consultation gratis.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée pour les dames:
210 RUE CRAIG.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 36

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 166



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Miles A. Aubertin, J. Chénard, A. Hébert, M. J. Lacroix, B. Poirier, MM. J. E. Allard, C. Bussière, Z. Guivin, J. Gérard, A. Gouffiond, N. Lafontaine, A. Laurin, J. A. Lorge, C. Primeau, P. O. Richard (Montréal), J. Roberge (Coleraine Station, Q.), Mlle R. A. Darche, A. Darche, 9 ans, (Danville, Q.), G. Fraser (Fraserville, Q.), Mlle E. Savard (Hull, Q.), C. A. Béard (L'Assomption, Q.), Mlle M. L. Lemay, T. J. Lemay (Ottawa, Ont.), Mlle E. Larivière (Sault aux Ecoles, Q.), Mlle A. Laperte (Sorel, Q.), J. H. Duboucq (St. Césaire, Q.), Mlle A. Ménard (St. Clément, Q.), A. Baby (Ste. Caménoise, Q.), J. G. Nantel (Ville St. Paul, Q.), C. Guimond (Berlin, N. H.), Mme P. Michaud, J. B. Fournier, M. Lebrun, F. H. LeGendre, J. A. Létourneau, P. H. Maynard (Fall River, Mass.), A. Couture (Haverhill, Mass.), Mme J. Trotter, Mlle M. St. Hilaire, A. Lebrun fils (Lewiston, Me.), Mme E. Mayrand, Mlle O. Allaire, A. Langevin, C. Lurette, P. Page (Lowell, Mass.), C. Duval (West Manchester, N. H.), Mlle A. Daigault, Mlle R. H. A. Gosselin (Montréal), Mlle A. Mollo, J. Derbas (Nouvelle-Orléans, La).

Miles A. Bawdel, A. Nelson, M. L. Roch, MM. A. Anmond, R. Beaudry, D. Chiquet, J. Grenier, T. A. Lalabrie, P. Lefebvre, A. L. LaRose, E. Lavoie, H. P. Turcotte, R. Turcotte, J. Veilleux (Montréal), Mme J. H. Bourbonnais

(Asbestos, Q.), J. O. Meloche (Mile End, Q.), E. Bonlay, J. S. J. Routhier (Ottawa, Ont.), Mme A. Lemoine, Mlle L. Garneau, A. Marcotte (Québec, Q.), A. R. Shelyn (Sorel, Q.), Mlle J. Bellemare (Ste. Anne de Yamachiche, Q.), H. Lapierre, M. D. (St. Antoine, Richelieu, Q.), F. Monette (St. Louis de Gonzague, Q.), Mme L. O. Paquet, Mlle C. Enmond (St. Roch de Québec), Mlle R. Vieilleux (St. Stanislas, Q.), Mlle Z. Lymburner (Trois Rivières, Q.), J. Plante (Arctic Centre, R. I.), T. Dionne (Chicopee, Mass.), Mme P. Houle (Lewiston, Me.), Mme J. Gagnon, A. Tourangeau (Lowell, Mass.), Mlle Y. Drouin (Manchester, N. H.), Mlle Z. Spindel (New Bedford, Mass.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : J. Gérard, 17 St. Ignace, Mlle M. L. Lacroix, 47 Frontenac (Montréal), Mlle M. L. Lemay, 25 Murray (Ottawa, Ont.), J. A. Létourneau, 829 Middle (Fall River, Mass.), P. H. Maynard, 140 Flint (Fall River, Mass.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

UN TRESOR

pour les Mères

Mères, veillez bien sur vos jeunes filles pâles, faibles, à la mine abattue, souffrant d'irrégularités et de faiblesses qui minent leur vie dans sa base et les entraînent promptement dans la tombe, pauvres fleurs fanées sans avoir pu s'épanouir. Le "Kootenay Cure" les sauvera et les ramènera à une santé parfaite, s'il est administré à temps. Mères, n'apportez aucun délai pour leur donner ce remède sûr et certain, recommandé par tant de personnes intelligentes et reconnaissantes du Canada, et des contrées adjacentes.

En vente chez votre pharmacien ou à la RYCKMAN MEDICINE CO., LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

FAITES USAGE DE LA GOMME DU Dr ADAM POUR LE MAL DE DENTS Arrête le mal en deux minutes Prix, 10c EN VENTE PARTOUT

La demande croissante pour le Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un SOULAGEMENT IMMÉDIAT de Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Bouteilles, bonne mesure, 25c. CIE DE MEDECINE HARVEY 484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826 ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an (Hors Montréal, \$3.00 "

A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire 12 PAGES, grand format Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine. Rédaction, Administration et Ateliers No 35 Rue St-Jacques, Montréal

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme Frank Murphy, Propriétaires et gérants. Semaine commençant le lundi 30 Janvier Seule Matinée Samedi

M. HENRY LEE

et sa splendide troupe d'un peu de 100 personnes donneront la pièce renommée dans le monde entier

Cyrano de Bergerac

Magnifiques Decors, Costumes, etc. Prix, 25c à \$1.50

Bébé est enrhumé. Sa maman lui demande les attributions de chacun des cinq sens. —Les yeux ? —Pour voir. —Les oreilles ? —Pour entendre. —La bouche ? —Pour goûter. —Le nez ? Bébé réfléchit un instant. —Pour se moucher, dit-il.

Bonpin, qui a eu de nombreux déboires conjugaux, retrouve, dix ans après, une personne dont il avait été amoureux. — Ah ! lui dit-il, quel changement dans ma vie si je vous avais épousé ! — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Je vous appellais, pourtant. — Voilà ! déclare philosophiquement Bonpin. La vie est un chemin de fer dans lequel on s'endort ; on n'entend pas, quelquefois, le nom de la station où on devrait descendre !

PAUVRES, VOUS SEREZ RICHES Avec l'aide du *Baum Rhumal* car il vous conservera la santé, qui est la première et la meilleure des richesses.

L'APRÈS-LAVERGNE Photographes No 360 RUE ST DENIS COIN ONTARIO MONTREAL P.O. BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285 RÉSIDENCE TEL. BELL EST 1745

Nouvelle édition du

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS— La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition. Adressez : "Le Samedi", 516 Rue Craig, MONTREAL.

LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE. Seule Récompensée à l'Exposition Universelle de 1889. CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris. (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. Jugement du 8 Mai 1878)

Presque pour Rien!
 EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
 411 Rue Craig
 VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

LE RIFLE

Éczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité et l'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Entre autres, un cas de fille de dix ans, guérie en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. Montréal.

Maladies de la Peau

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

HORACE PEPIN
 Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 (Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

VIN St Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant



En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Sols Agents pour le Canada.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sûreté "Star"
 Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
 Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DEPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
 6 RUE ST-LAUREN.
 Tel. Main 1911.

— Tiens Madame Zède, comme le noir lui va bien! Et cette physionomie souriante? Depuis son veuvage elle semble très gaie.
 — Oui, c'est son deuil... de miel!

LIQUIDATION DE MEUBLES. Ayant décidé de me retirer des affaires, j'offre en vente tout mon stock de Meubles, Tapis et Prêlarts, etc., au prix courant et en dessous, pour argent comptant. Profitez de cette occasion, car vous aurez deux fois la valeur de votre argent. Le tout pour être vendu sans aucune réserve. Le magasin sera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures. **F. LAPOINTE**, marchand de Meubles, 1551 rue Sainte-Catherine-Est.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

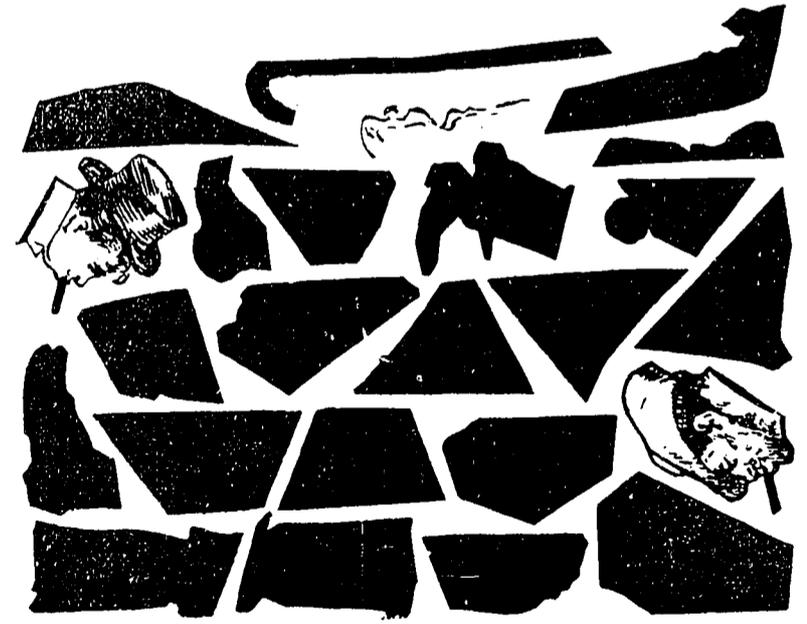
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1886.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
 Tous les **MERCREDIS**
 Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle
 TOUS Les Premiers **Mercredis** du mois.
 Prix du billet, **25 cents.**

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 168



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LE GEANT ET LE NAIN.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

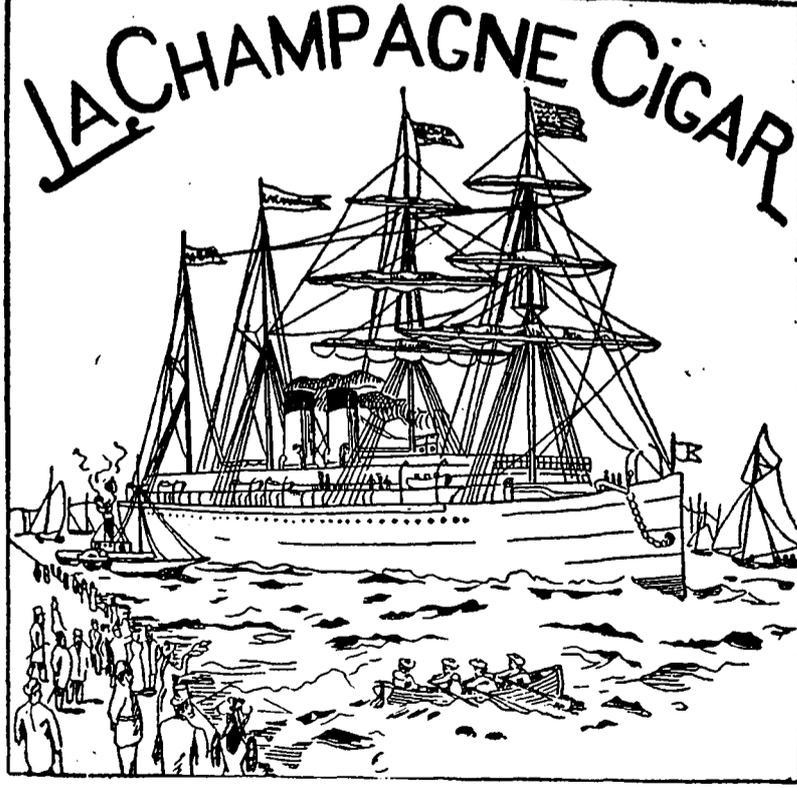
Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 8 février, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers nous, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 30 centins en argent.

Isolé, l'homme ne peut rien; uni aux autres hommes, il transforme la face de la terre.— G. BRUNO.

LA CHAMPAGNE CIGAR



ÉPITIGUOC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.